DANS LA MÊME COLLECTION

SERIE ANTICIPATION

16	LA FLAMME COSMIQUE.	Vargo STATTEN.
17	FRONTIERES DU VIDE.	Jean-Gaston VANDEL.
18	HANTISE SUR LE MONDE.	Jimmy GUIEU.
19	LE SOLEIL SOUS LA MER.	Jean-Gaston VANDEL.
20	COURSE VERS PLUTON.	Vargo STATTEN.
21	ATTENTAT COSMIQUE.	Jean-Gaston VANDEL.
22	L'UNIVERS VIVANT.	Jimmy GUIEU.
23	INFERNALE MENACE.	Vargo STATTEN.
24	INCROYABLE FUTUR.	Jean-Gaston VANDEL.
25	L'HERITAGE DE LA LUNE.	Vargo STATTEN.
26	L'AGONIE DES CIVILISÉS.	Jean-Gaston VANDEL.
27	LA DIMENSION X.	Jimmy GUIEU.
28	LE MARTIEN VENGEUR.	Vargo STATTEN.
29	PIRATE DE LA SCIENCE.	Jean-Gaston VANDEL.
30	PIEGE DANS LE TEMPS.	Rog PHILLIPS.
31	NOUS LES MARTIENS.	Jimmy GUIEU.
32	LA BOMBE G.	Vargo STATTEN.
33	S.O.S. SOUCOUPES.	B. R. BRUSS.
34	FUITE DANS L'INCONNU.	Jean-Gaston VANDEL.
35	ILES DE L'ESPACE.	Arthur C. CLARKE.
36	LA SPIRALE DU TEMPS.	Jimmy GUIEU.
37	SAUVETAGE SIDERAL.	F.-R. BESSIERE.
38	METAL DE MORT.	Vargo STATTEN.

VIENT DE PARAITRE

JEAN-GASTON VANDEL

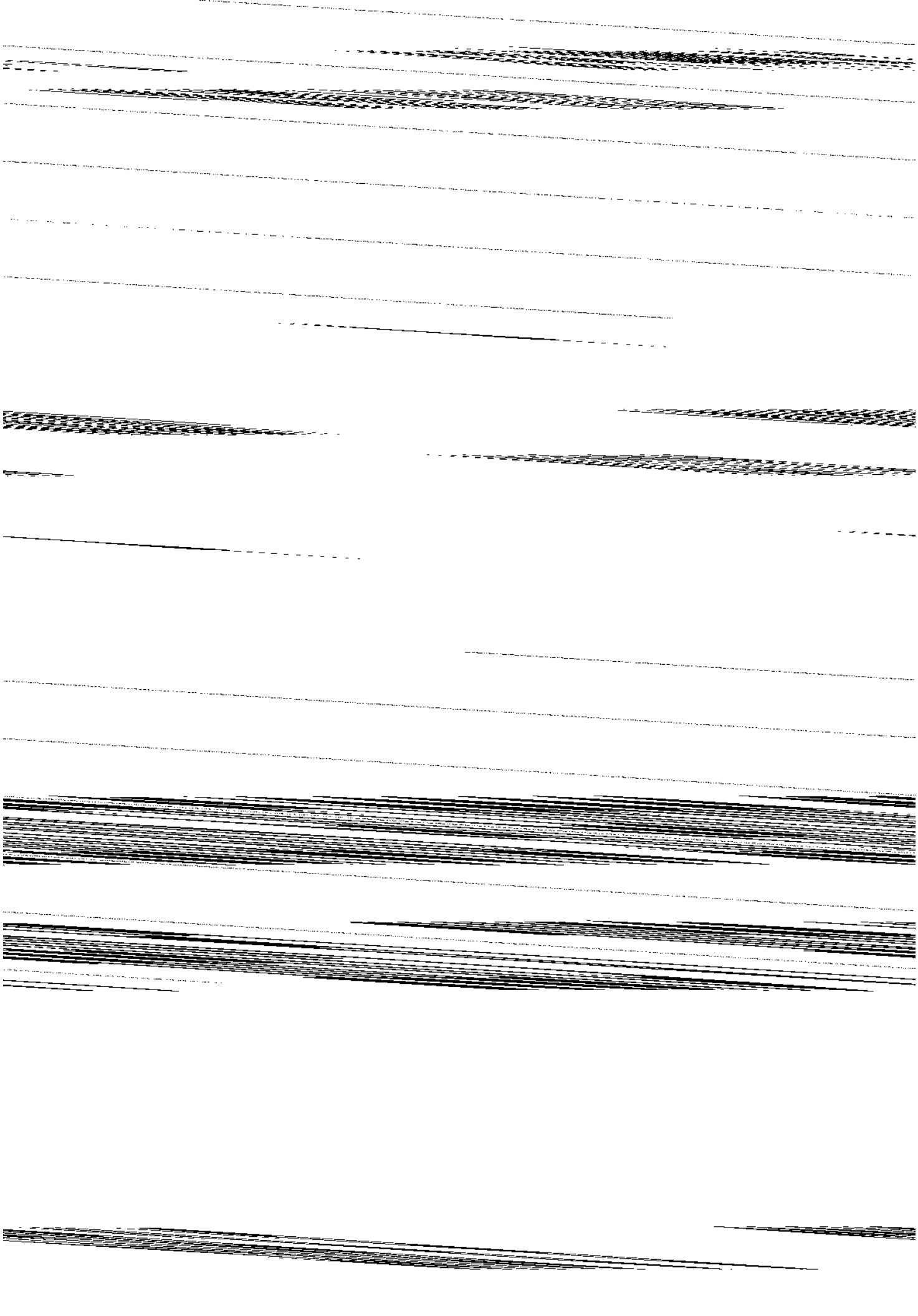
Naufragés des galaxies

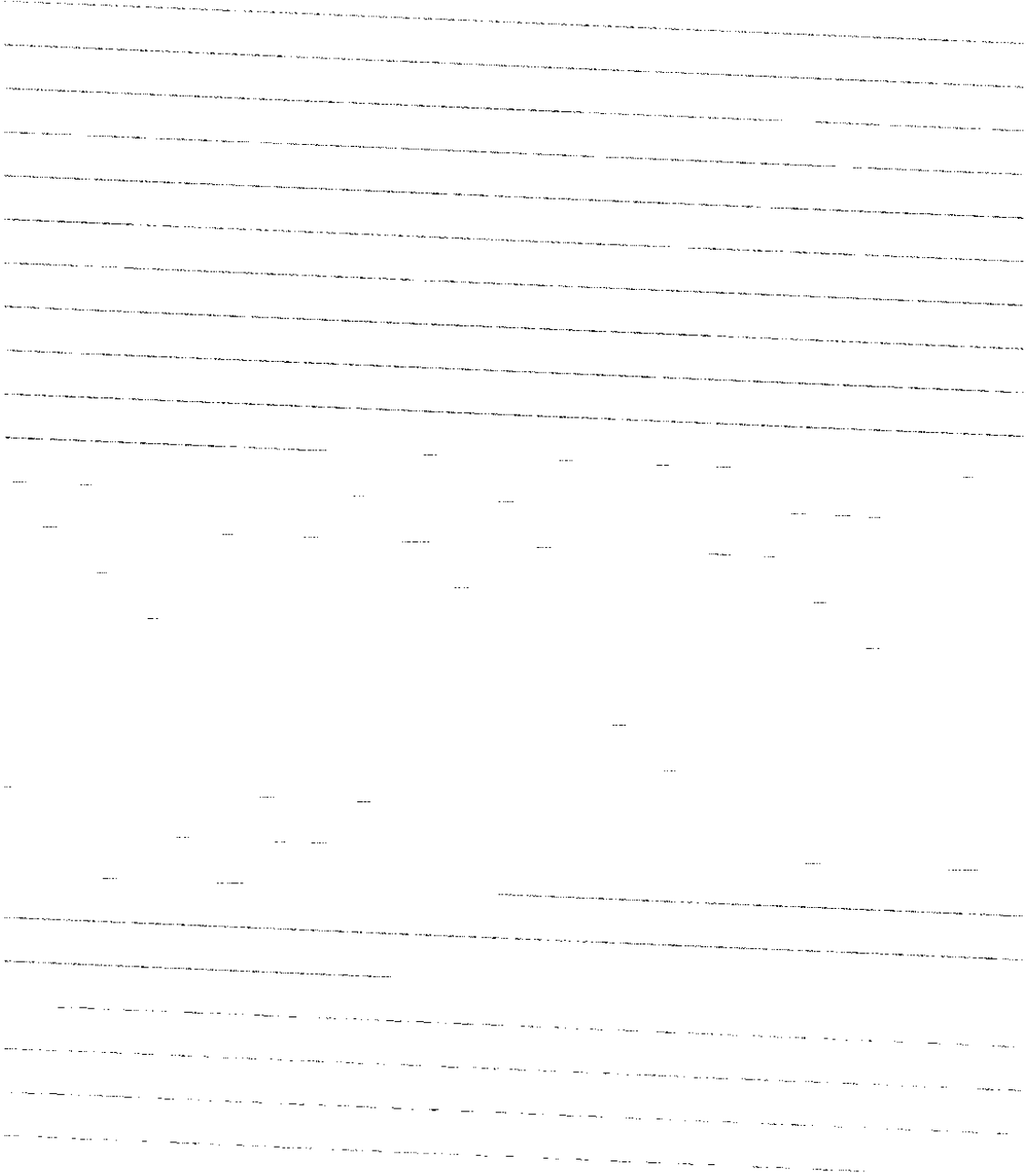
A PARAITRE

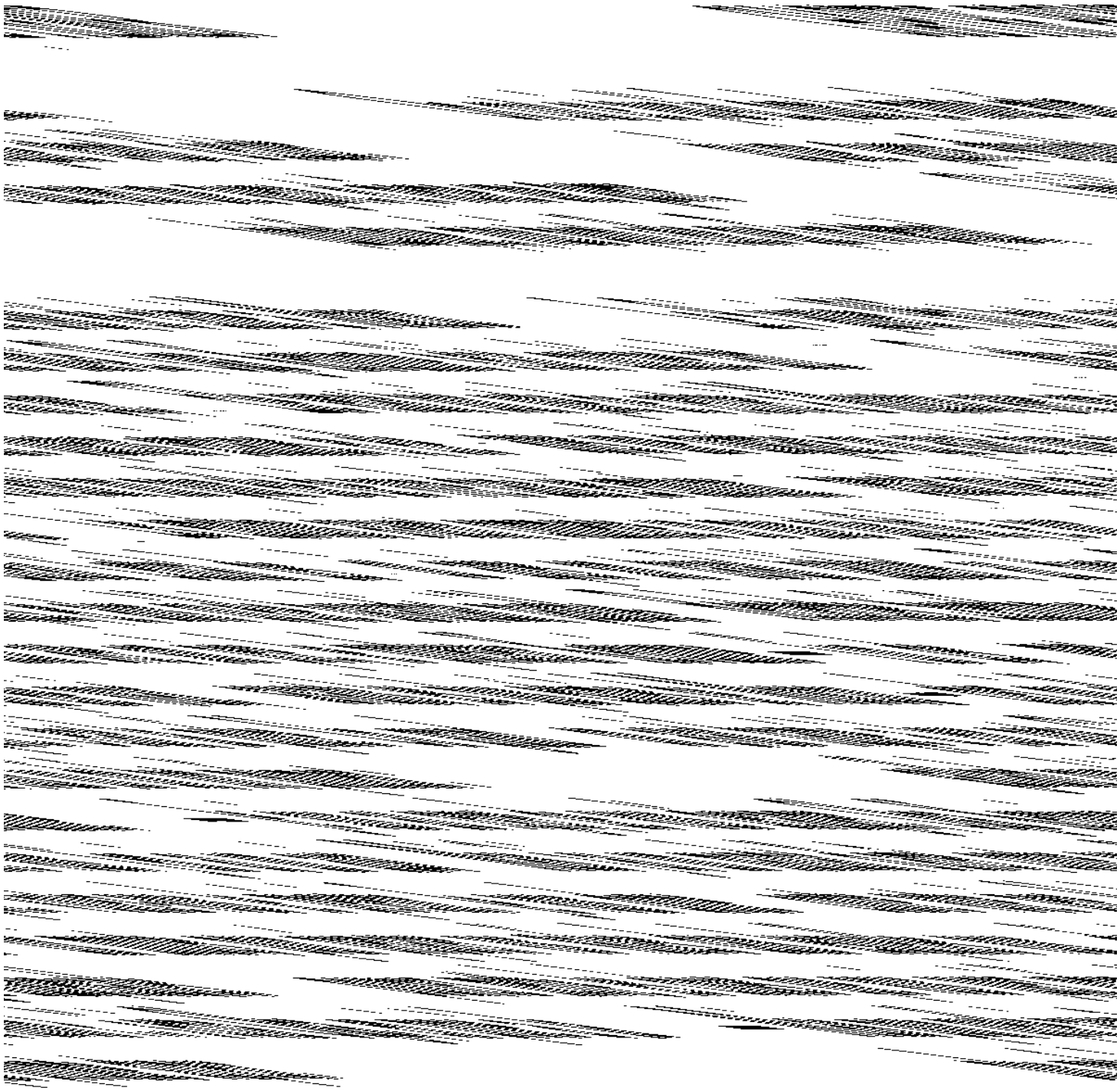
JIMMY GUIEU

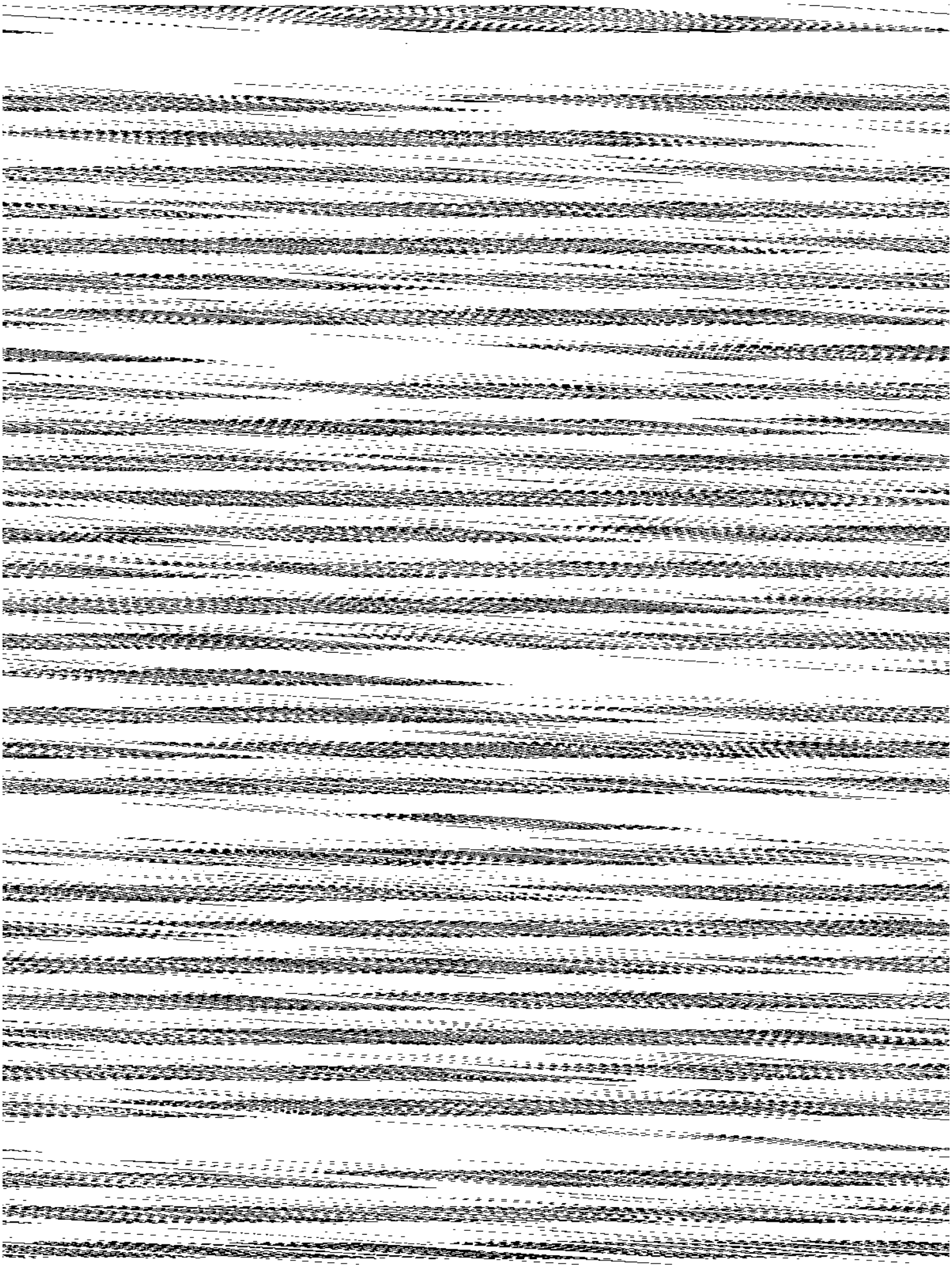
Le monde oublié

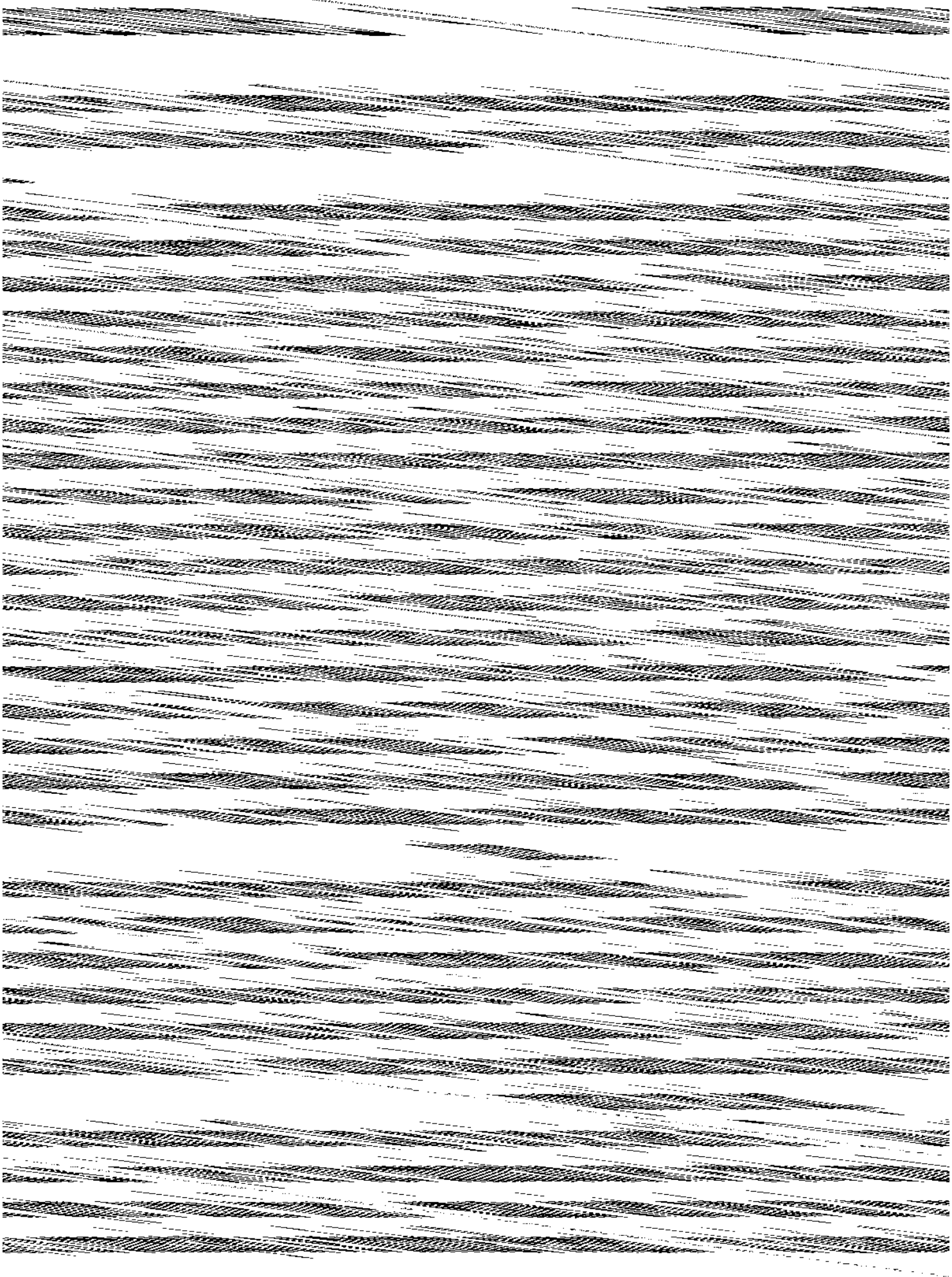
Ant. N° 40 Chassaing, Nevers.

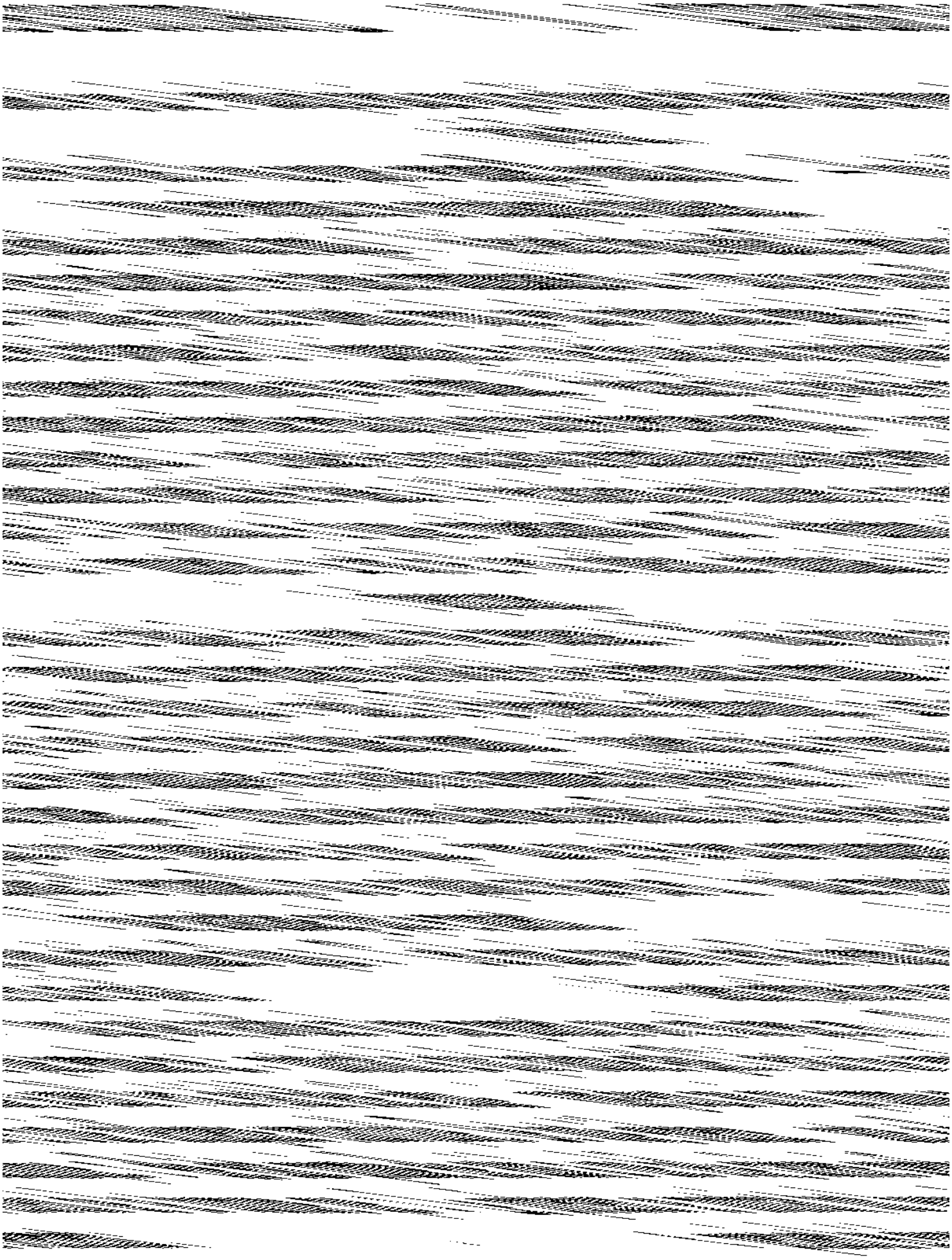


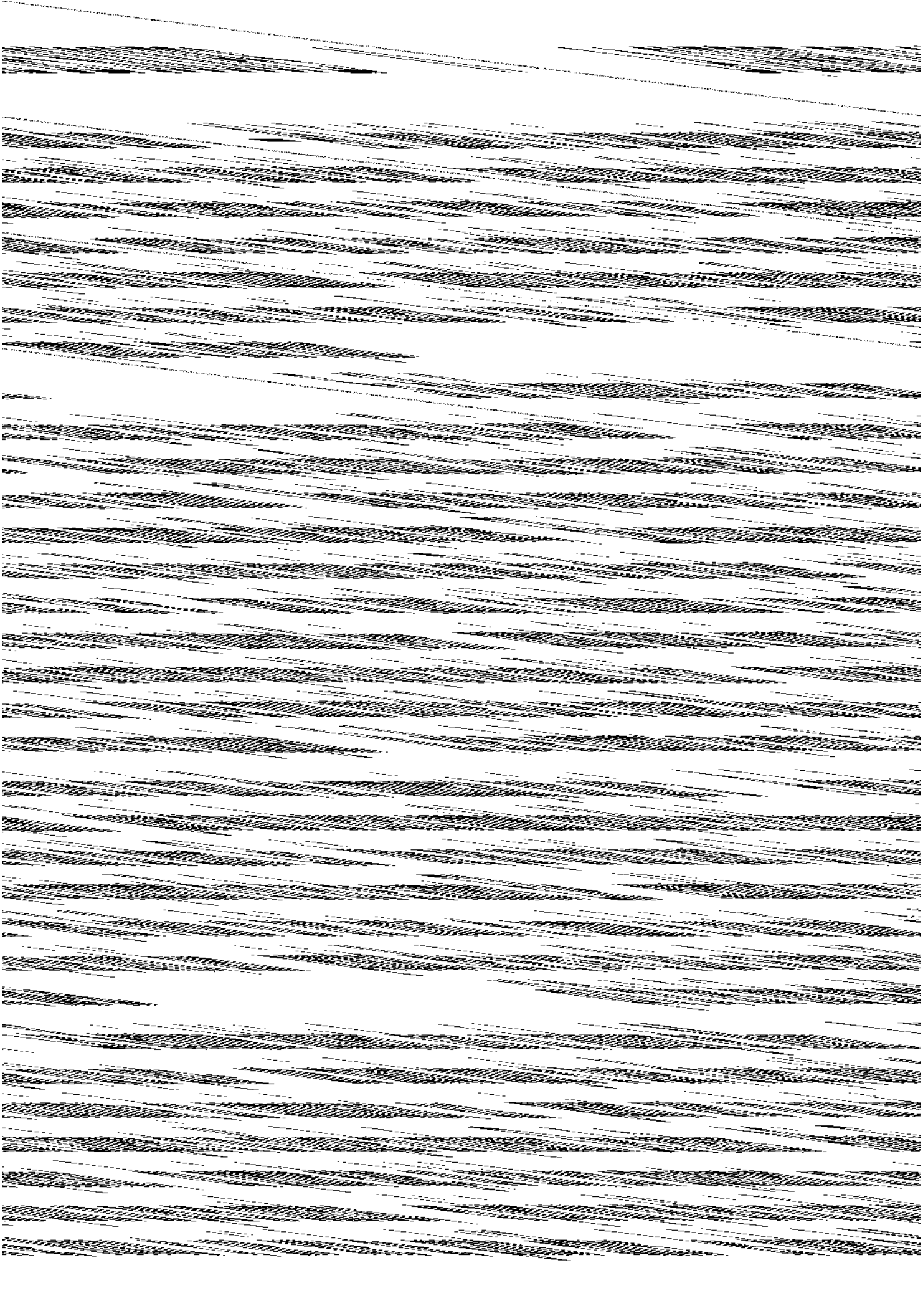


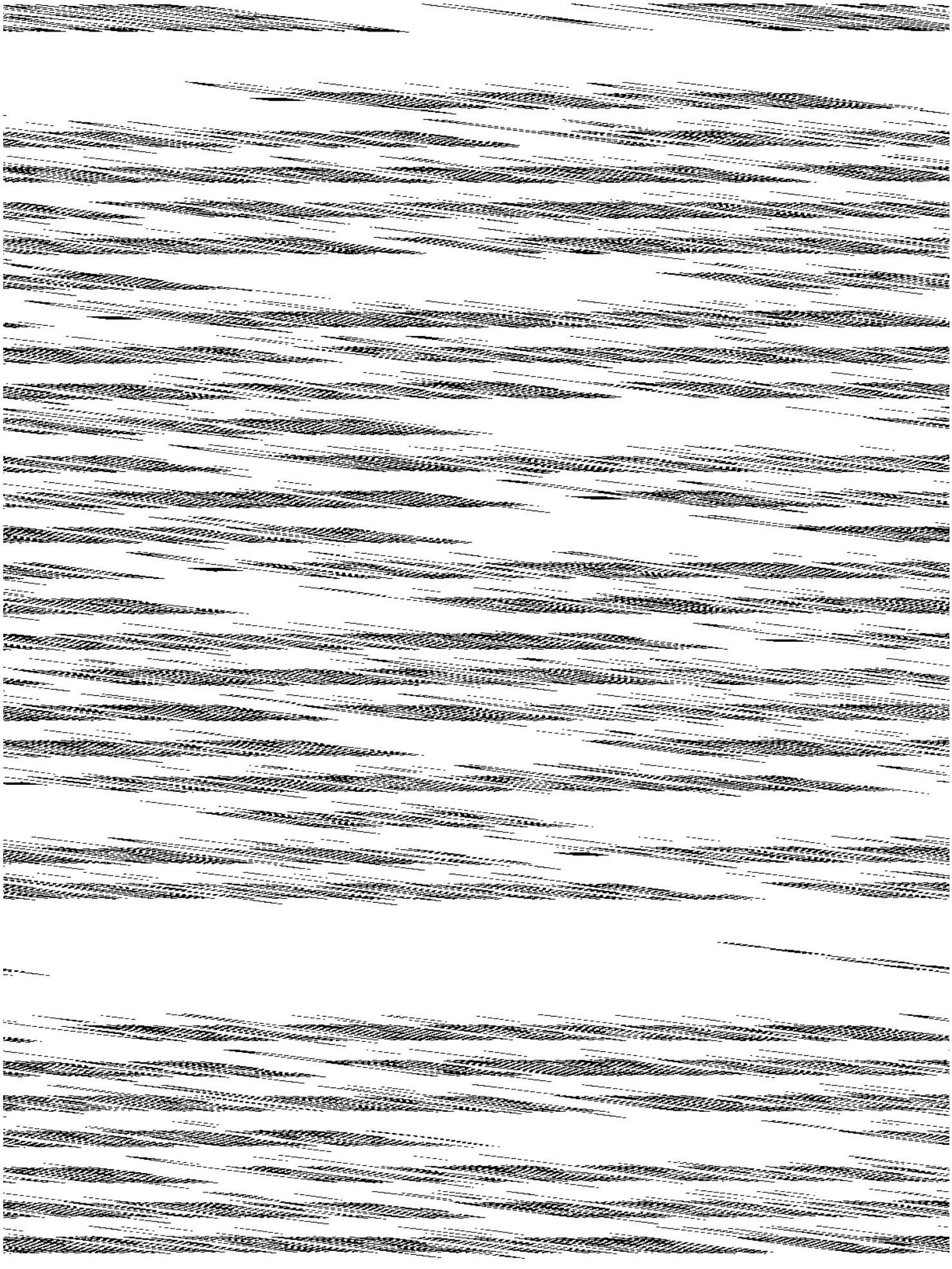


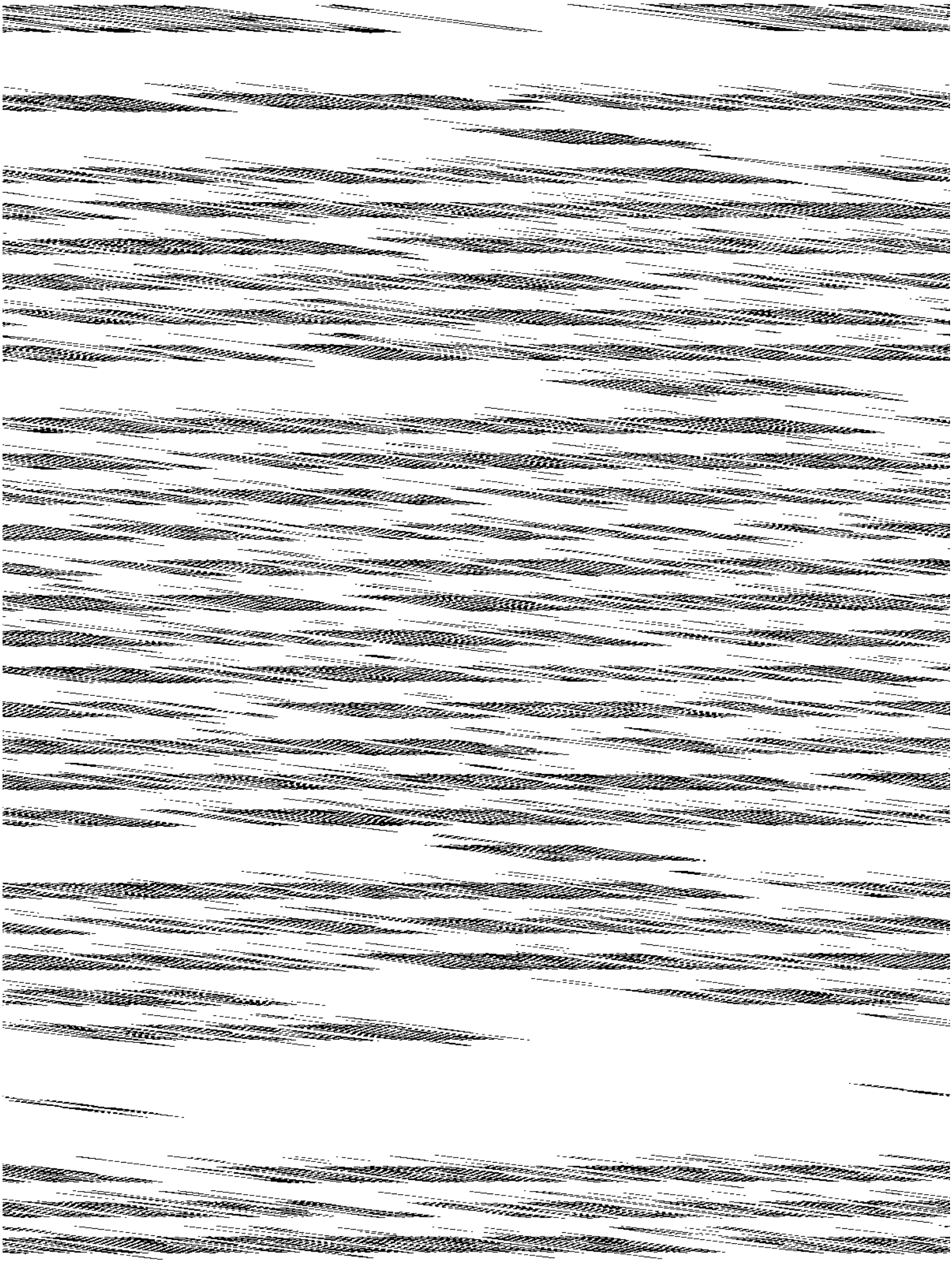


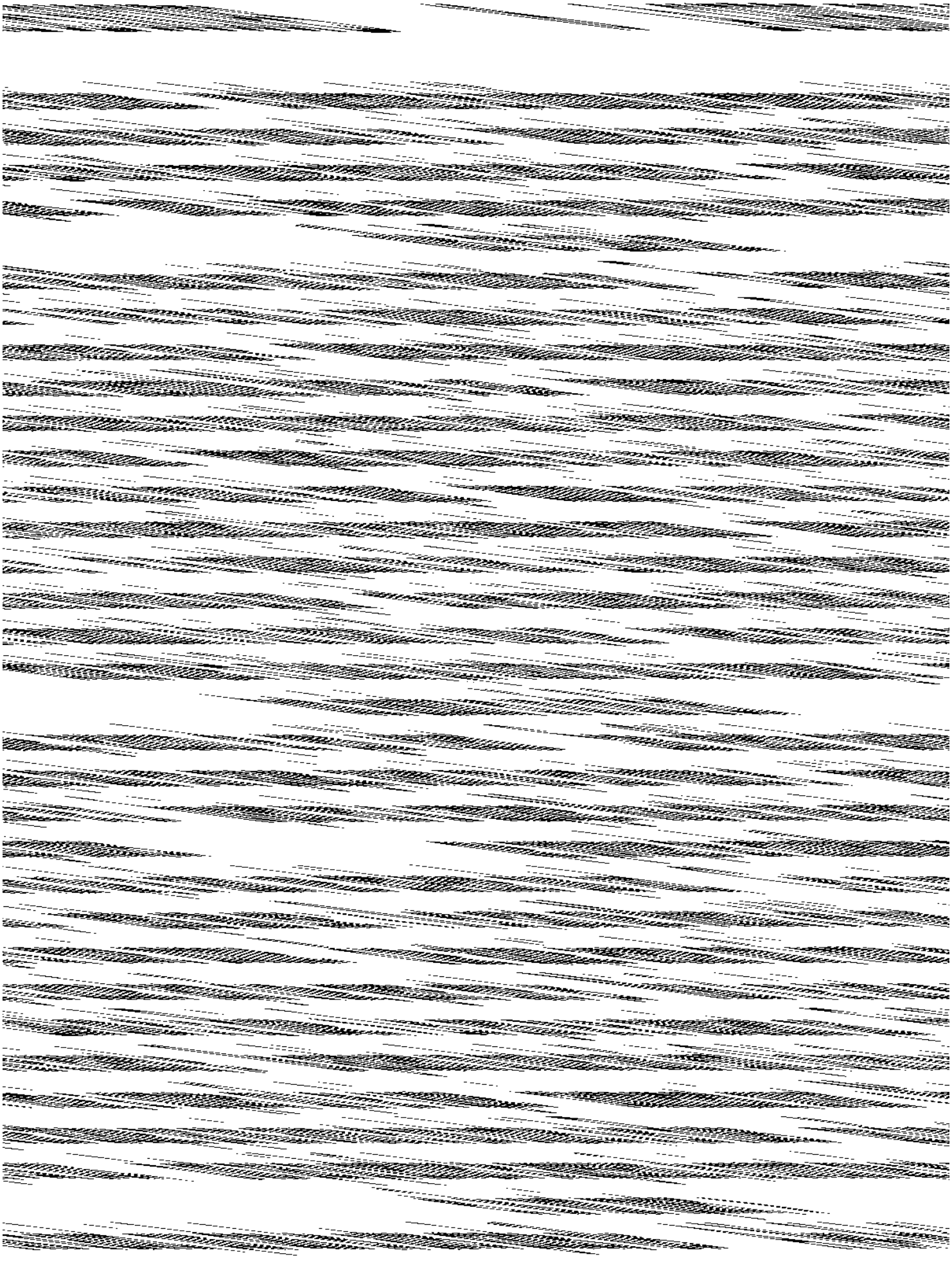


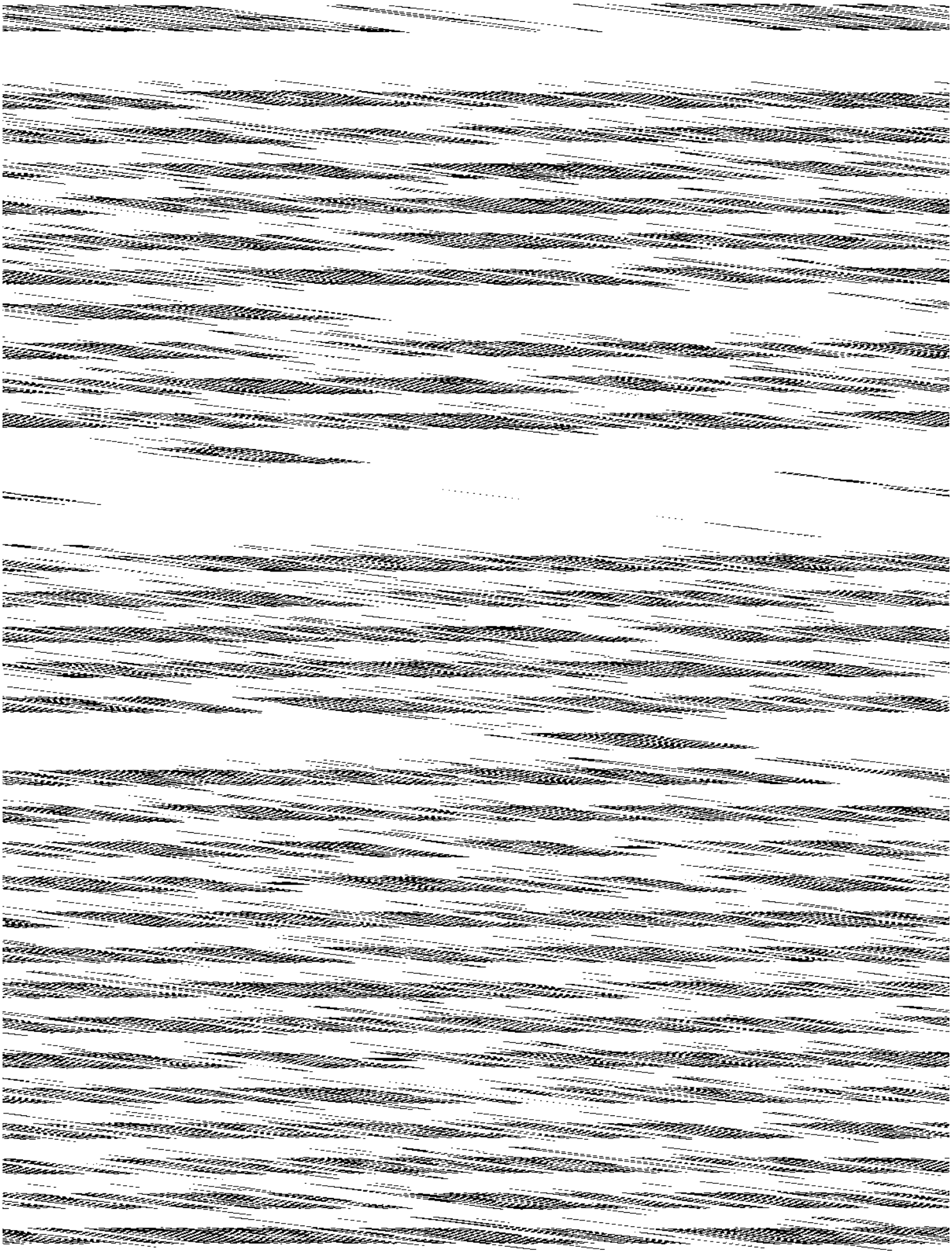


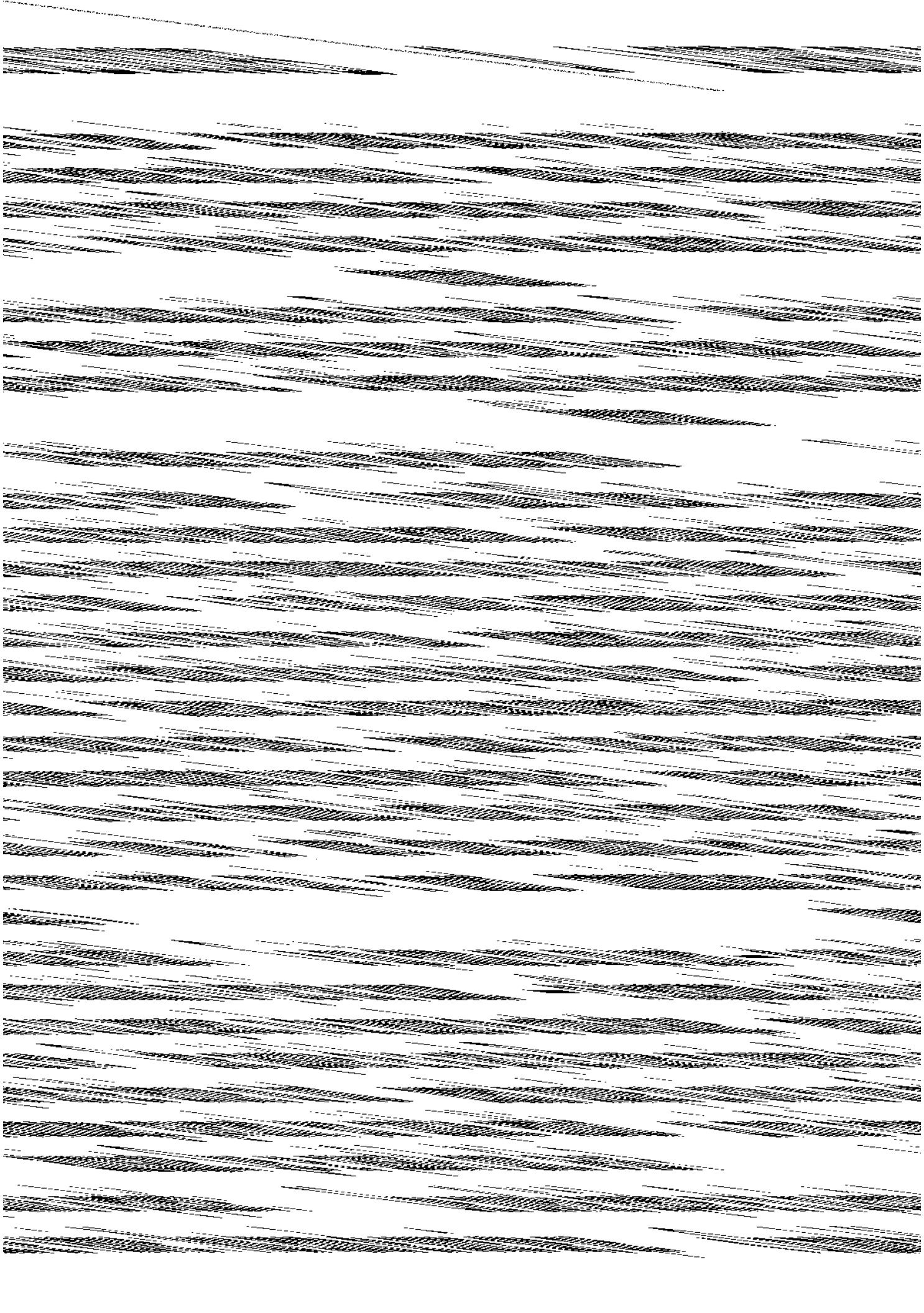


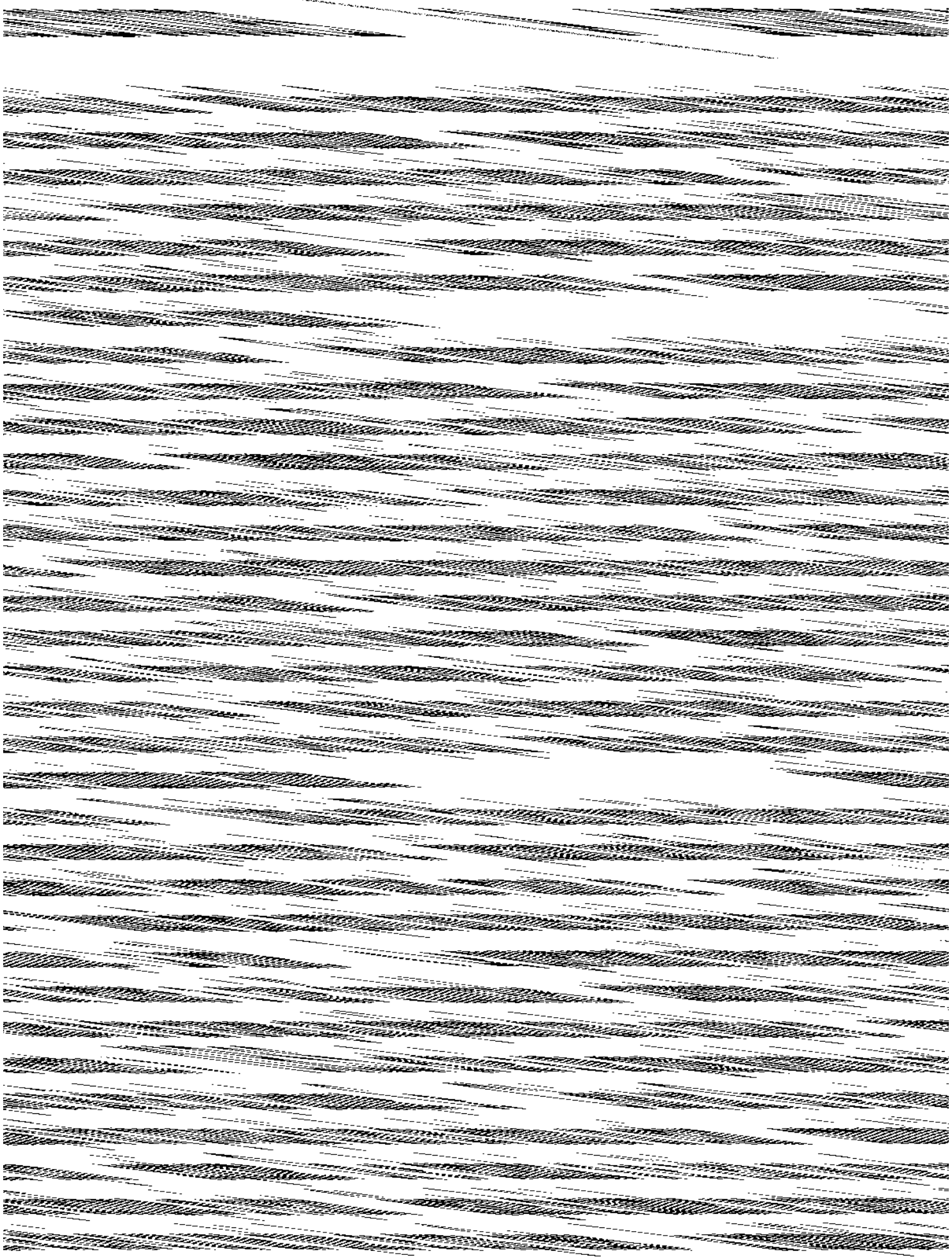


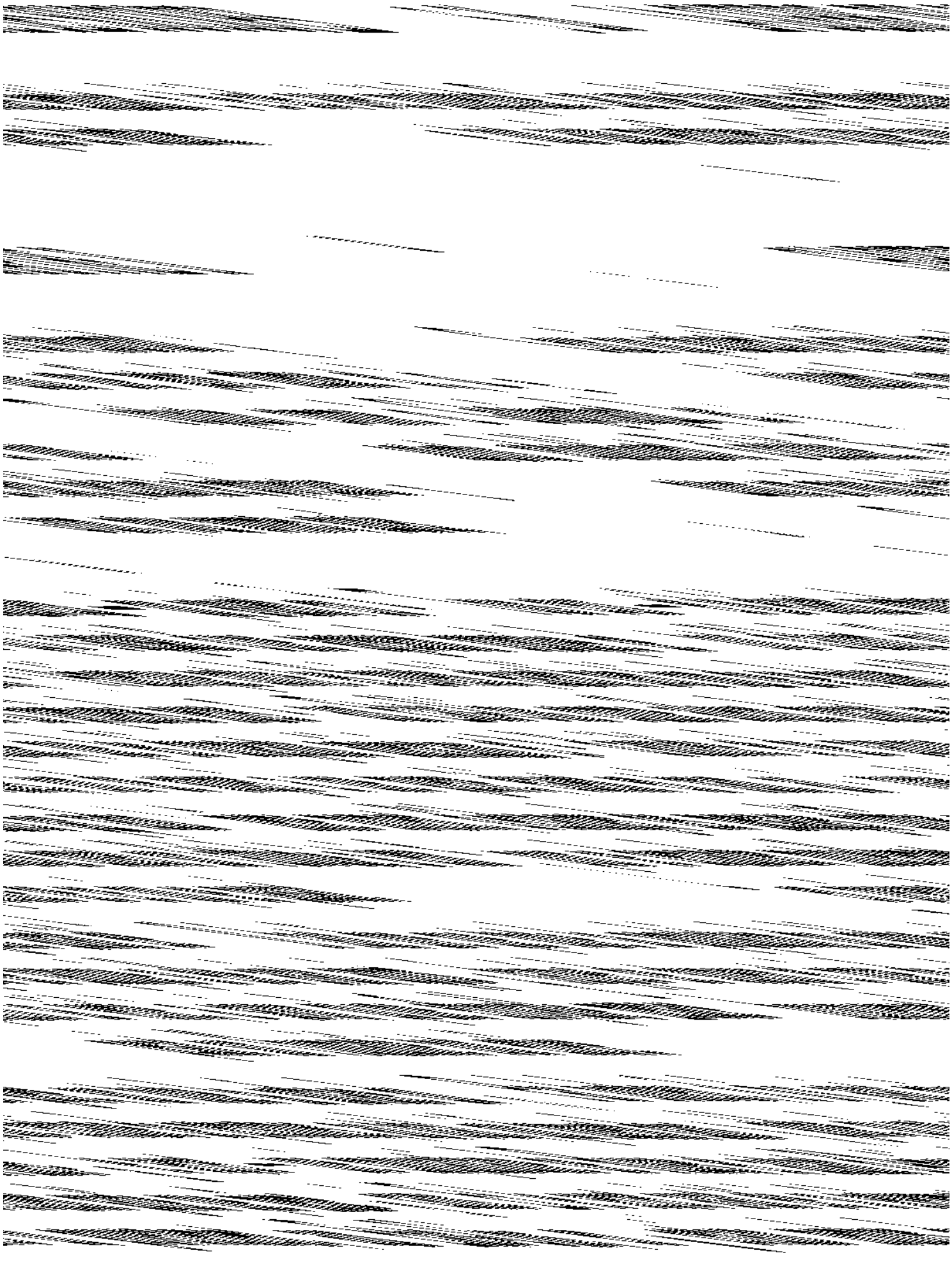


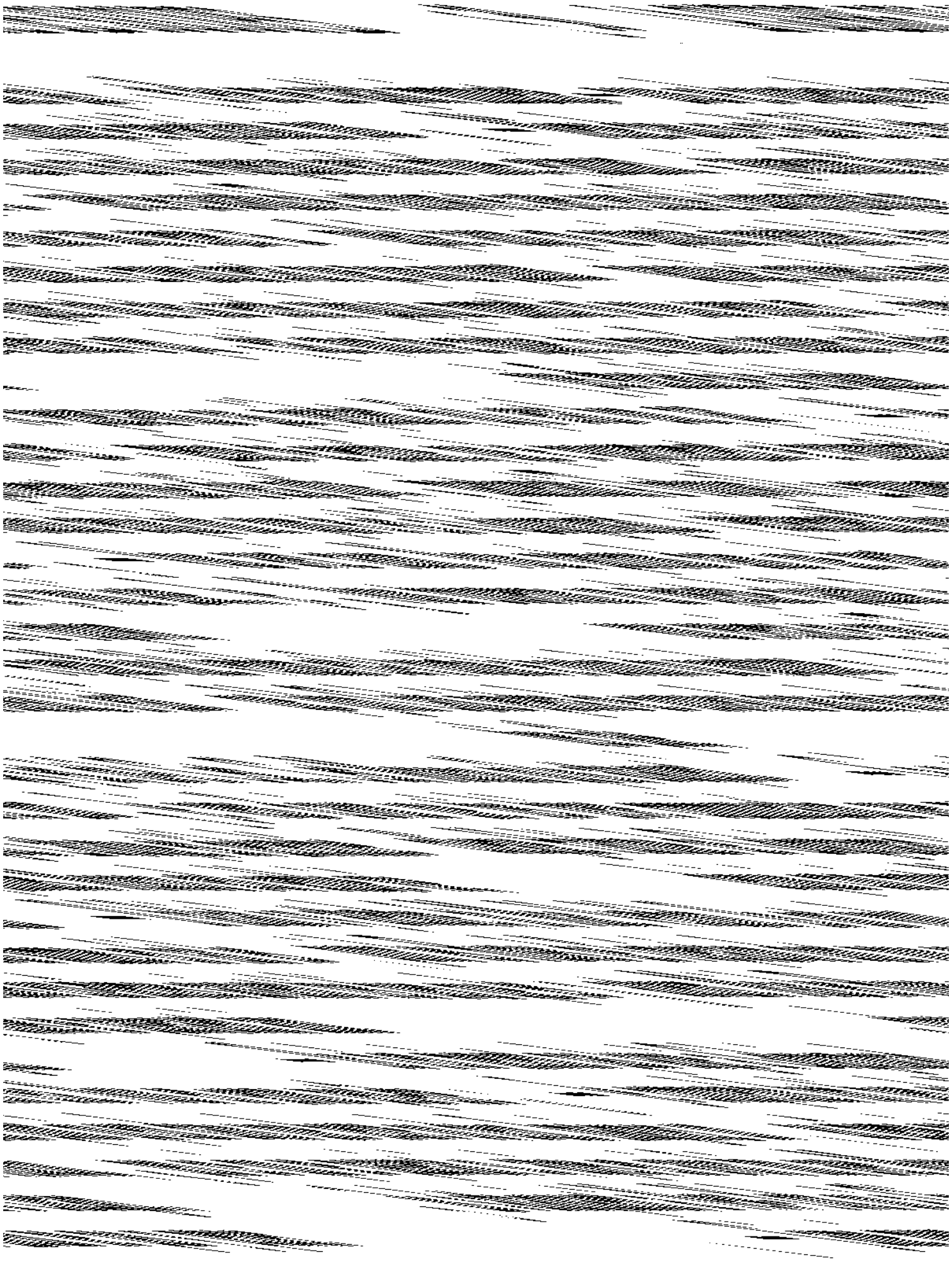


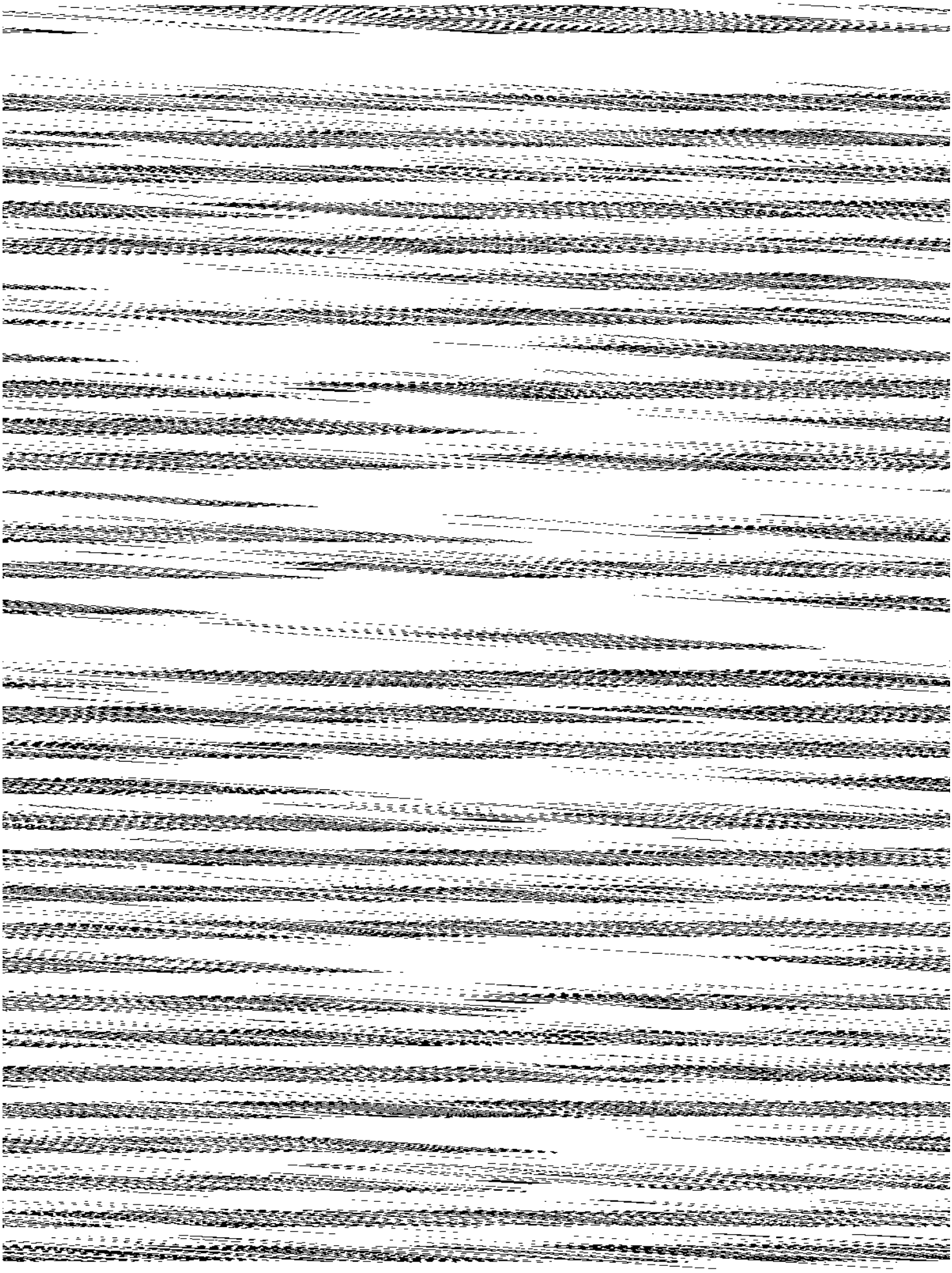


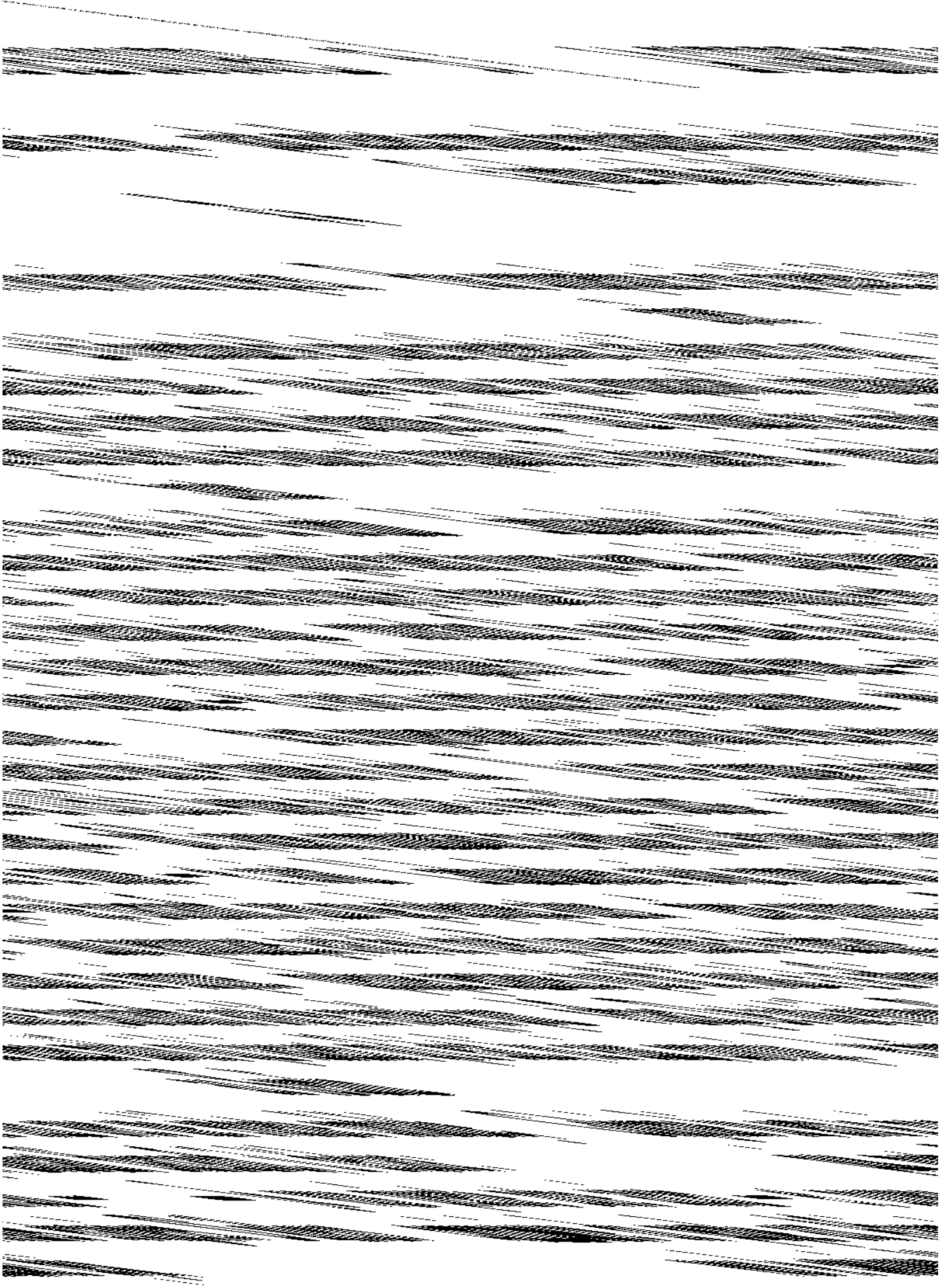












— Mes compliments, fit l'ambassadeur, en serrant la main du ministre.

Les trois hommes prirent place autour d'une petite table.

— Je présume, fit Golgorine, que vous devinez un peu les raisons qui m'ont fait vous prier de bien vouloir me rendre cette visite.

— Je crois en effet les deviner, dit l'ambassadeur.

Golgorine avait la réputation, d'ailleurs justifiée, d'être un homme d'Etat prudent, habile, possédant une volonté de fer, et uniquement soucieux des intérêts de son pays.

— Vous n'ignorez pas, reprit-il, que nous sommes en présence d'une fait nouveau que l'humanité ignore encore, mais que vous connaissez certainement aussi bien que moi.

L'ambassadeur fit un signe d'acquiescement.

— Je le connais depuis peu, mais je le connais.

— Voilà qui va faciliter les choses, reprit Golgorine. Voyez-vous, depuis bientôt vingt ans, nos deux pays, avec des périodes de détente plus ou moins factices, se sont regardés comme deux chiens prêts à se mordre. Je ne vous cacherai pas que si j'avais eu la certitude de pouvoir abattre votre nation sans que la mienne fût anéantie, je n'aurais pas hésité à le faire. Et je pense que vos dirigeants ont dû parfois avoir le même sentiment.

L'ambassadeur se borna à incliner légèrement la tête, comme pour un vague assentiment. Son interlocuteur poursuivit :

— Aujourd'hui, et pour les raisons que vous savez, une guerre non seulement est devenue impensable, mais les idéologies et les rivalités d'intérêts qui nous séparent sont de peu de poids auprès du « fait nouveau » que j'invoquais tout à l'heure.

Cette fois, l'ambassadeur opina franchement.

— Je vais jouer cartes sur table, reprit Golgorine. Et ce

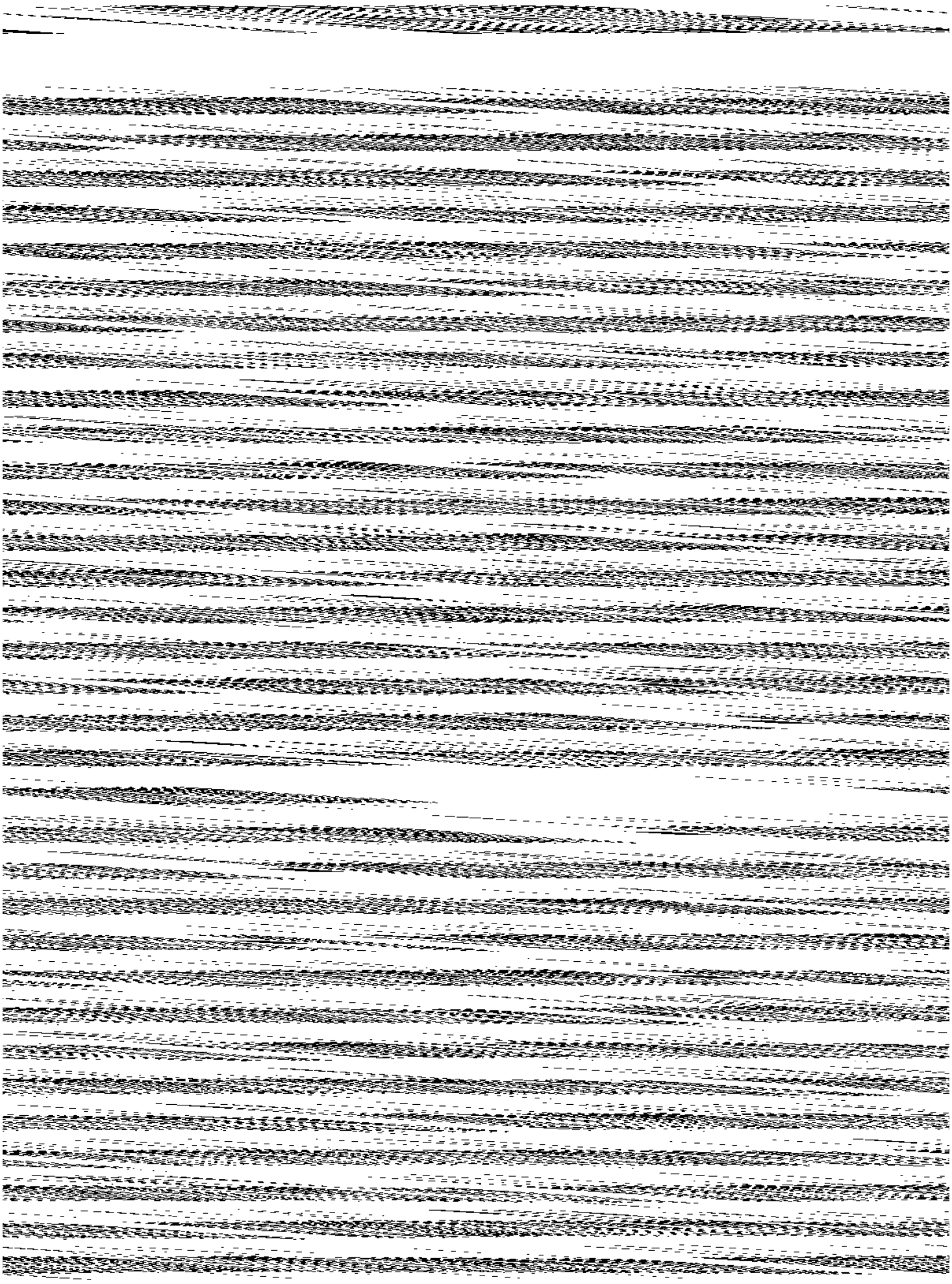
n'est pas une vaine parole. Tout d'abord, je vais vous faire une confession qui m'est pénible. Ce sera à peine une confession, car vous savez sans doute déjà la majeure partie de ce que je vais vous dire. Mais il est bon, je crois, que nous confrontions nos informations.

Golgorine se tut un instant comme pour rassembler ses pensées.

— Le 26 octobre dernier (1), poursuivit-il, six soucoupes volantes se sont posées à Golgoringrad. Elles étaient pilotées par des Martiens. Je n'ai jamais vu personnellement ceux-ci, mais d'après les descriptions qui m'en furent faites, ce sont des êtres de petites tailles, assez horribles d'aspect, ressemblant à des navets verdâtres plus ou moins recouverts de feuilles d'artichauts. Ces Martiens avaient déjà fait des incursions clandestines sur notre globe ; ils avaient étudié nos civilisations, nos langues. Ils savaient beaucoup de choses sur les hommes. Bref, ils me firent proposer une sorte d'alliance moyennant une petite base qu'ils auraient en Russie et qui devait servir aux échanges de produits. Mon premier mouvement fut de refuser. Mais j'attachais alors beaucoup de prix aux conseils du professeur Pechkoff, qui était commissaire à la Recherche Scientifique et à la Production atomique. Il me remontra tout l'intérêt qu'il y aurait pour nous à nous assurer certains secrets scientifiques possédés par les Martiens, et grâce auxquels nous pourrions enfin abattre l'Amérique.

« Dès le premier instant il y eut de vives oppositions au sein même de notre gouvernement, et je dus écarter du pouvoir certains de ses membres — notamment Biarzanoff ici présent. Mais j'exigeai qu'avant de rien conclure, une délégation se rendît sur la planète Mars. Mon dessein était peut-être

(1) Voir, à propos de ce récit « S.O.S. Soucoupes ! », du même auteur, dans la même collection.

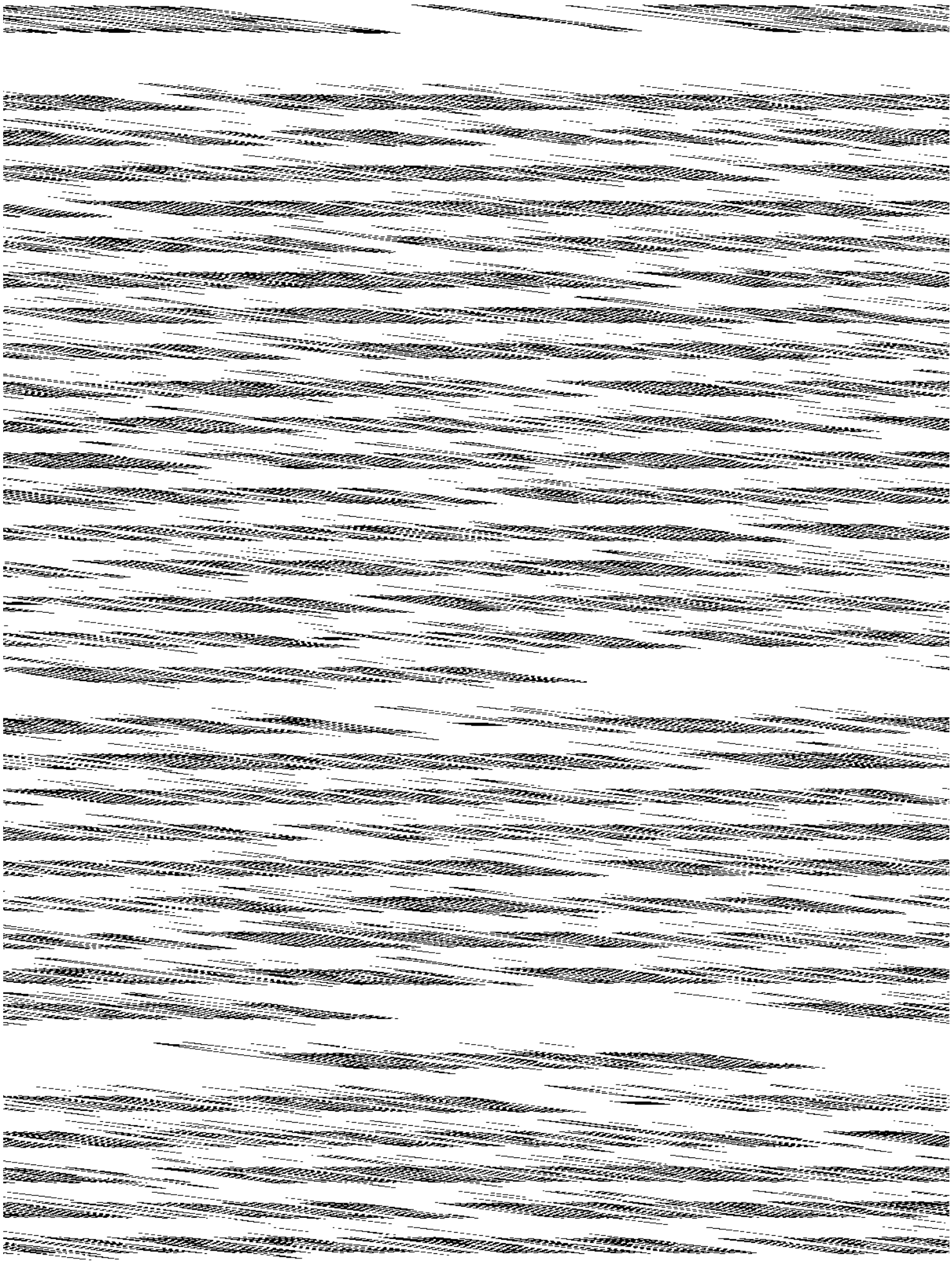


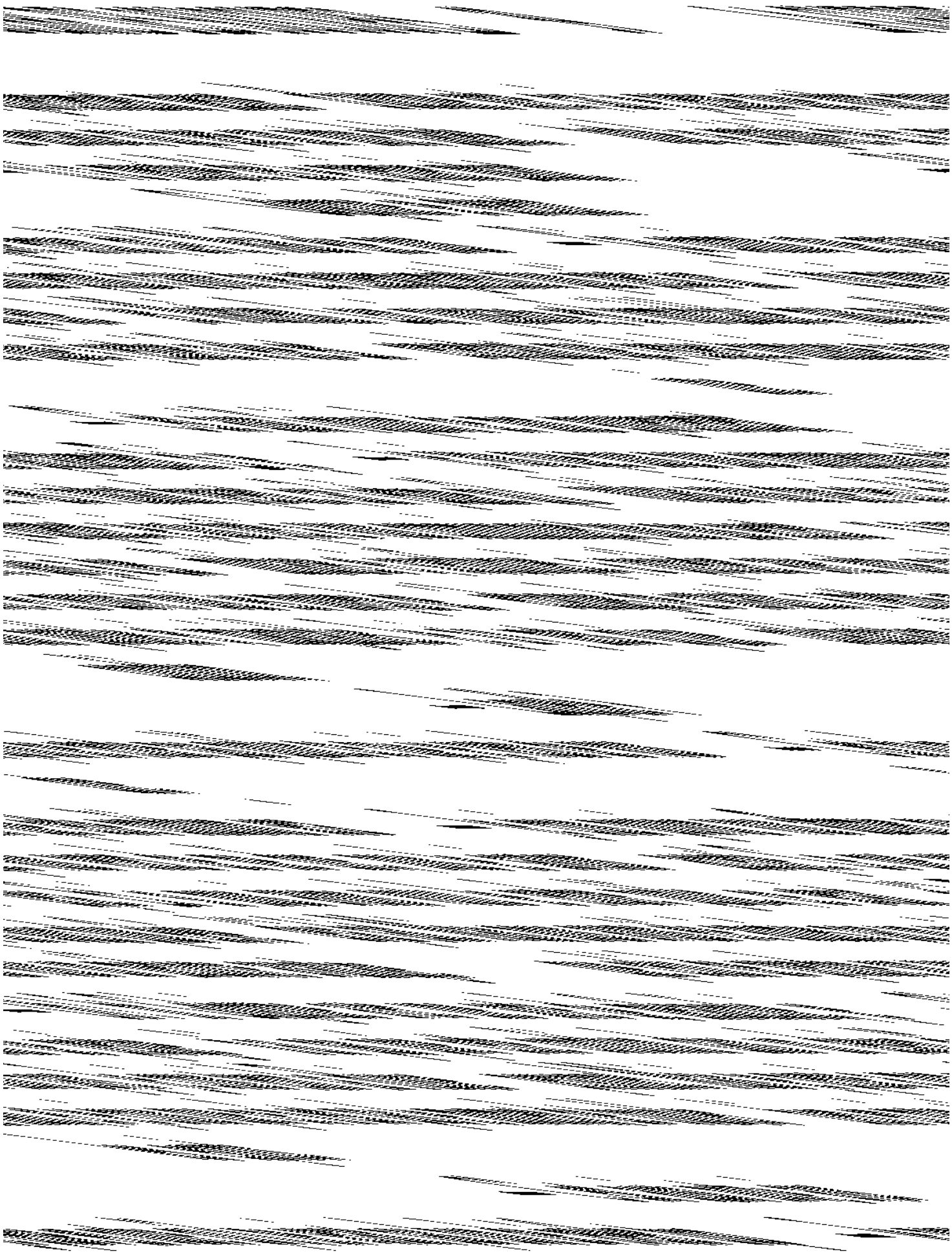
pendant quelques jours encore. Mais celles-ci ne tardèrent pas à revenir, plus vives que jamais. Je compris tout à fait que j'avais fait fausse route le jour où j'appris que Vera Kerounine s'était enfuie en compagnie de Brodine et de Mikhaïl Azimov après avoir abattu le professeur Pechkoff. Je savais que Vera Kerounine ne pouvait pas avoir agi ainsi sans de graves motifs. Elle était allée elle aussi sur Mars avec le professeur, et elle savait à quoi s'en tenir sur les Martiens. Dès cet instant-là, je fus résolu à me débarrasser de mes hôtes encombrants. Au cours des jours qui suivirent, j'obligeai Ougline à me dire le fond de sa pensée. Il finit par m'avouer carrément qu'il craignait que nous n'eussions commis une faute grave, dont nous aurions à nous repentir.

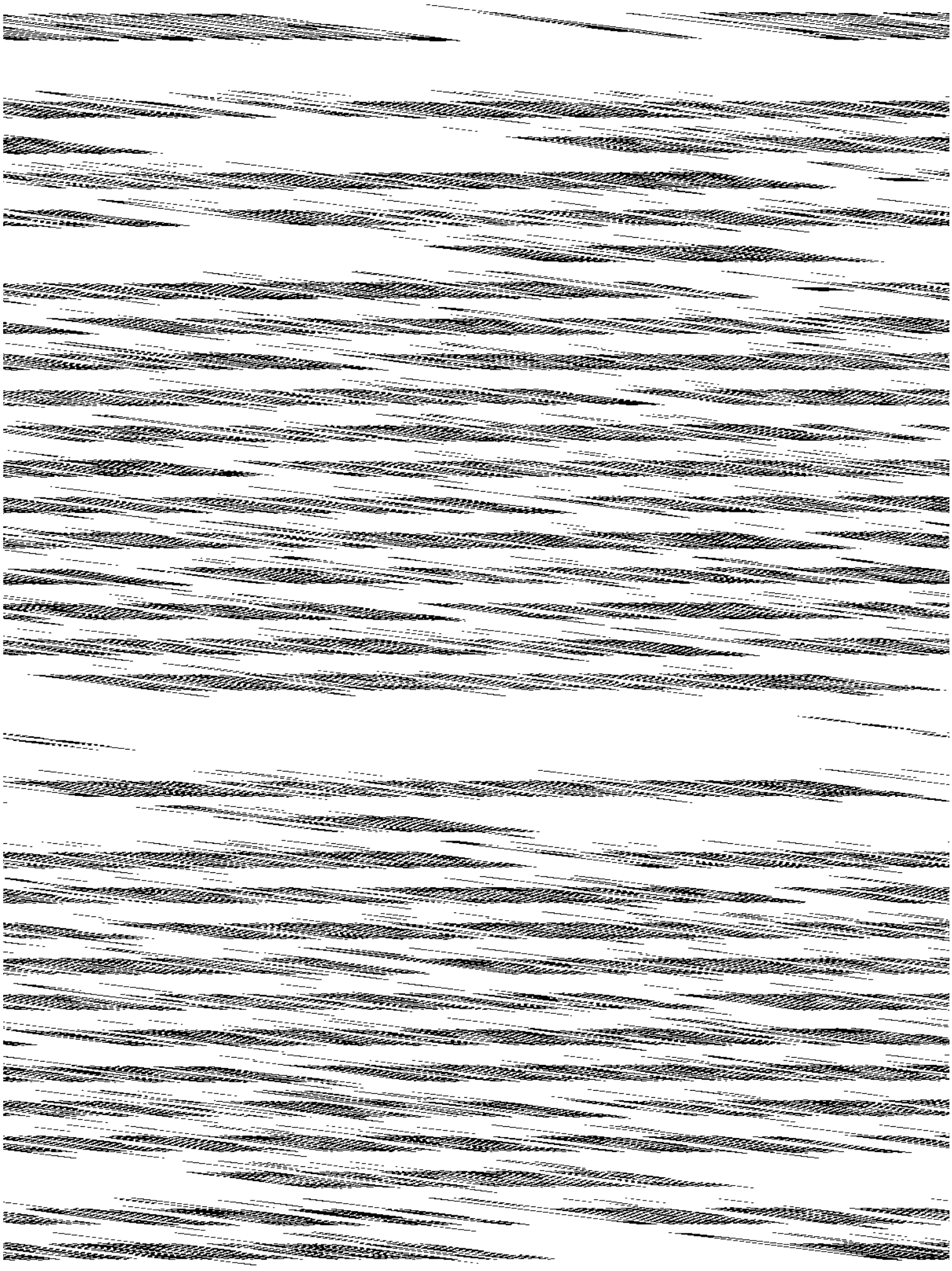
« Après la fuite de Vera Kerounine et de ses deux compagnons, vous étiez prévenus de ce qui se passait, et les Martiens voulaient que nous déclenchions immédiatement une ataque contre vous. Je réussis à les faire temporiser pendant quelques jours, afin d'entrer moi-même en contact avec votre pays. La meilleure preuve de la véracité de ce que j'avance, c'est que j'avais envoyé à Washington une note demandant « l'ouverture d'extrême urgence de pourparlers secrets entre nos deux pays en raison d'un fait nouveau d'une gravité exceptionnelle ». Cette note est parvenue à destination la nuit dernière, dans l'instant même où la base martienne était détruite de fond en comble, à notre grande surprise et à notre grand soulagement.

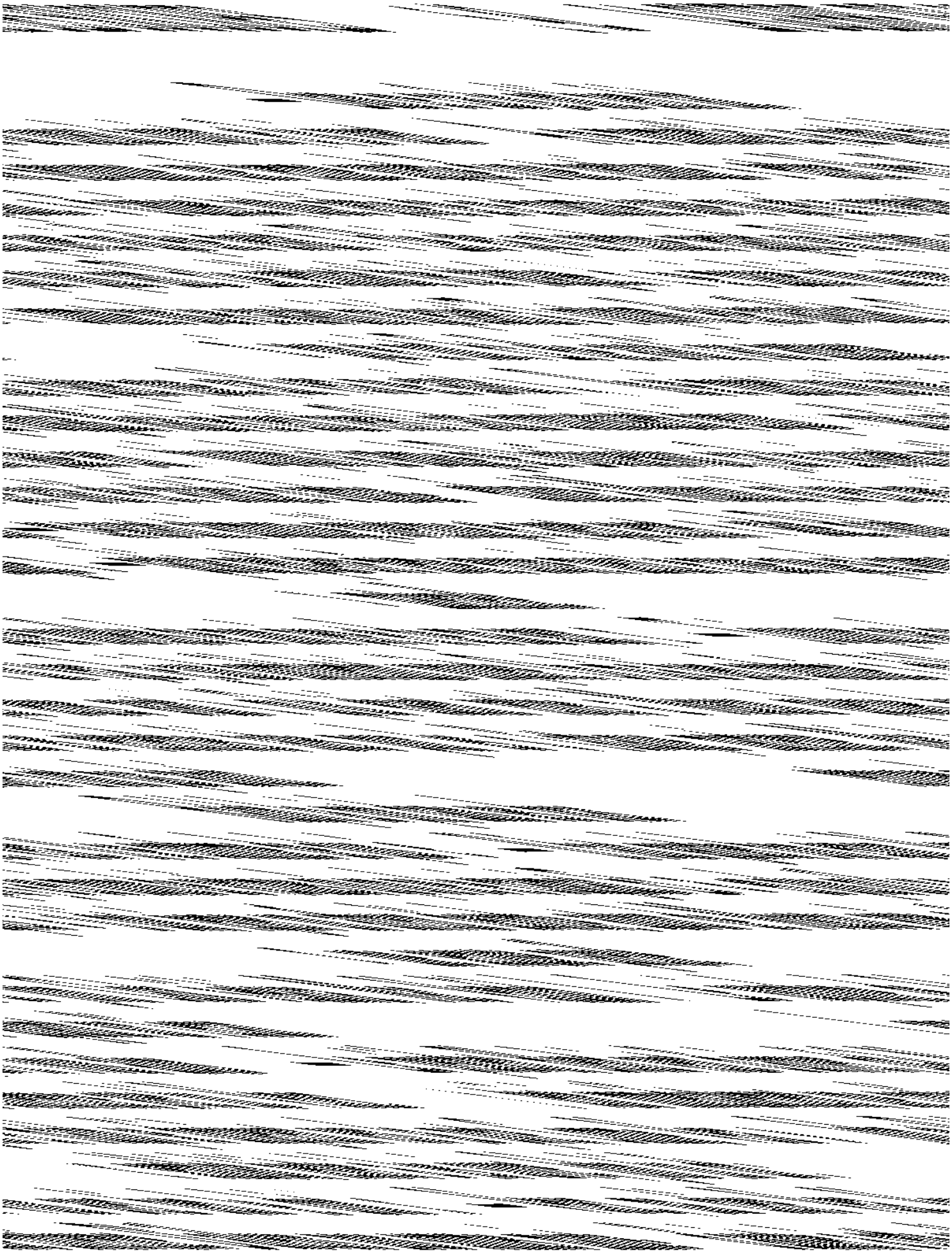
— C'est parfaitement exact, fit l'ambassadeur. Et je pense que vous savez pourquoi, comment et par qui elle a été détruite.

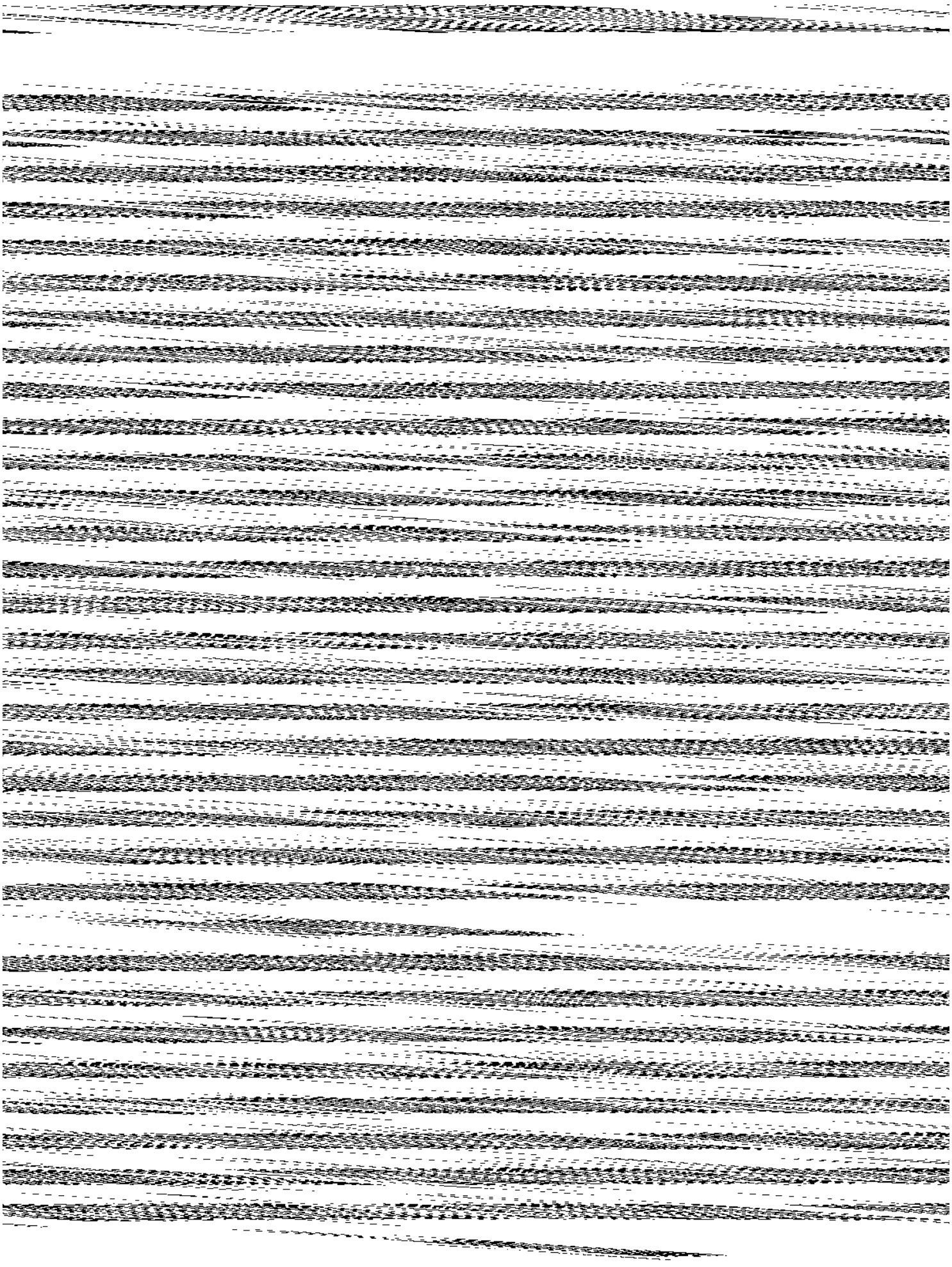
— Je crois le deviner. J'ai songé tout d'abord à une catastrophe causée involontairement par les Martiens eux-mêmes. Puis j'ai su qu'il s'agissait d'une bombe atomique. Or les Martiens, s'ils disposent de moyens puissants, ne connaissent

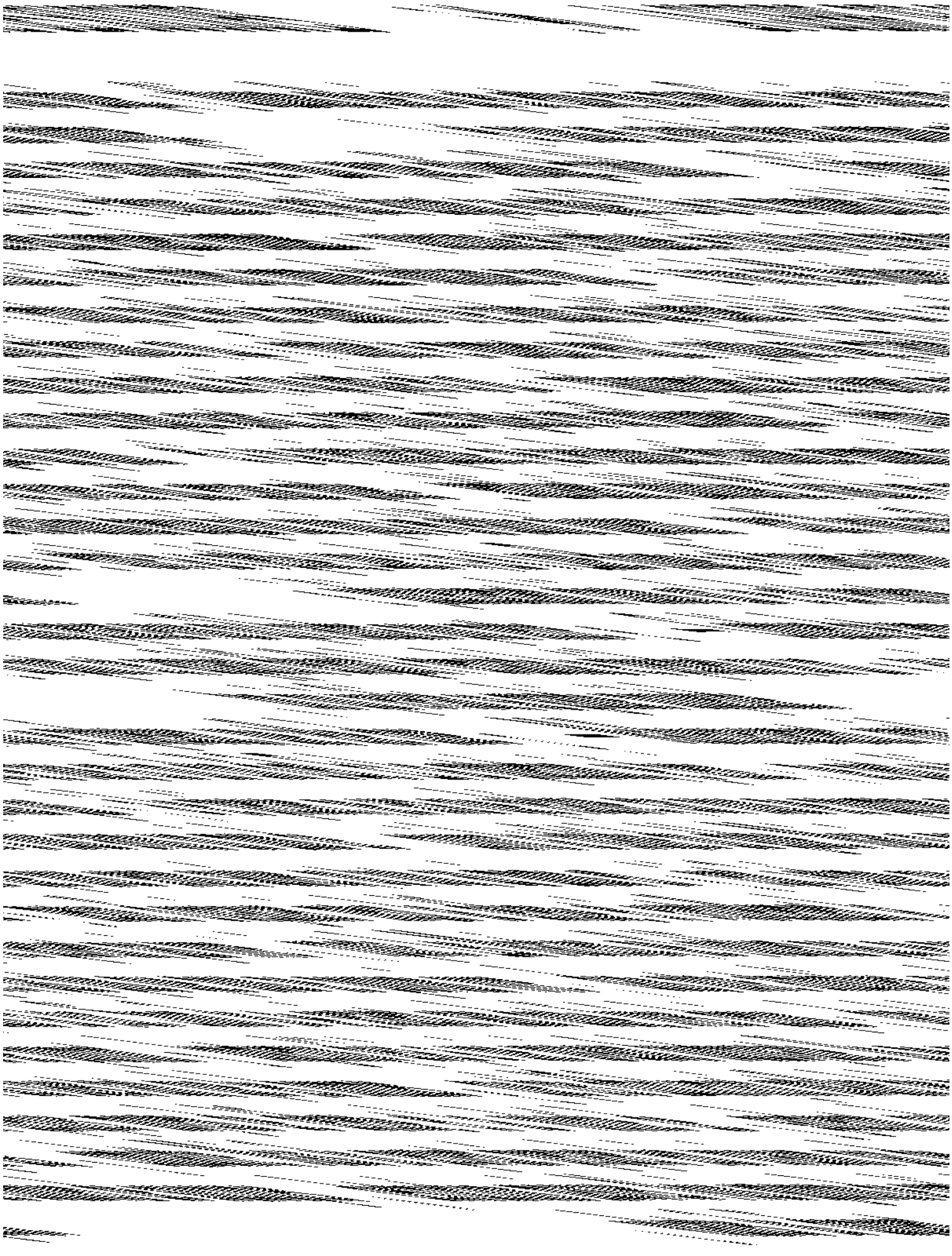












de nouvelles « avalanches de météorites », et les gens, du pôle à l'équateur et de l'orient à l'occident, s'étaient remis à regarder le ciel sans trop d'inquiétude.

Il y eut même de grandes explosions de joie. La conférence américano-soviétique prévue pour le 15 janvier 1965 avait eu lieu comme convenu. Les Russes avaient fait savoir que ce qui s'était produit chez eux n'était pas une raison pour qu'on ajournât la date fixée. Golgorine en personne s'était rendu à Washington, où il avait été l'objet de l'accueil le plus chaleureux. Et les choses n'avaient pas traîné.

Vingt-quatre heures plus tard, tous les peuples de la terre avaient appris avec un profond soulagement qu'un accord avait été signé, et qu'il comportait des clauses telles que la paix était désormais assurée d'une façon ferme et durable. On allait entrer dans une ère de prospérité générale sans précédent. De nouvelles déclarations furent lancées sur les ondes par les hommes d'Etat des deux pays. Elles étaient empreintes d'une amitié réciproque qui s'exprimait en termes vigoureux. On y relevait une seconde allusion aux « faits nouveaux » dont il avait été déjà question. « Il s'agit, disaient en substance les porte-paroles américains et russes, de découvertes scientifiques d'une portée incalculable, sur lesquelles il serait pour le moment inopportun de faire des révélations précises, mais à la mise au point desquelles nos deux pays travaillent en commun. »

Cette déclaration réveilla des doutes quant aux « météorites », et l'on pensa de nouveau qu'il avait pu s'agir d'une catastrophe provoquée involontairement. Mais on se disait que désormais les savants se montreraient plus prudents et qu'ils n'y avait certainement plus grand chose à craindre.

De grandes fêtes furent organisées dans tous les pays du monde. Ce n'étaient partout que réjouissances, défilés, ban-

quets, feux d'artifice. Une magnifique allégresse envahissait tous les esprits.

Dans son P.C. de Toptown, John Clark lisait les journaux qui relataient avec enthousiasme ces manifestations et hochait la tête. Il disait à son frère, qui venait de temps à autre passer un instant de détente auprès de lui

— Les malheureux ! Ils ne savent pas qu'ils dansent sur un volcan ! J'espère qu'il n'y aura pas un réveil brutal avant que tout soit prêt pour faire face au péril qui nous menace. Mac Vendish me disait il y a un instant que le président Blend avait l'intention, dès que les écrans protecteurs seront en place, de faire, conjointement avec la Russie, une proclamation qui s'adressera à l'ensemble de l'humanité et dans laquelle il révélera la véritable situation. Il ne serait pas bon en effet que l'espèce humaine s'endormît trop longtemps dans une douce quiètude.

— Ce sera une douche froide, fit Ralph, mais une douche nécessaire. Toutefois je crains bien qu'il ne faille quelques jours de plus que ne l'avait supposé Gram pour établir nos écrans. Gram m'a fait part lui-même ce matin de son inquiétude à ce sujet.

— C'est fâcheux. Pour ma part je ne vis plus. Je compte les minutes. Je m'attends à tout moment à recevoir un message de la « Petite Lune » annonçant des passages de soucoupes.

— Bah ! espérons, fit Ralph.

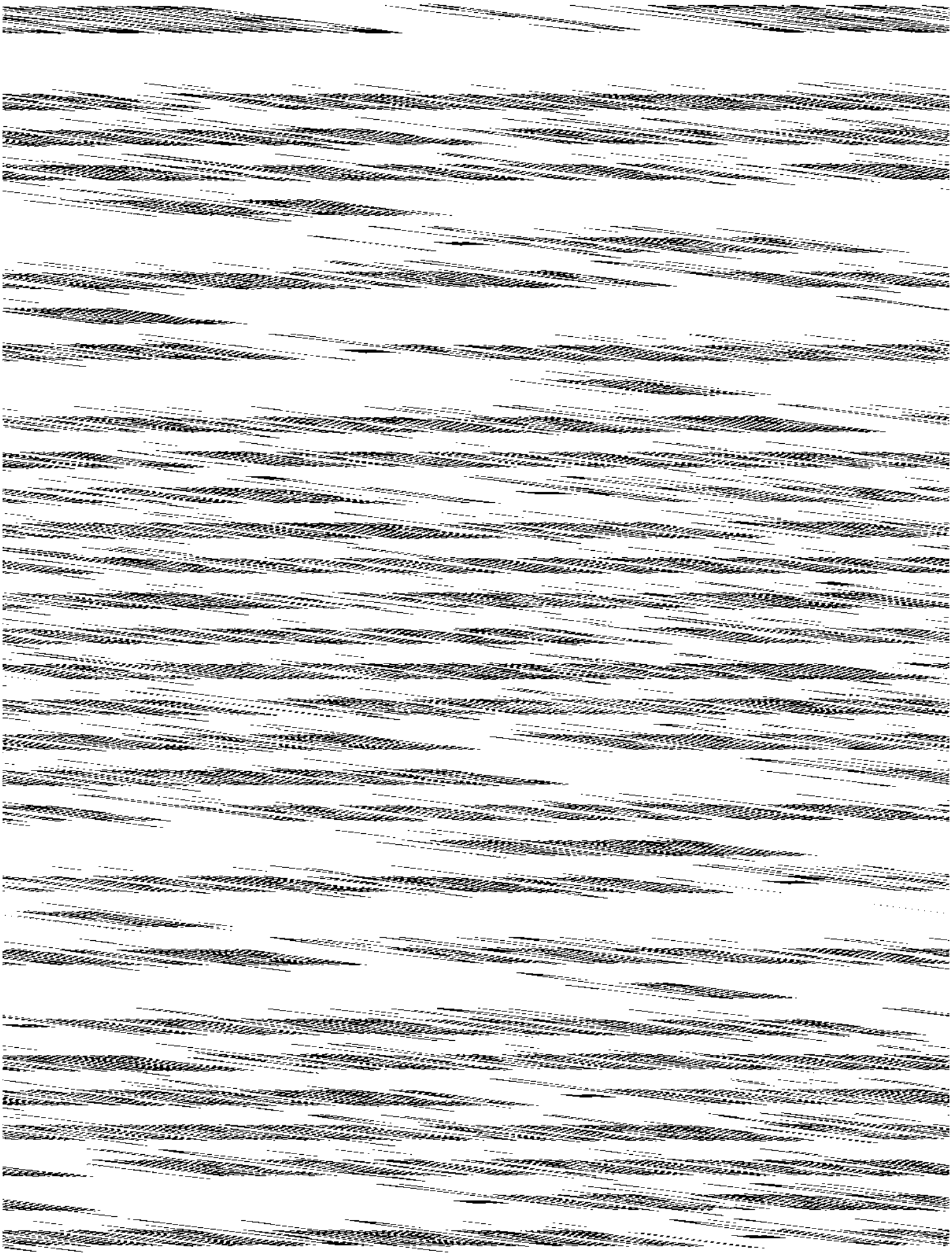
Un bourdonnement léger se fit entendre. John mit sur sa tête un casque d'écoute.

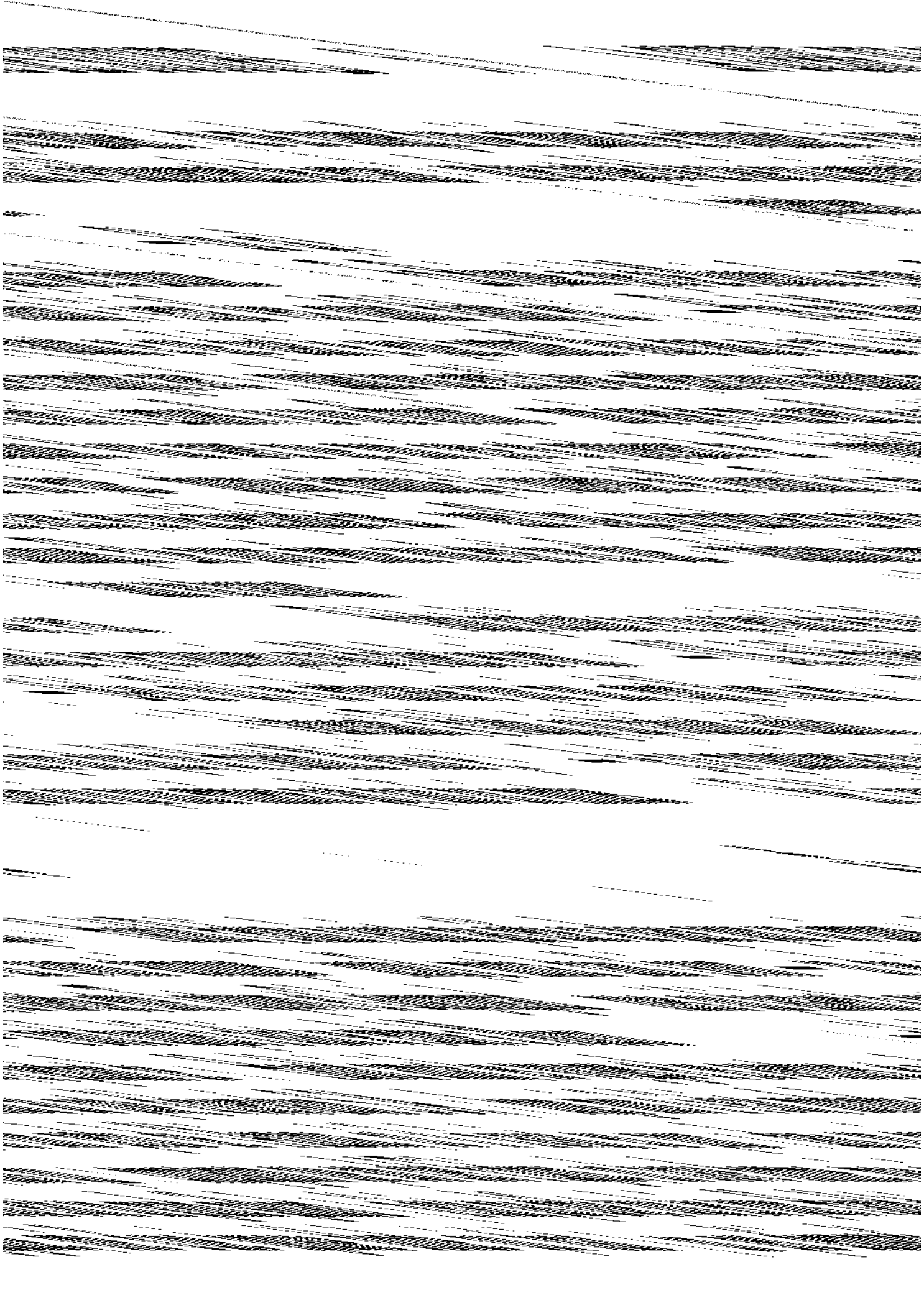
— C'est Golgoringrad, fit-il. C'est Harbine, mon collègue de là-bas.

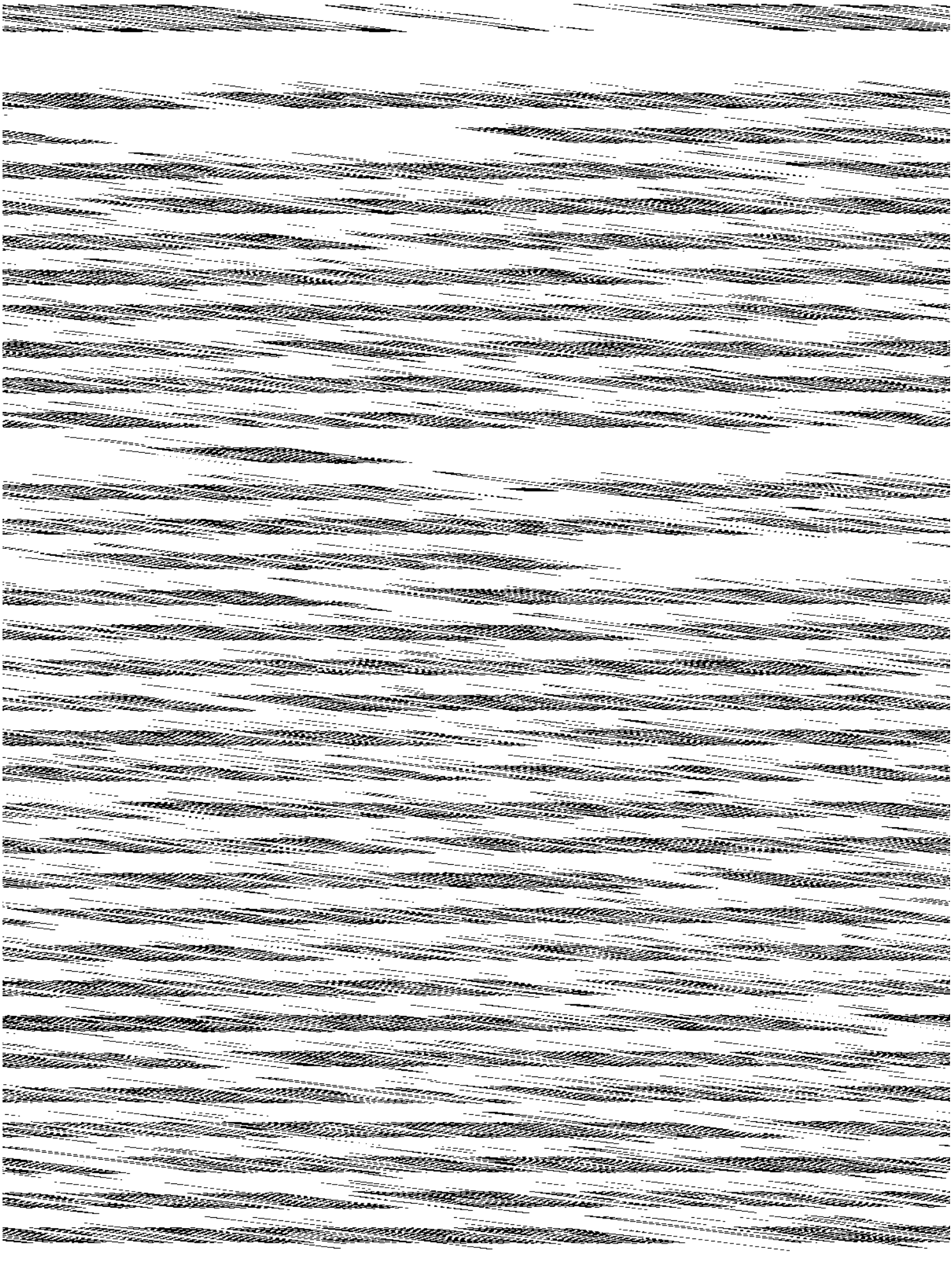
John écouta ce qu'on lui disait à travers l'immensité des terres et des mers. Ralph vit tout à coup son visage s'épanouir.

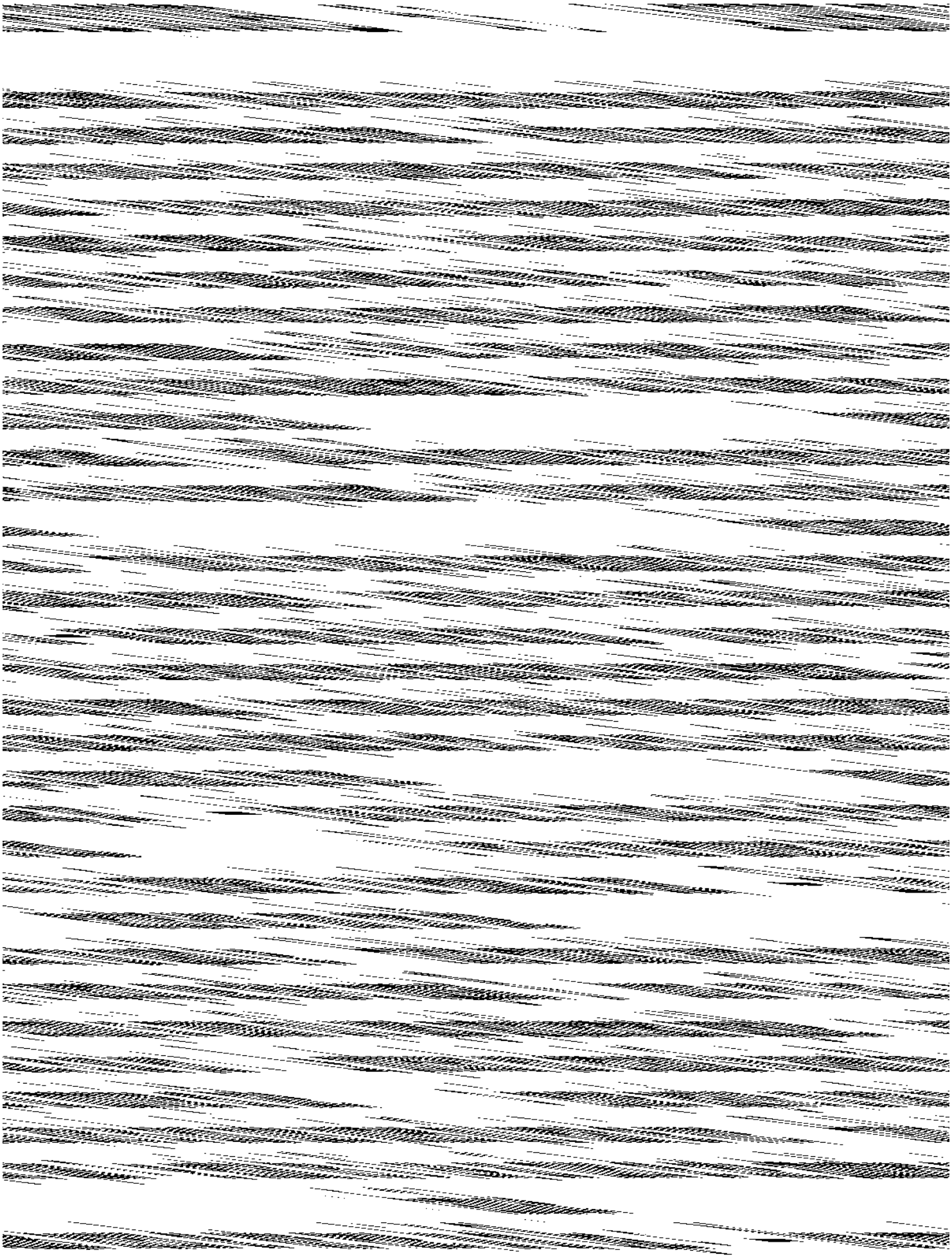
John remercia son interlocuteur et quitta son casque.

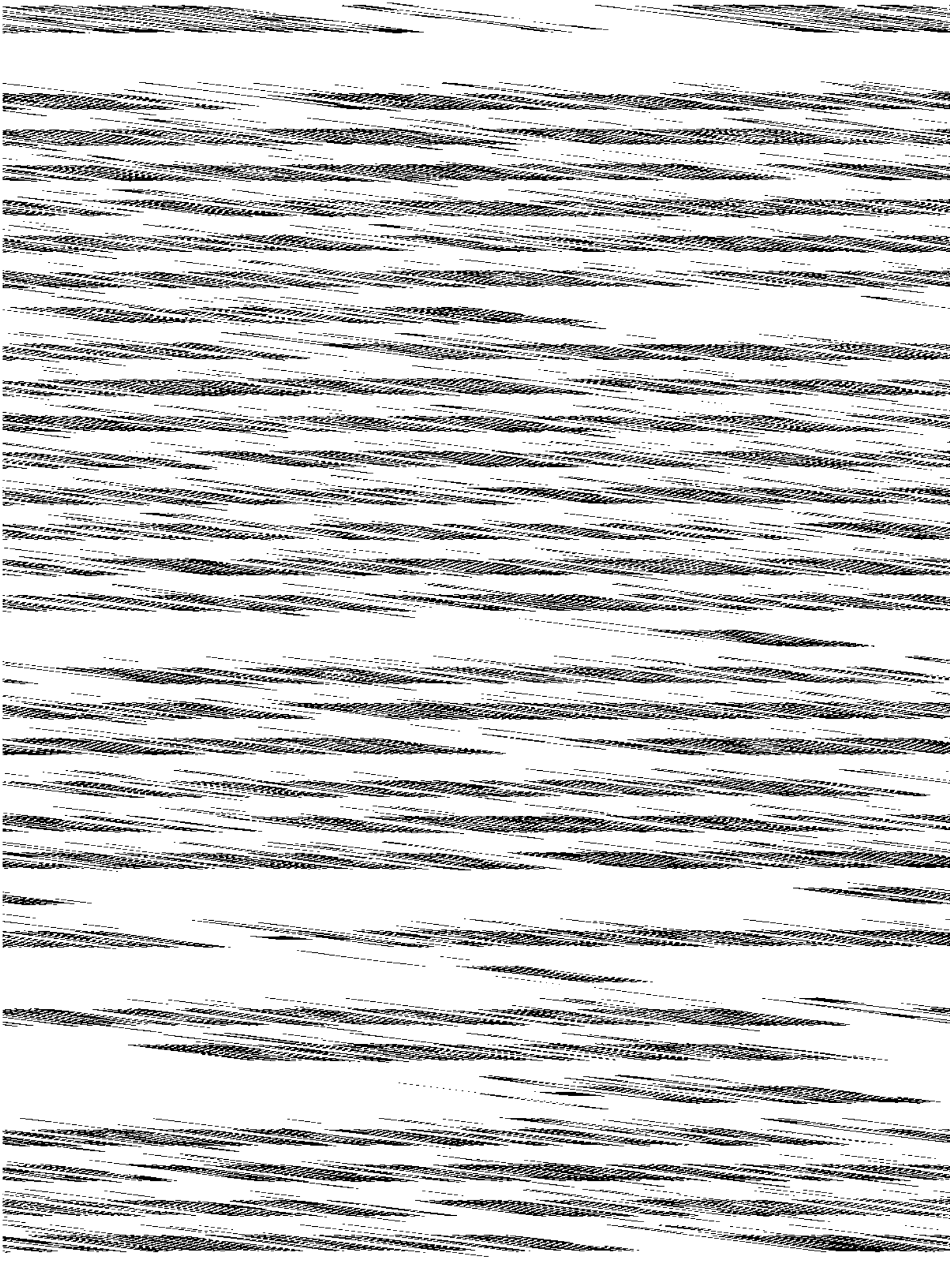
— Une bonne nouvelle, Ralph, fit-il. Harbine vient de

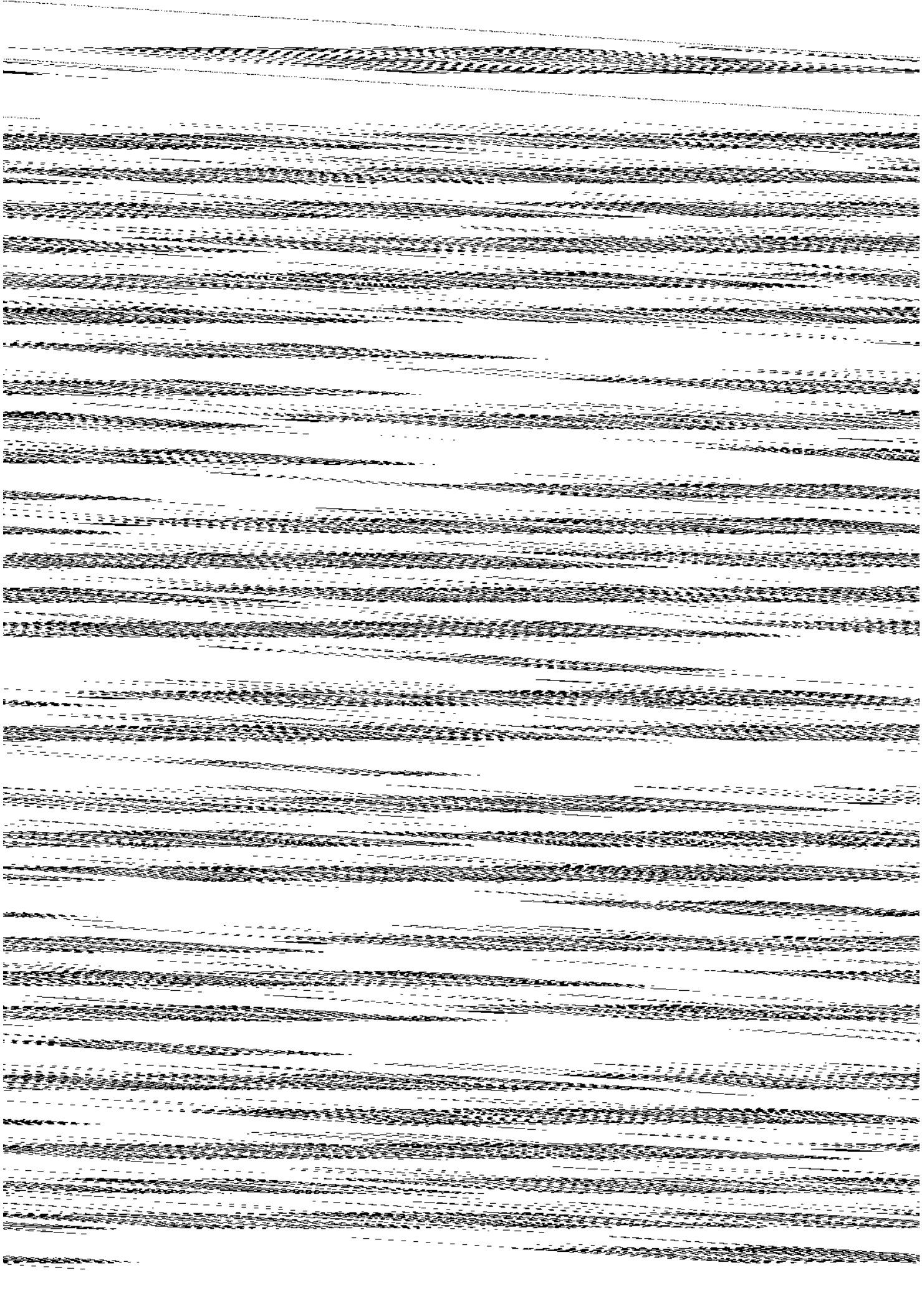


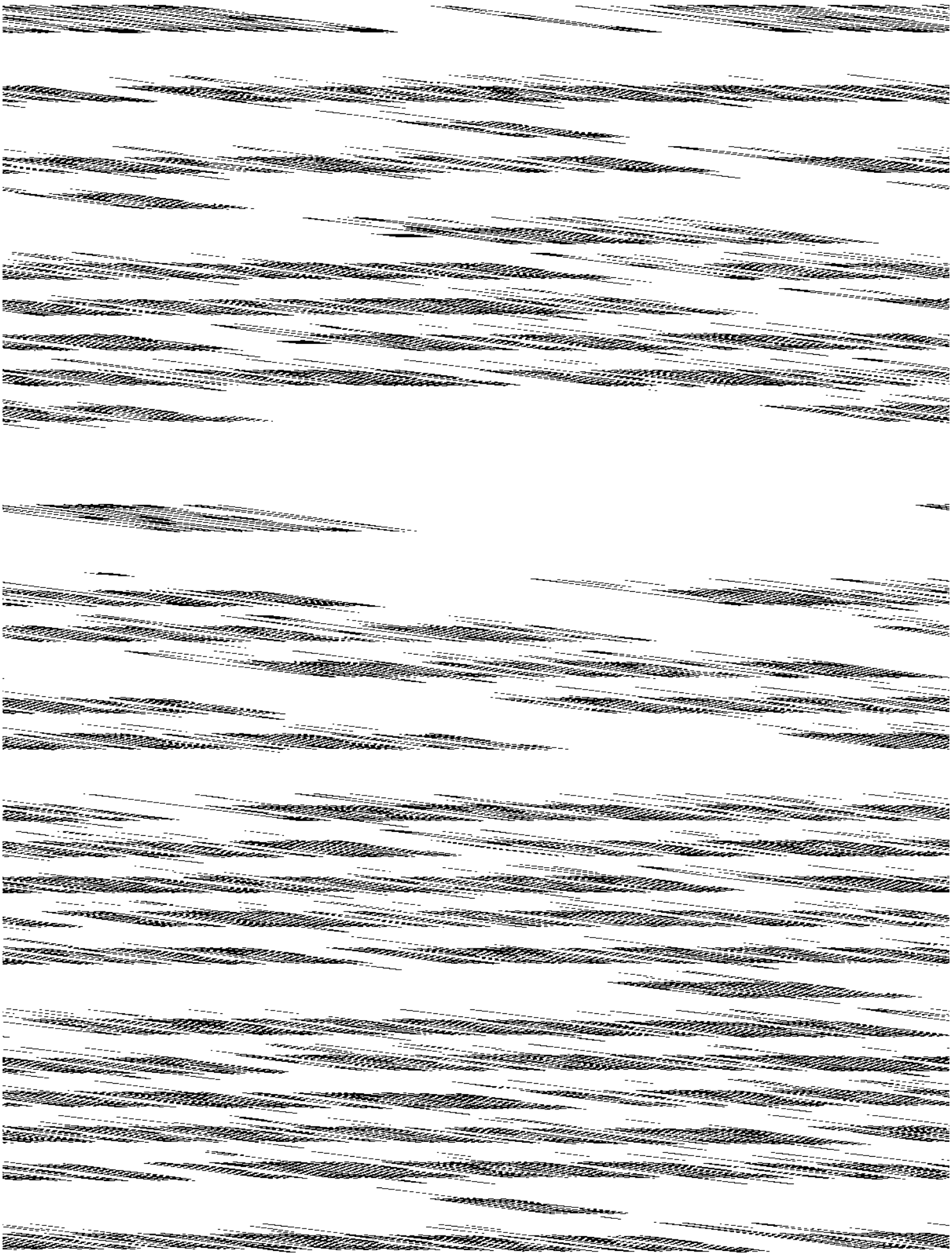


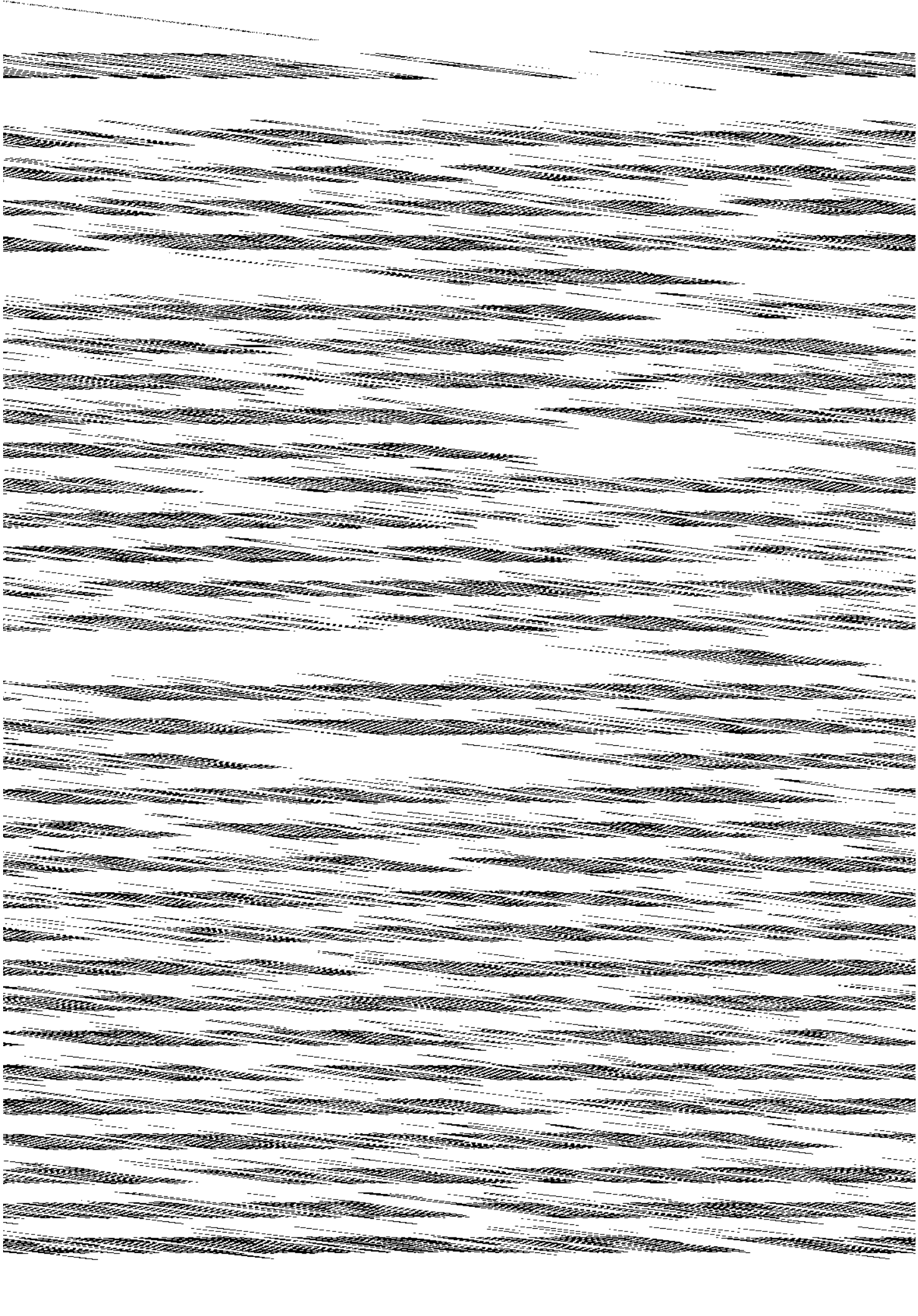


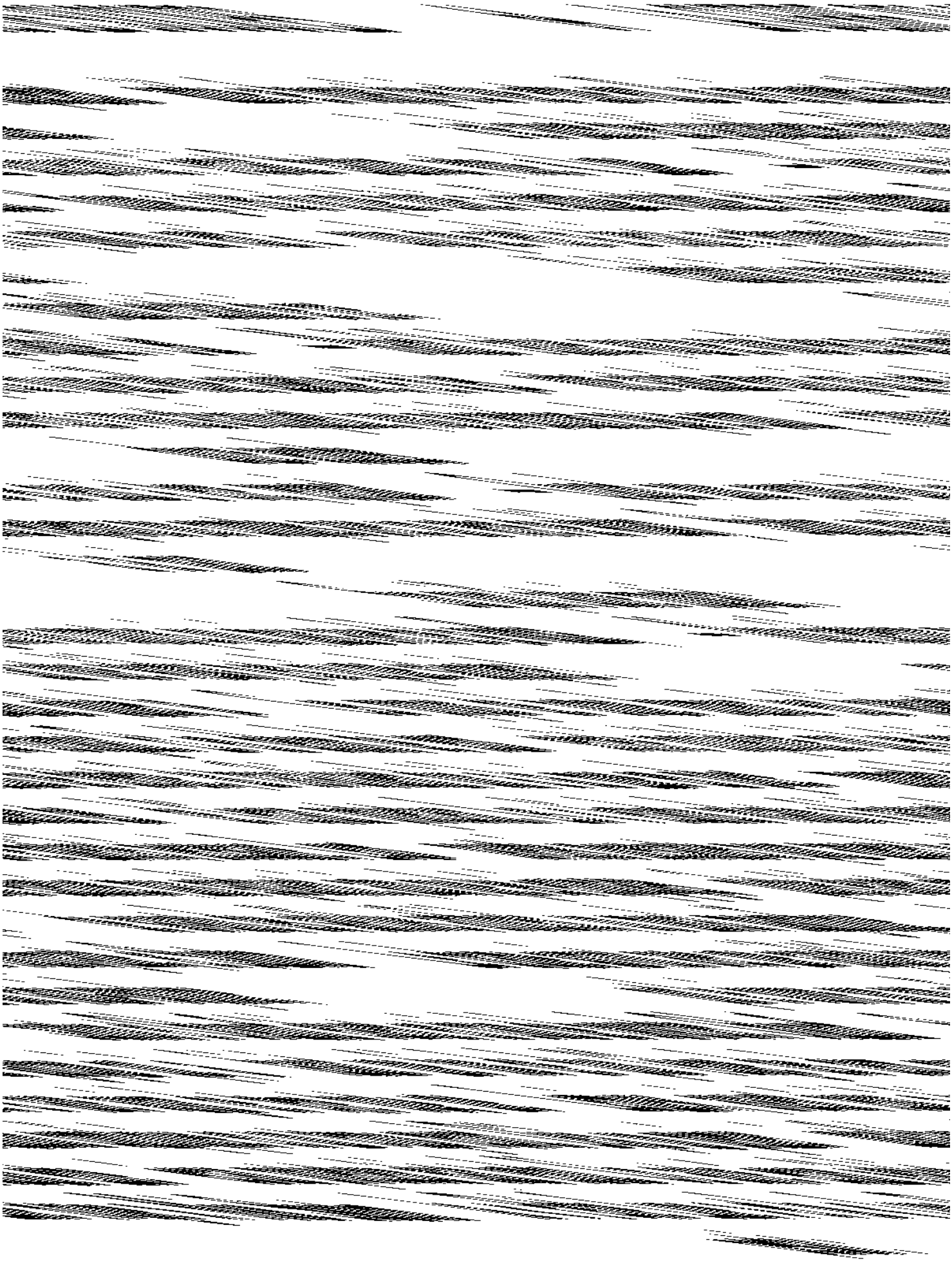


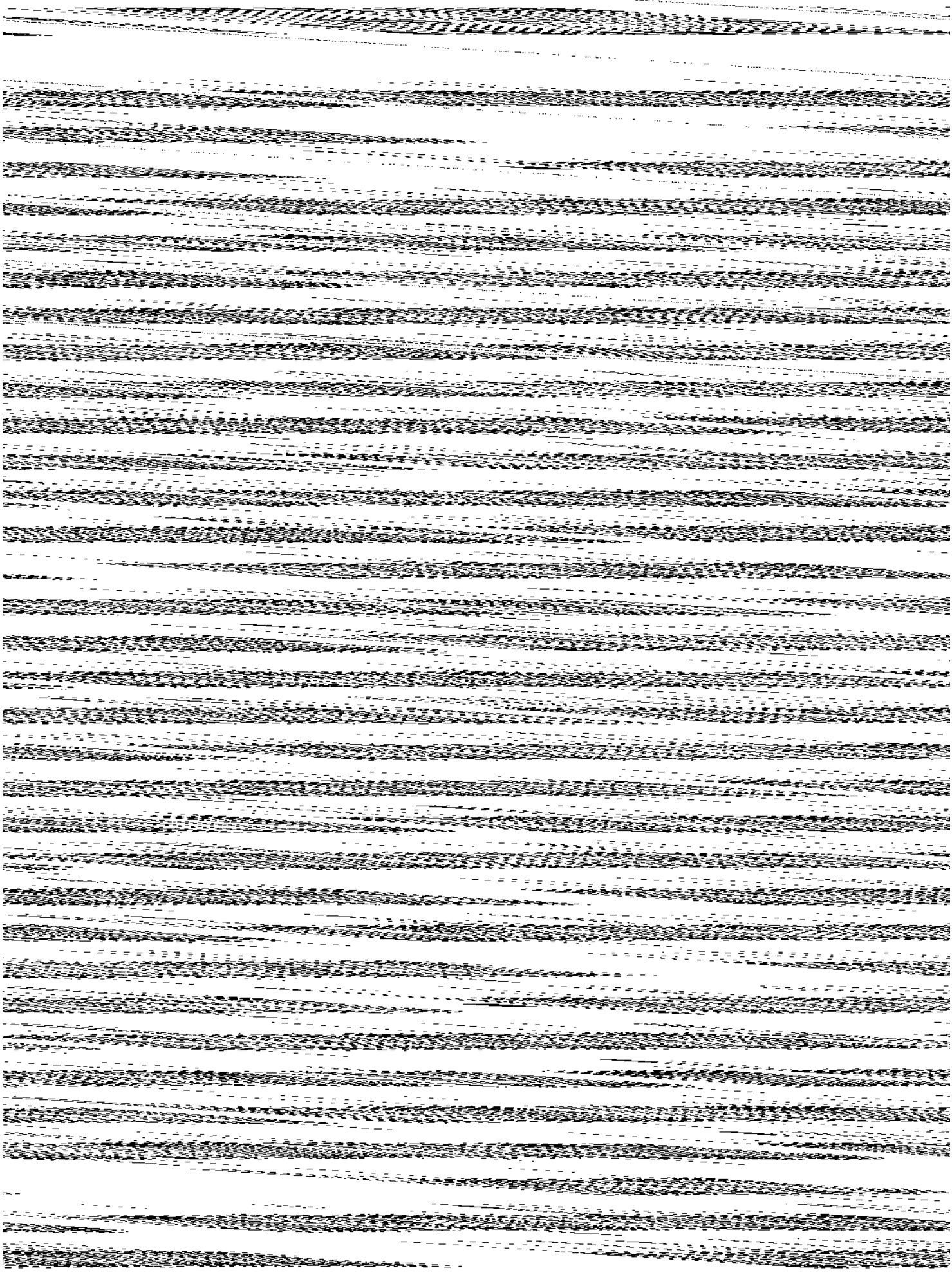












visophone. Les appareils de la « Lune Rouge » devaient être détériorés.

***

Au poste K 2, Harold, Brodine et Olga se tenaient, haletants, près de l'appareil qui les reliait à la « Lune Rouge ».

Ils savaient déjà, par Orlanoff, que deux soucoupes martiennes avaient attaqué le satellite artificiel. Ils avaient entendu, après un long silence angoissé, une violente explosion. Une voix, qui n'était plus celle d'Orlanoff, leur avait crié : « Nous venons d'en abattre une ! ». Et ils avaient repris espoir. Puis ç'avait été une succession de bruit confus. Enfin, pendant un moment, ils ne captèrent rien d'autre que le tragique signal : « S.O.S... S.O.S... S.O.S... ».

Et brusquement, ce fut le silence, un silence horrible, prolongé. La communication avec la « Lune Rouge » était coupée.

Harold courut aux appareils de contrôle et poussa un juron L'écran protecteur avait été abattu.

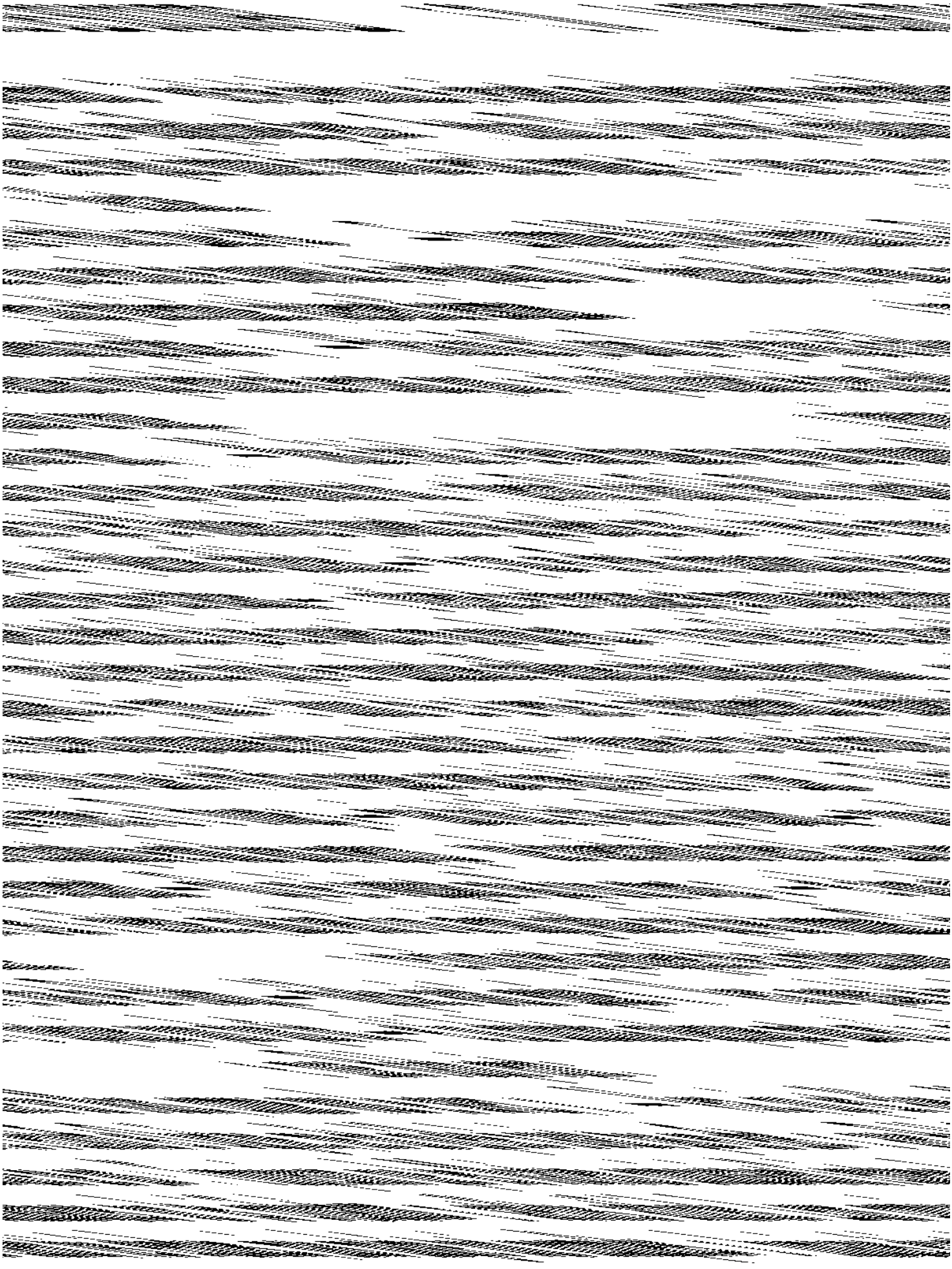
— Nous restons, dit-il à Olga qui le regardait affolée. Il va falloir maintenant tenter de rétablir l'écran en liaison avec la « Petite Lune », si toutefois elle n'a pas subi le même sort, et ce ne sera pas une opération commode.

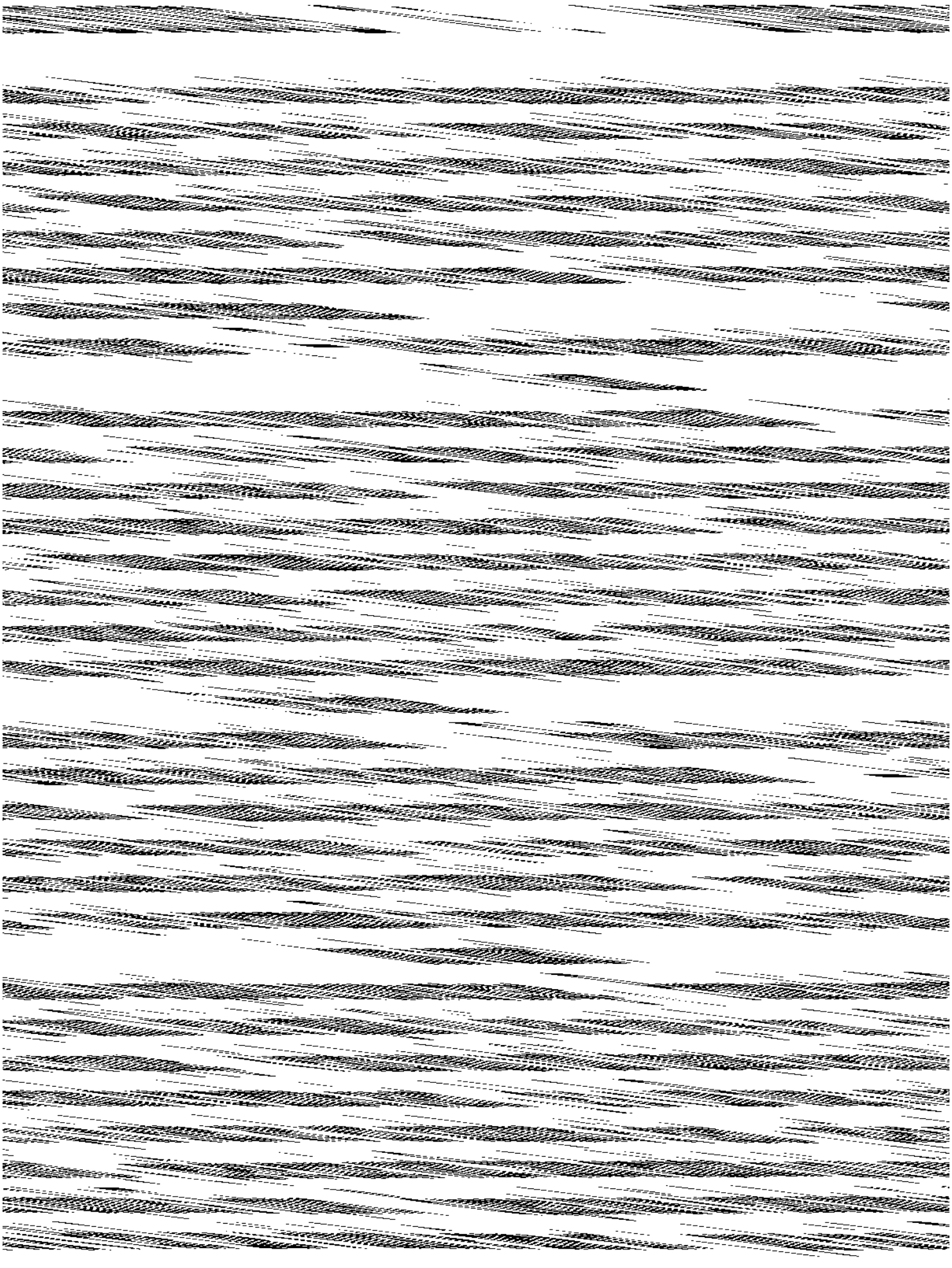
Brodine était déjà en train de téléphoner à Golgoringrad pour demander des instructions.

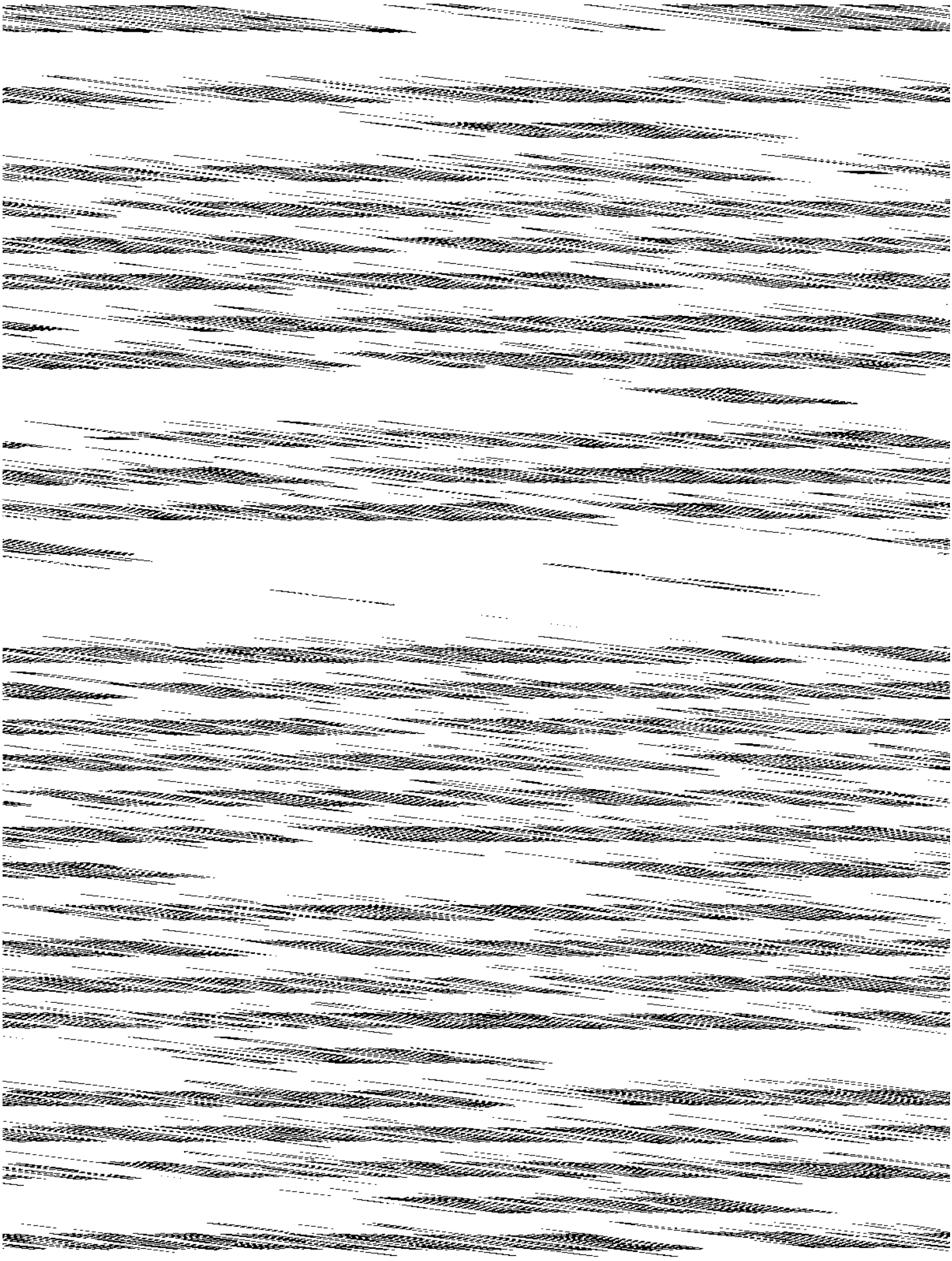
***

Tandis qu'un peu partout dans le monde on continuait à se livrer à des réjouissances, à rire, à boire, à danser, la plus noire consternation régnait à Toptown et à Golgoringrad.

A Toptown, une conférence animée se tenait dans le bureau de Mac Vendish.







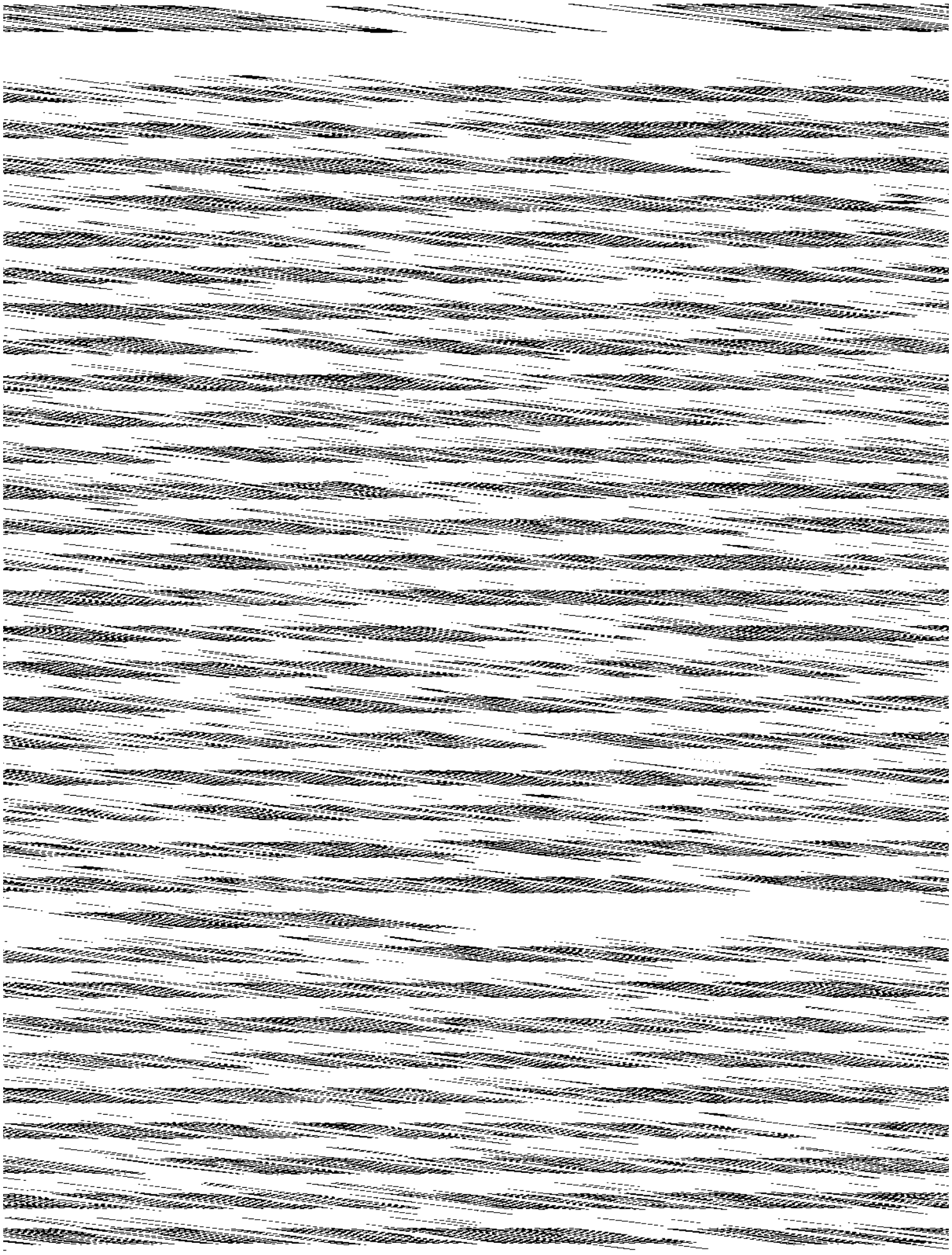
rouver des survivants. Mais il ne pouvait pas négliger même a chance la plus mince.

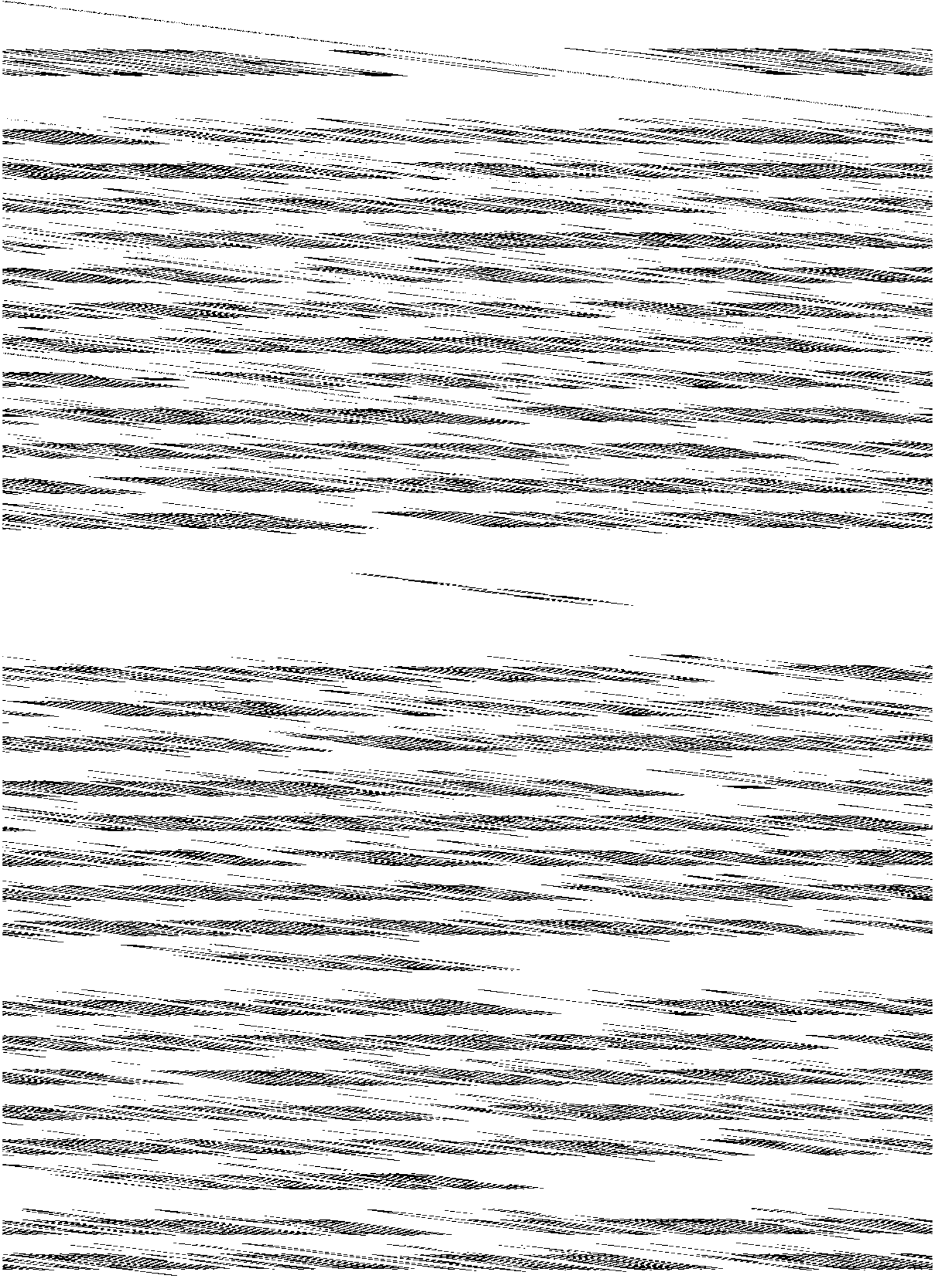
Les derniers instants dans la « Lune Rouge » avaient été norribles. Les Martiens occupant la soucoupe volante rescapée avaient effectivement compris qu'ils ne devaient pas rester mmobiles sous peine de destruction. Ils s'étaient donc éloignés promptement, mais ils étaient revenus à une vitesse vertigineuse et avaient lâché sur le satellite « une giclée de feu » selon 'expression d'Orlanoff. Puis, sans s'immobiliser un seul instant, ls avaient recommencé cette manœuvre à plusieurs reprises. La « Lune Rouge » avait une coque d'une épaisseur considérable, et qui résista à ces assauts, chacun d'eux étant trop bref pour produire des effets profonds. Mais à l'intérieur du atellite la chaleur devint bientôt intenable et quasi mortelle pour les hommes qui s'y trouvaient, bien qu'ils eussent revêtu eurs scaphandres qui les protégeaient dans une certaine nesure. Orlanoff donna l'ordre d'évacuation, et ce fut une uée vers les valves de sortie. Mais déjà plusieurs hommes taient incapables de se mouvoir.

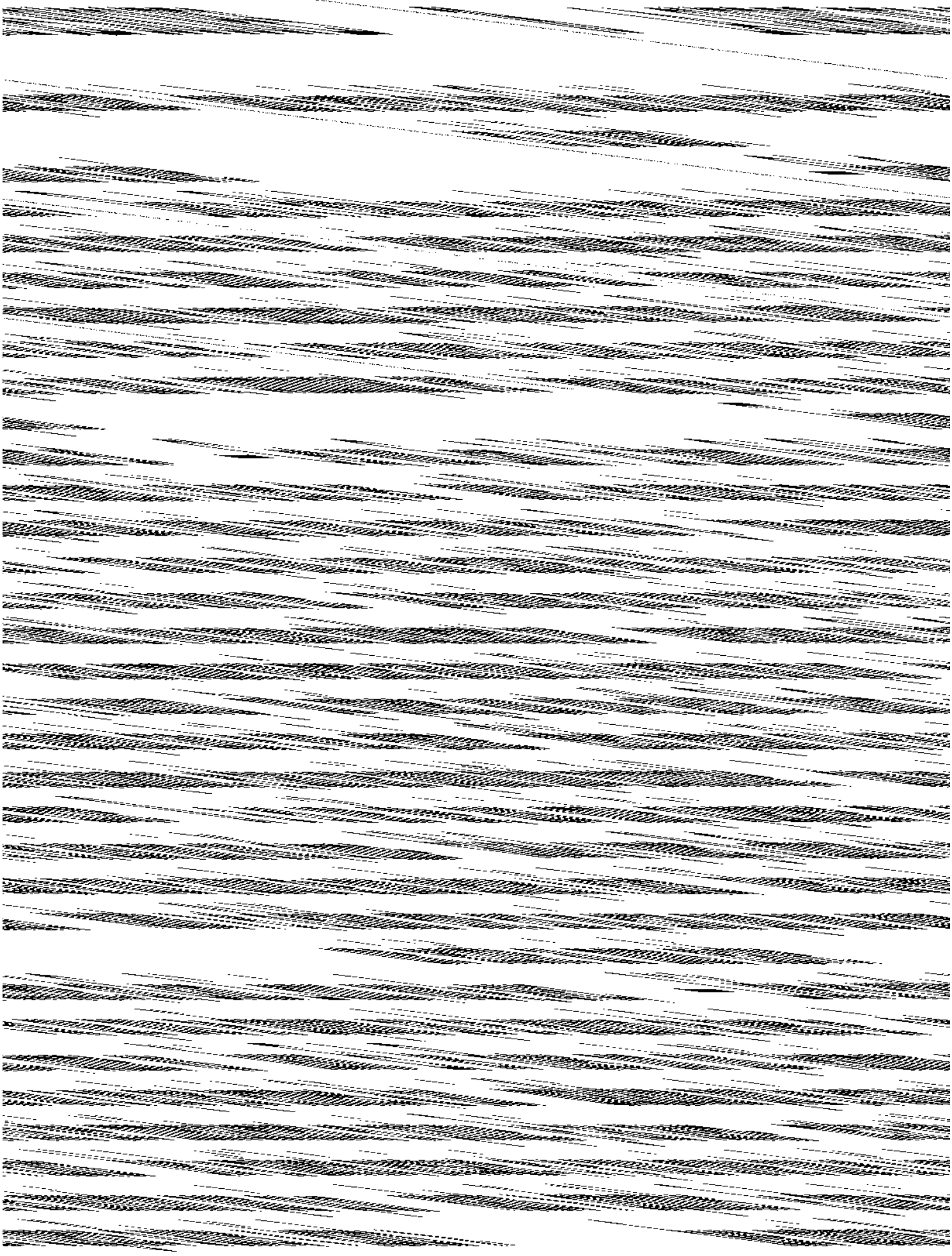
Sur les vingt membres de l'équipage — savants, mécaniciens, radiotélégraphistes et autres — douze seulement purent ortir, et six d'entre eux furent littéralement grillés par un etour offensif de la soucoupe. Celle-ci finit par s'éloigner, les Martiens devant s'être convaincus qu'ils avaient achevé leur euvre de mort.

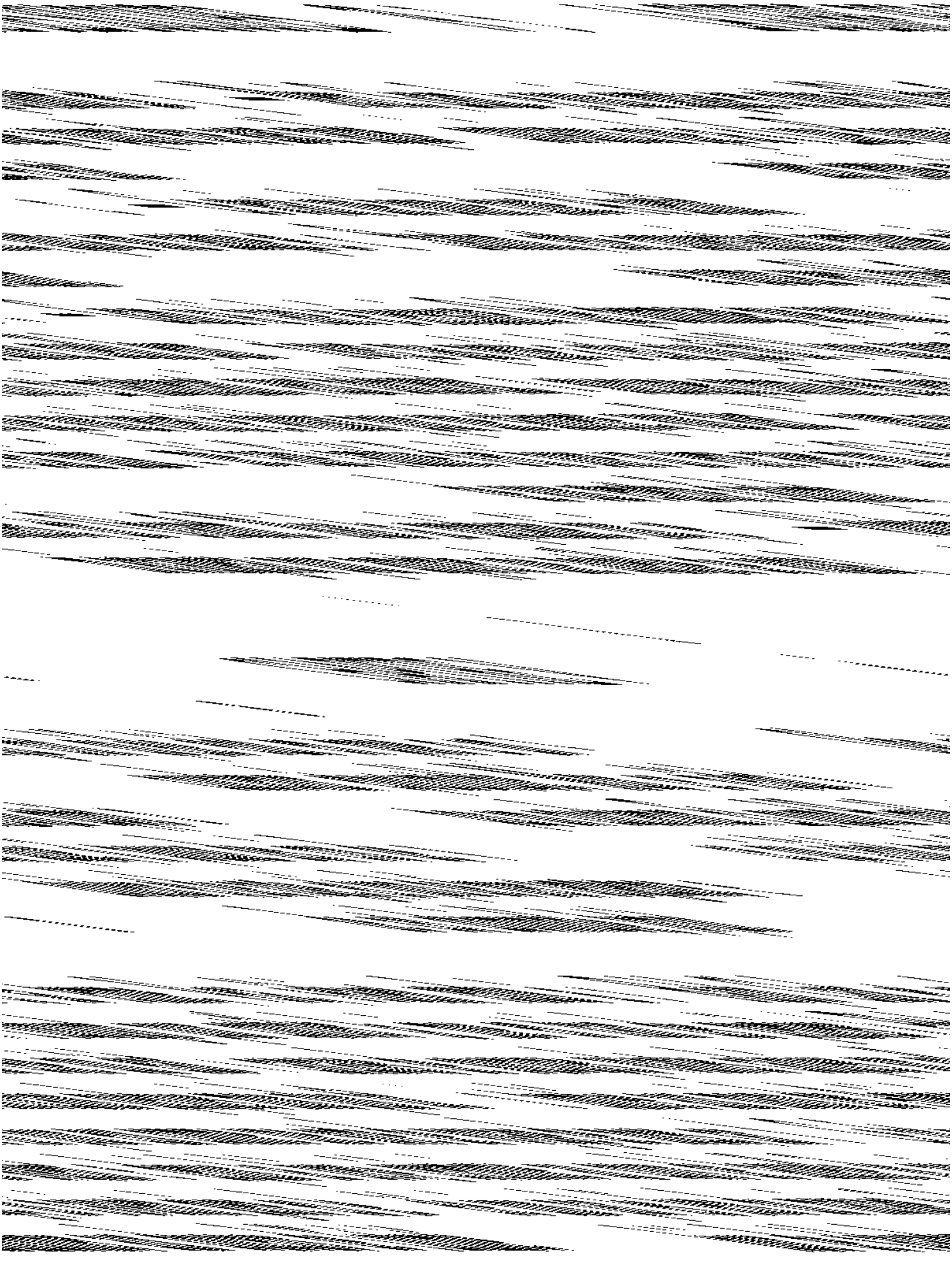
Les six survivants, protégés par leurs scaphandres, flottaient lans le vide. Parmi eux se trouvait Orlanoff, qui pourtant tait sorti le dernier, mais par la valve faisant face à la Terre. Tous les rescapés étaient sortis par cette valve-là, ce qui leur vait valu d'échapper au feu meurtrier, car ils avaient été protégés par toute la masse du satellite.

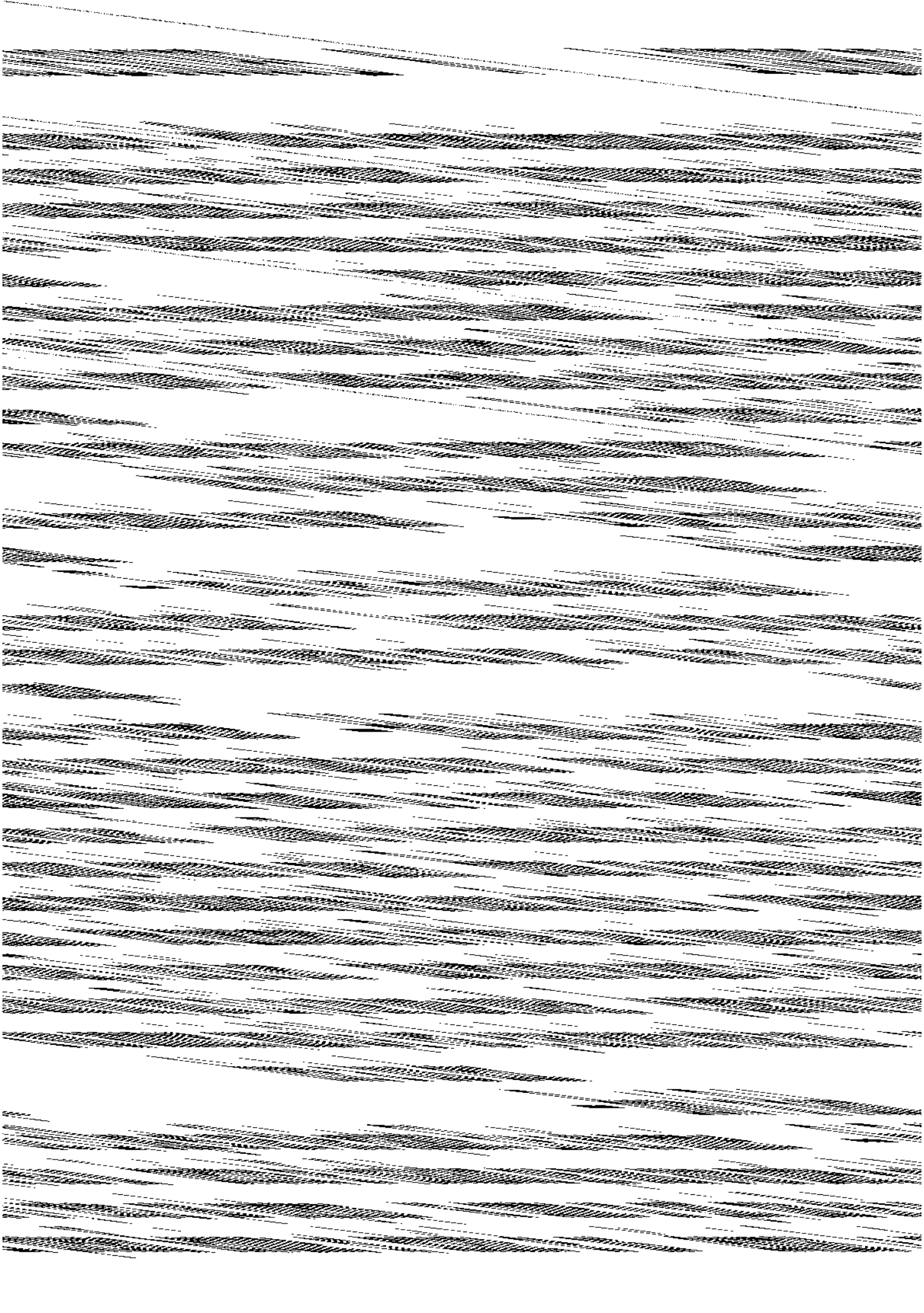
Orlanoff resta un long moment inconscient, puis reprit peu peu ses sens. Il aperçut à quelque distance les débris de la

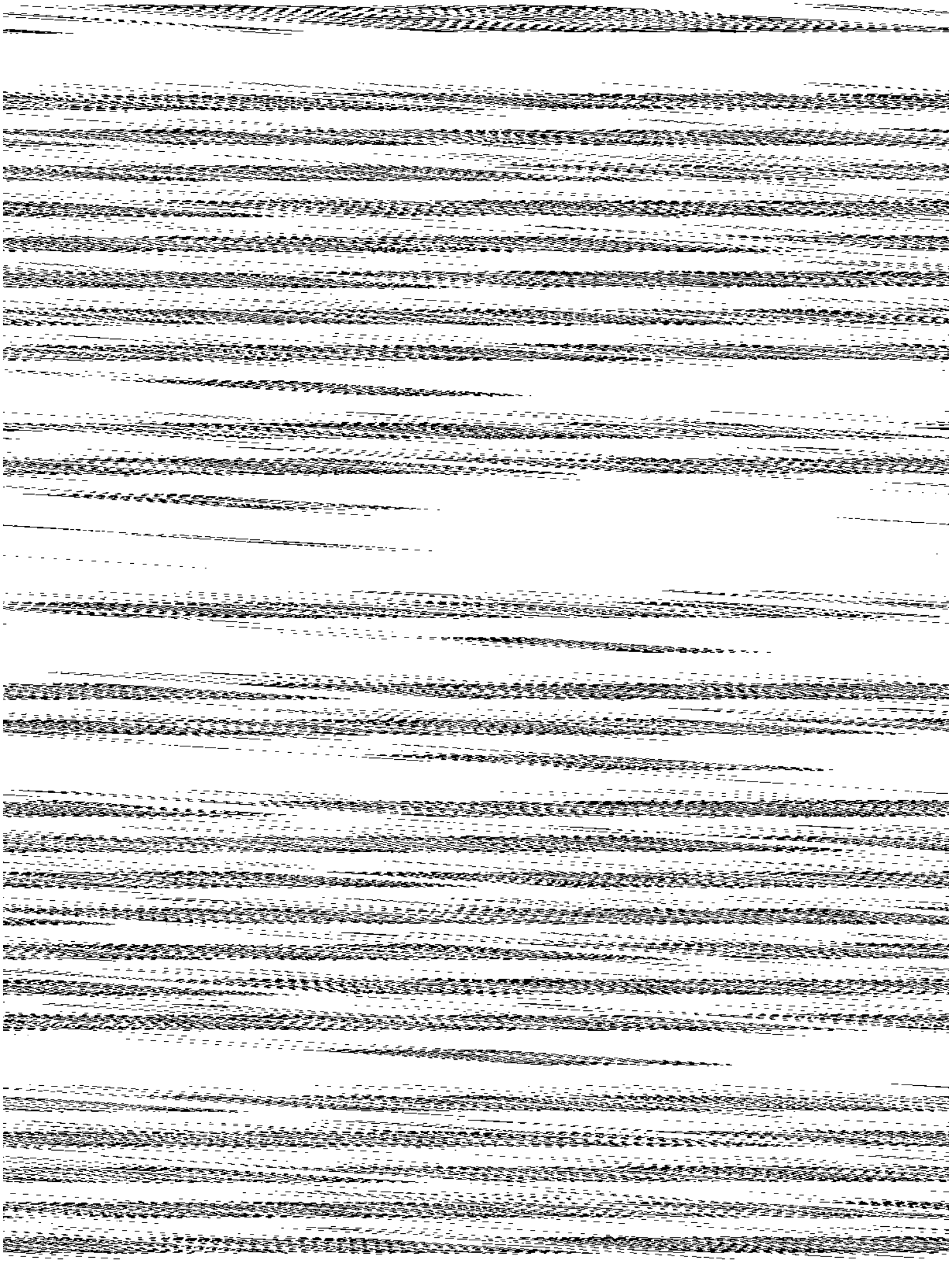












Sertoff, le nouveau commissaire aux Recherches Scientifiques, qu'Olga fût remplacée à la direction de K 2 par un garçon qu'il lui avait lui-même recommandé, et que sa fille pût accompagner Harold à Toptown lorsqu'il quitterait la Russie après avoir complété l'installation. Les deux jeunes gens pourraient ainsi se marier immédiatement.

Harold n'avait pas voulu attendre plus longtemps pour rapporter cette bonne surprise à Olga et, bien qu'il fût très fatigué, et qu'il fît encore nuit noire, il avait voulu rentrer immédiatement à K 2.

— Au fond, disait-il à Brodine tandis que l'avion les emportait, je bénirais presque les « radis verts » d'être venus nous embêter, car sans eux je n'aurais jamais connu Olga et je ne serais pas le plus heureux des hommes.

L'aube pointait quand ils survolèrent la région de Moscou.

Un instant plus tard, le pilote, qui venait de décrire plusieurs courbes rapides à assez basse altitude, se tourna vers eux et leur dit :

— C'est curieux... Nous sommes arrivés, mais je n'aperçois pas les baraquements du camp d'aviation, ni aucune de ses installations. Je ne crois pourtant pas avoir commis une erreur de pilotage. Il faut que nous retournions au-dessus de Moscou, où je me repérerai, car mon appareil de radio est en dérangement.

Ce fut l'affaire de deux ou trois minutes. Bien que Moscou fût en partie détruit, les points de repère y restaient nombreux.

Le pilote fit le point et repartit dans la bonne direction. Il faisait maintenant assez clair pour qu'il se dirigeât à vue. Mais il devait à nouveau tenir le même langage au bout d'un instant, en marquant cette fois de la stupeur.

— C'est trop fort... Je ne vois toujours pas les baraquements ni les pistes d'atterrissage.

Il descendit plus près du sol. Alors Brodine s'exclama :

— Ma parole, on dirait que ce terrain a subi un bombardement !

Harold pâlit. Il regardait lui aussi au-dessous d'eux, et faisait la même constatation.

— Je ne peux pas me poser là, dit le pilote. Il faut que j'aille au camp le plus proche.

Et il reprit de la hauteur.

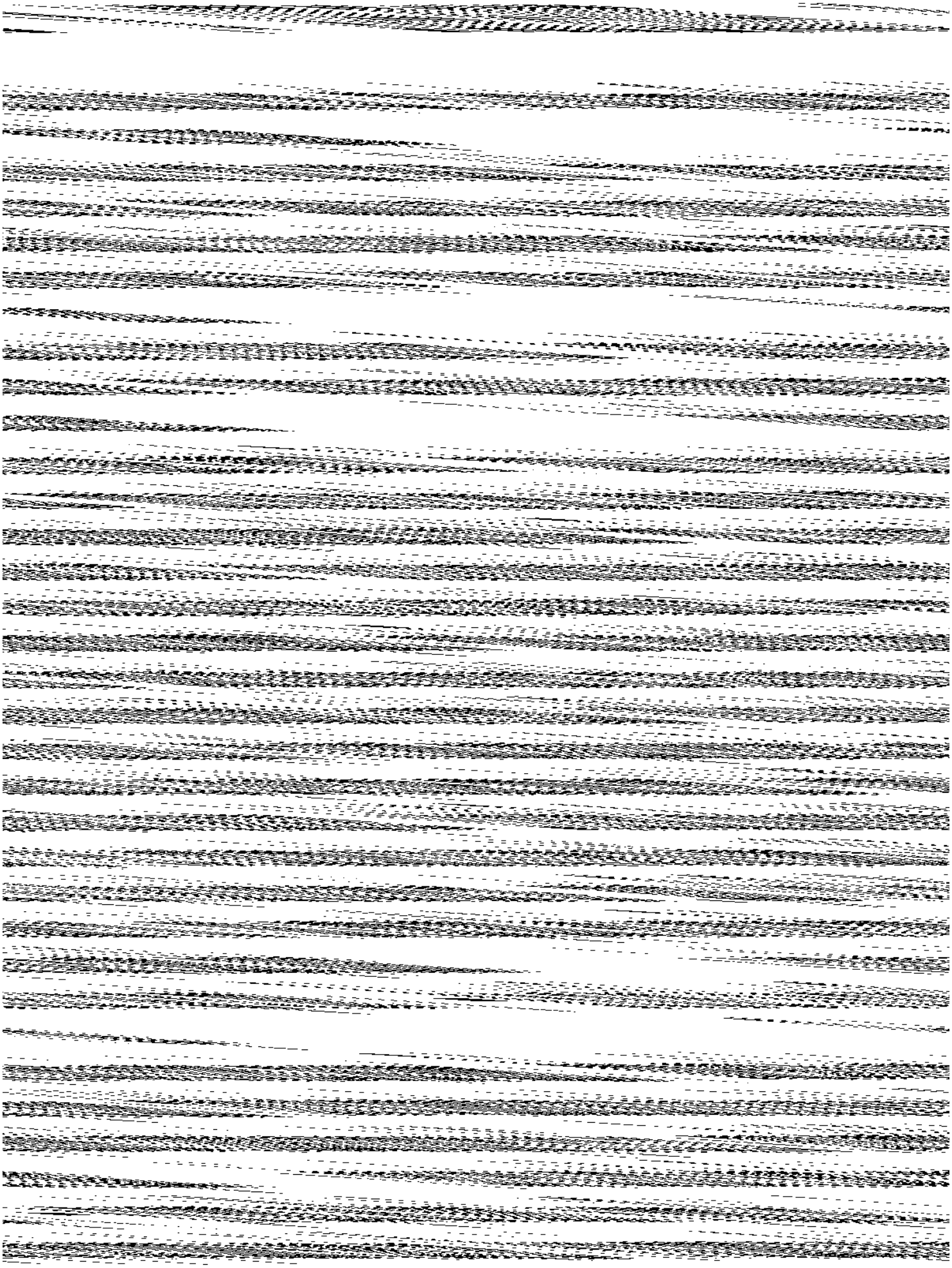
Harold et Brodine se regardaient, atterrés.

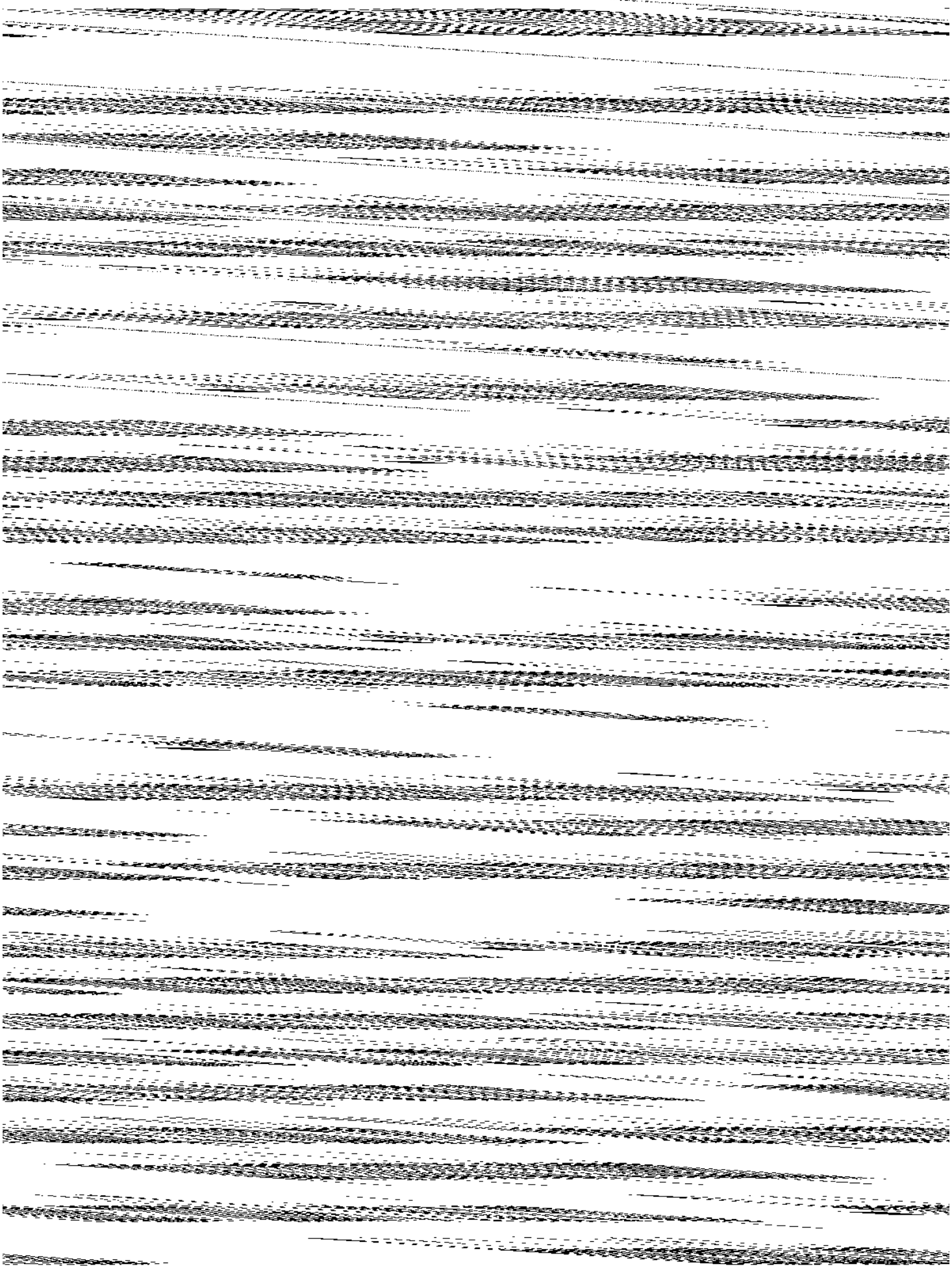
— Qu'est-ce que c'est encore ? murmurait Brodine.

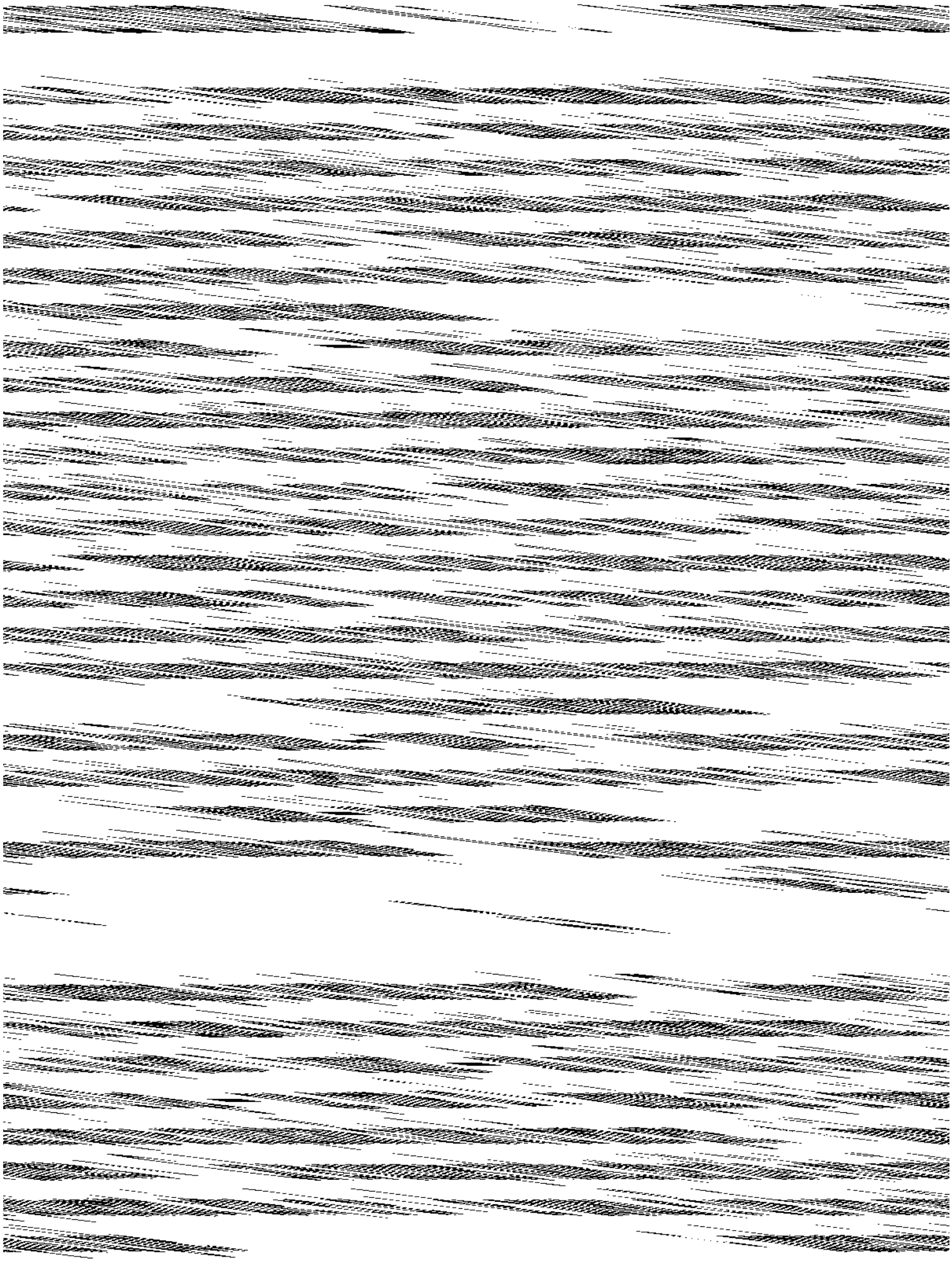
Harold avait peur de comprendre. Et ils n'échangèrent que peu de paroles. Quatre minutes plus tard, leur avion se posait sur une piste, dans un camp situé à cinquante kilomètres du précédent.

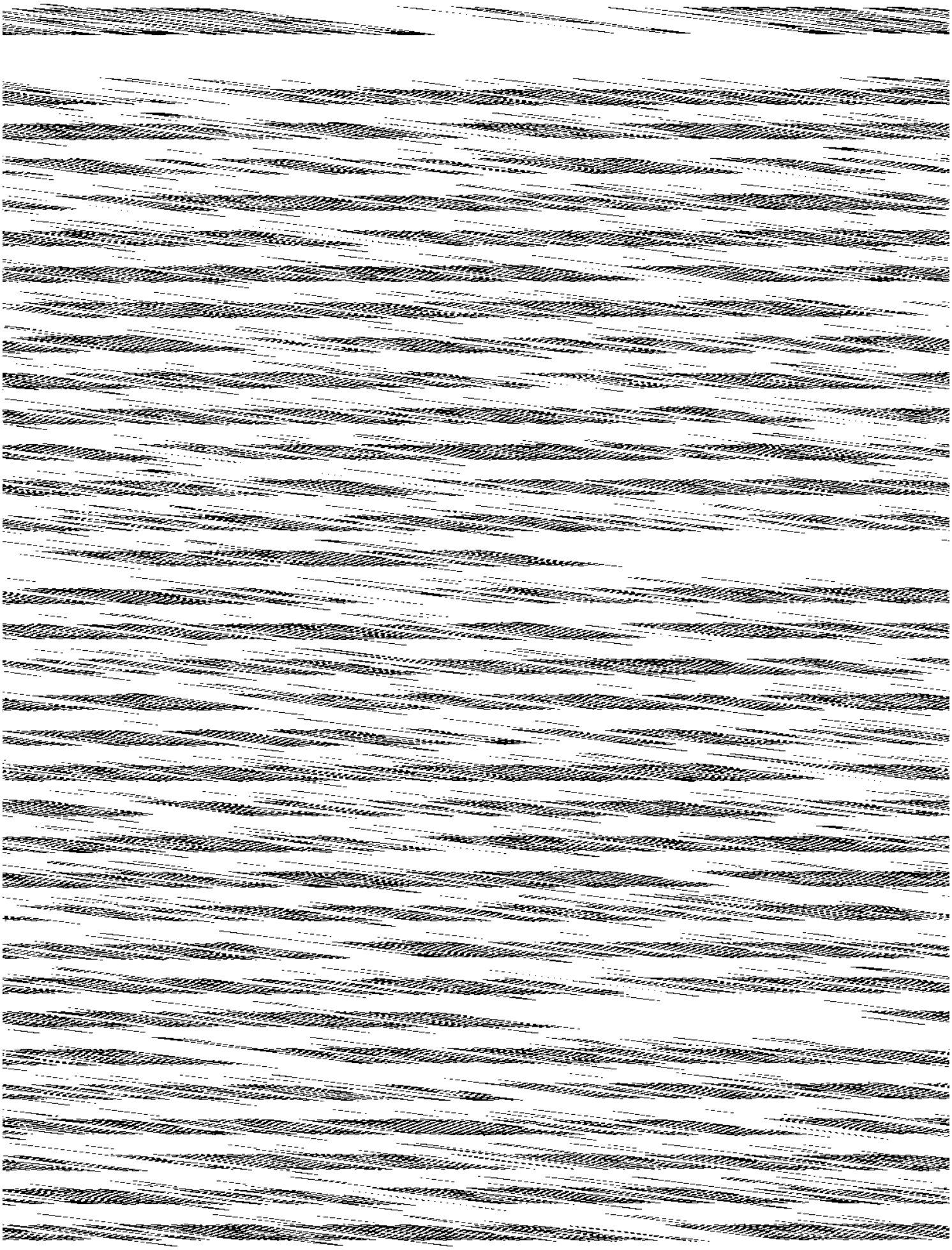
On se précipita vers eux, et lorsqu'ils eurent montré leurs ordres de mission, on leur dit que les communications étaient interrompues depuis une heure avec le camp qu'ils venaient de survoler, et sans que l'on sût pourquoi. Harold et Brodine réquisitionnèrent aussitôt une voiture et partirent pour K 2 à toute allure. Brodine était inquiet, et Harold l'était bien plus encore.

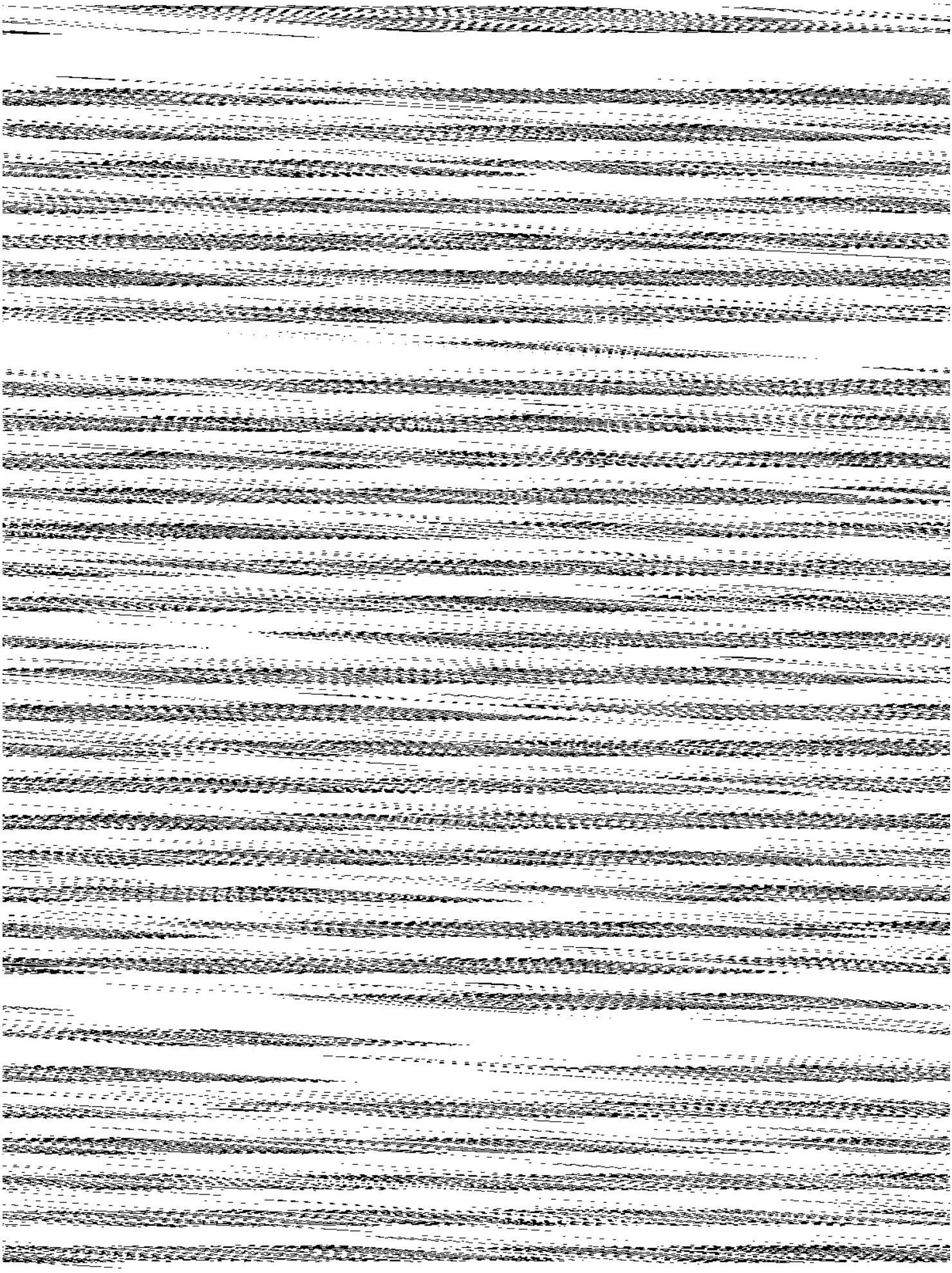
Ils traversèrent des villages endormis et paisibles, et ils reprirent un peu d'espoir. Mais en arrivant à Lermiew, ils comprirent aussitôt que quelque chose d'insolite s'était passé dans le voisinage. Malgré le froid vif et la neige, les gens étaient rassemblés sur la place, criant et gesticulant. On leur fit signe en leur montrant la direction de K 2 : « Là-bas... Là-bas... Catastrophe... Incendie... » Mais ils ne purent obtenir aucune précision. Comme le camp d'aviation était dans la même direction, mais plus loin, ils gardaient le faible espoir qu'il avait seul été attaqué. Ils ne s'attardèrent pas. La route était encombrée de paysans qui se dirigeaient eux aussi vers K 2 pour voir ce qui s'était passé. Ils les dispersè-

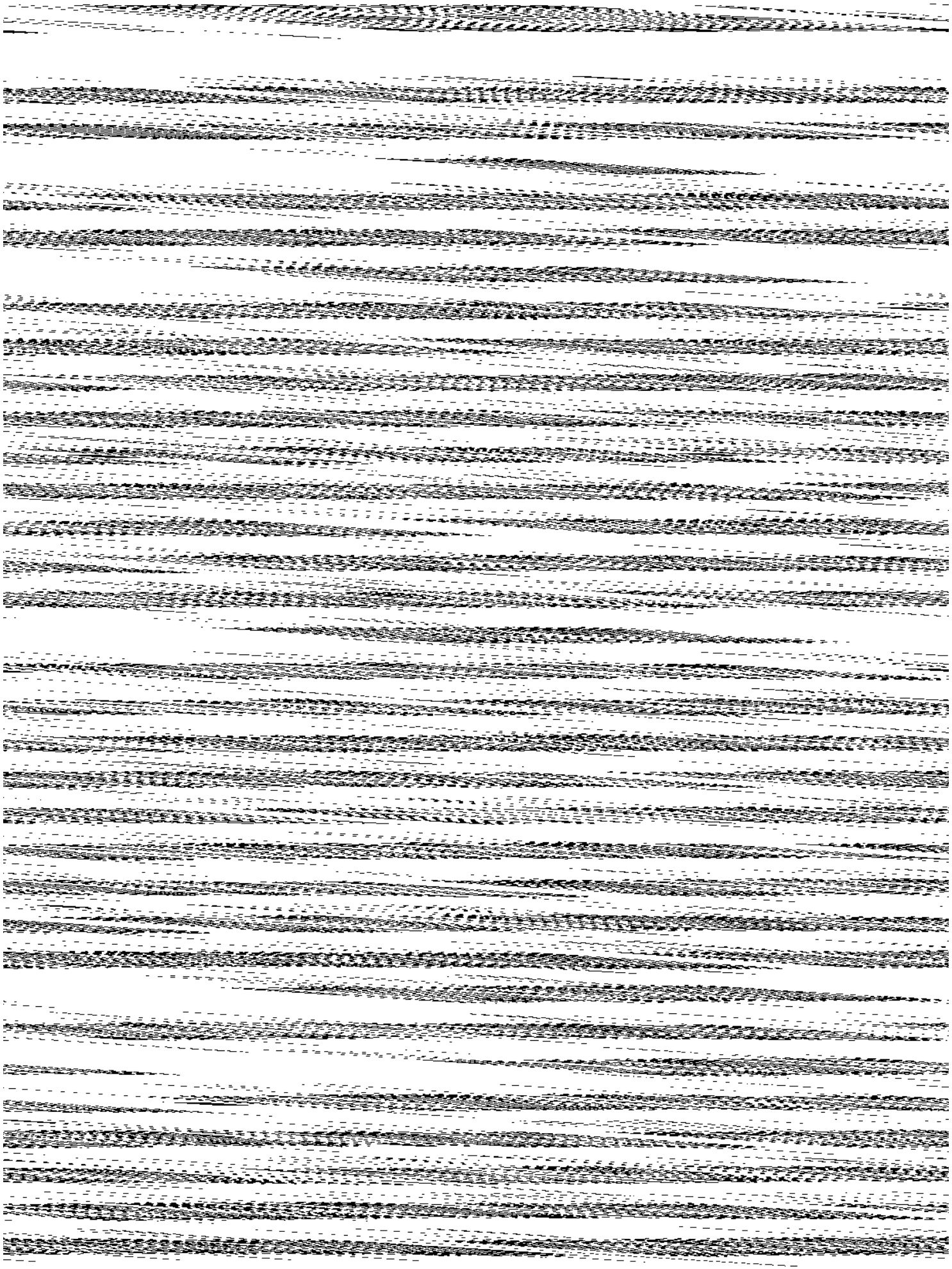




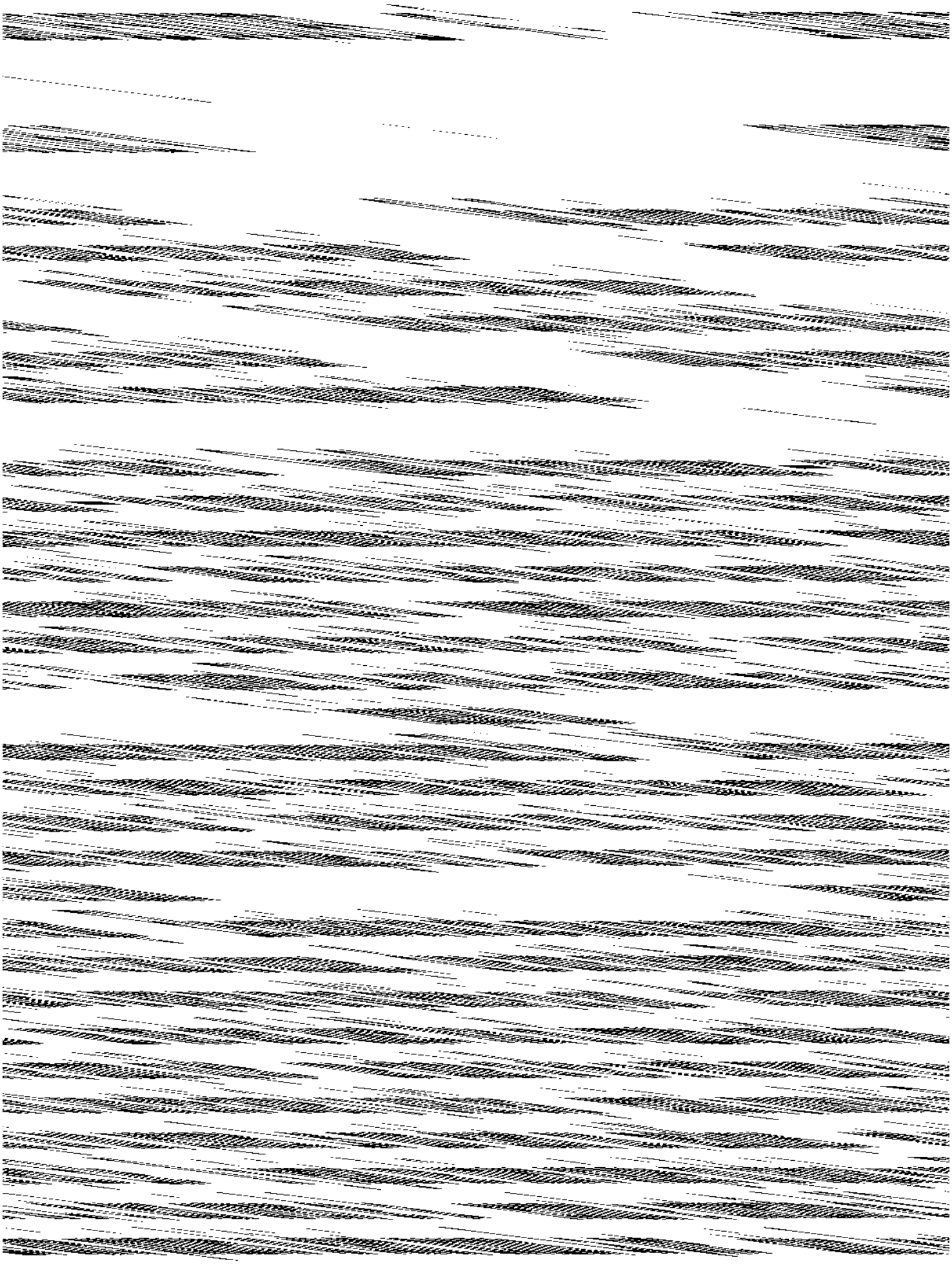








attachées à leurs ceintures, comme le font les Martiens, car ce sera la meilleure préparation au pilotage des soucoupes. Il faut, dès demain, ouvrir des écoles de pilotage d'astronefs. Il faut commencer la fabrication en grande série de scaphandres à oxygène permettant aux hommes de circuler individuellement dans l'atmosphère de la planète Mars ou dans le vide intersidéral. Il faut doubler, tripler, quadrupler, décupler la production des soucoupes elles-mêmes. Et tout cela ne peut plus se faire dans le secret. Le secret nous paralyse en nous privant d'innombrables concours. Il faut avoir enfin le courage de prévenir l'espèce humaine de ce qui se passe, afin de pouvoir mobiliser et utiliser contre les Martiens toutes les forces vives et toutes les intelligences de la planète. On a sous-estimé les capacités de courage de l'espèce humaine. Et on a sous-estimé aussi, pour se rassurer, la puissance des Martiens. Nous verrons les volontaires affluer de toute part pour mener cette lutte gigantesque, et je me sens aujourd'hui de taille à les galvaniser. Avouez que vous avez tous peur, au fond de vous-mêmes, que nous ne finissions par succomber sous les coups de notre monstrueux adversaire. Nous devons bannir la peur de nos esprits. Le péril est immense. Mais nous vaincrons.



parfaitement calme. Olga lui expliqua en quelques mots ce qu'elle savait. Il murmura :

— C'est prodigieux ! C'est fantastique ! Mais alors, ils nous emmènent sur leur planète... J'ai encore peine à croire que je suis bien éveillé.

Puis, comme il avait trouvé en Olga une interlocutrice intelligente et cultivée, il lui dit :

— Je suis Robert Griff.

— Le savant atomique anglais ? fit Olga.

— Lui-même. J'ai été enlevé dans ma propriété d'Ecosse, qui est située dans un lieu très isolé. Mon pauvre compagnon qui n'en mène pas large est mon valet de chambre. Tout cela est fantastique.

— Je suis convaincue, fit Olga, que les Martiens vous ont enlevé sciemment.

— Mais comment pouvaient-ils savoir où j'étais !

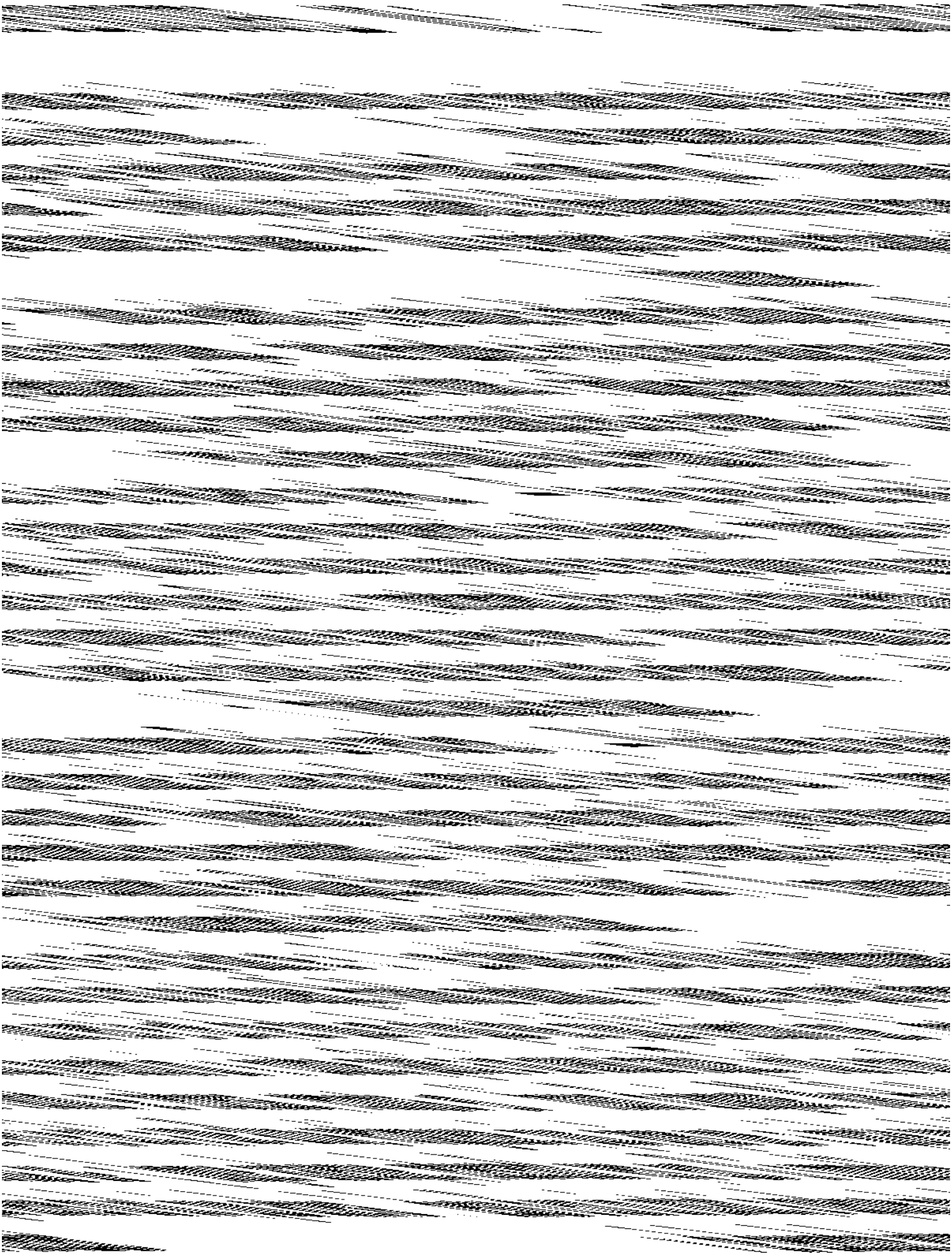
Olga dut lui répéter qu'ils savaient beaucoup de choses sur les hommes, car il étaient venus sur terre, secrètement, depuis longtemps.

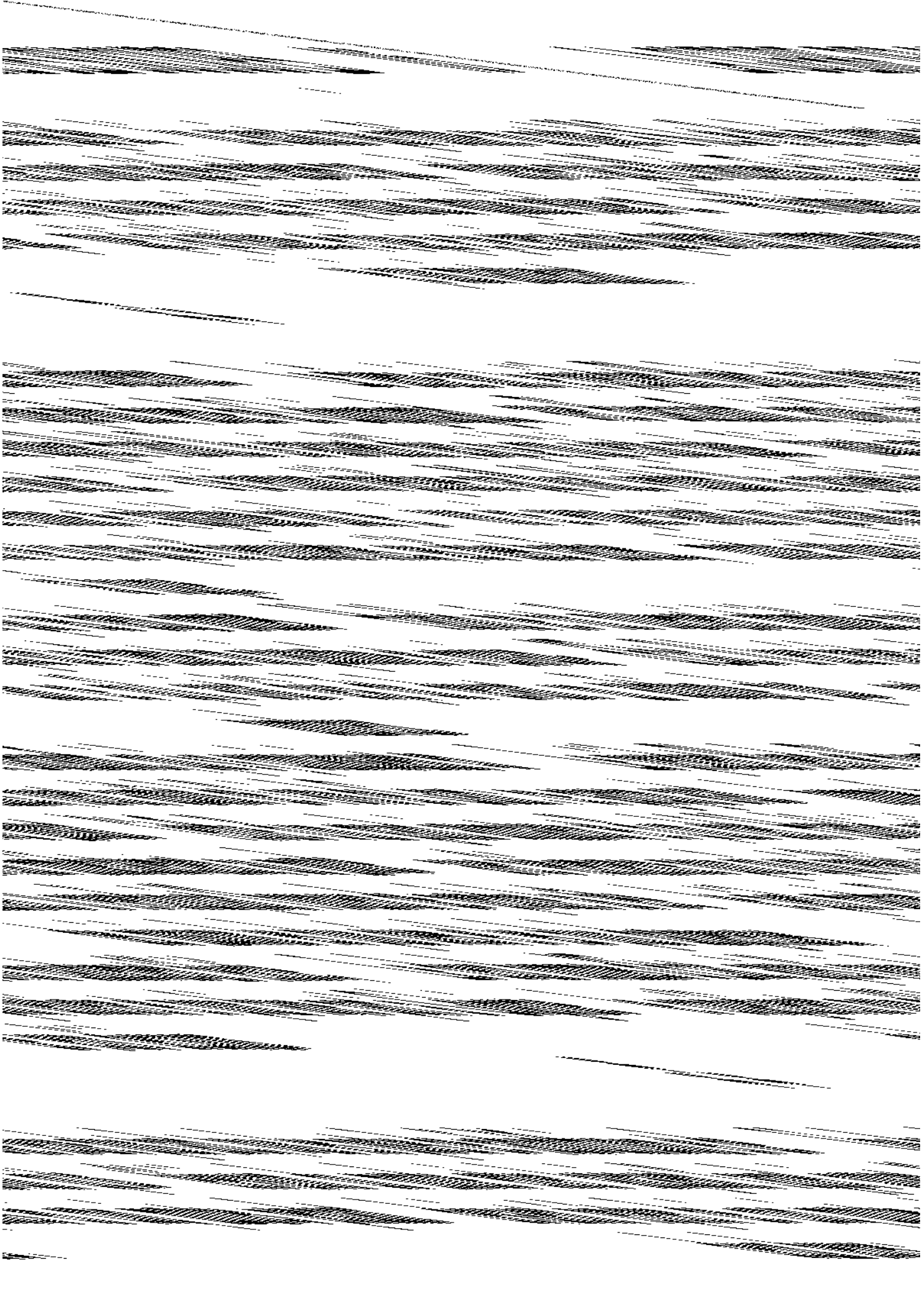
Les autres prisonniers gémissaient lamentablement, en proie au plus noir désespoir. Griff et Olga les réconfortèrent du mieux qu'ils purent. Une voix se fit alors entendre. Elle dit en russe puis en anglais « Nous sommes des Martiens. Nous vous emmenons sur Mars. Restez calmes. Il ne vous sera fait aucun mal ».

Mais les gémissements redoublèrent.

Le vieux savant déclara que la plus sage solution était pour le moment de chercher dans le sommeil l'oubli de cet affreux cauchemar. Et sans plus de façon il s'allongea sur le dur plancher métallique. Les autres l'imitèrent. Et bientôt le silence régna dans la cabine où ils étaient emprisonnés.

Brisée par tant d'émotions d'une intensité extraordinaire, Olga finit par sombrer dans un profond sommeil, malgré la





qui étaient à l'écoute. Des femmes s'évanouirent ou poussèrent des cris de frayeur. Même les hommes les plus courageux pâlirent. Ceux qui avaient lu les romans de Wells ou des romans d'anticipations du même genre furent aussitôt hantés par des visions épouvantables. Tout le monde restait suspendu aux paroles qu'apportaient les ondes :

« *Cette guerre, il ne faut pas se le dissimuler, est une guerre à mort...*

« *En décembre dernier, les Martiens avaient réussi à installer une base dans un point désert de la Russie. Elle fut heureusement détruite par une bombe atomique...* »

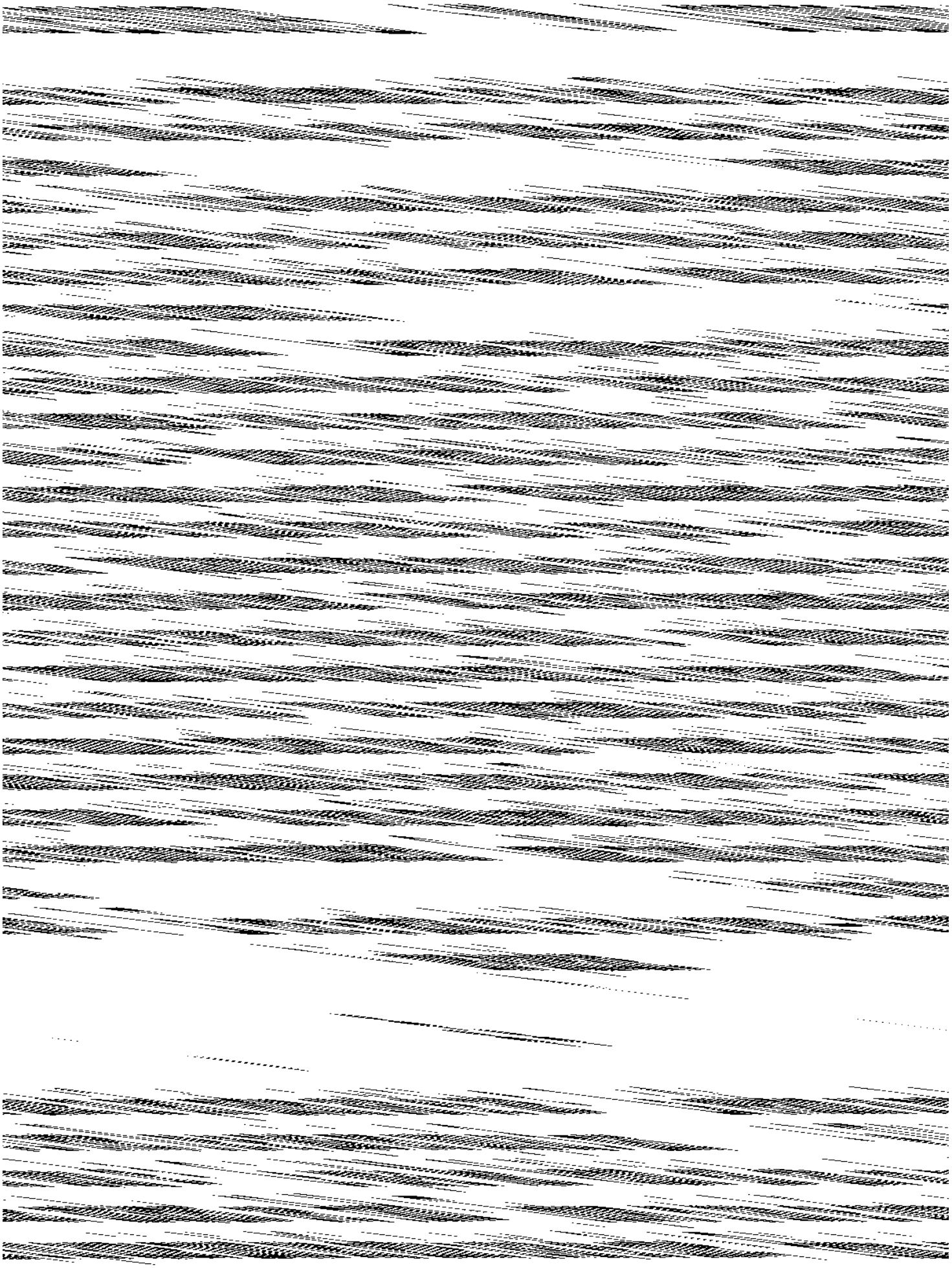
Ce paragraphe avait été rédigé par Golgorine, qui ne voulait pas qu'on apprît qu'il avait un instant cédé à la tentation d'utiliser les Martiens pour ses propres fins.

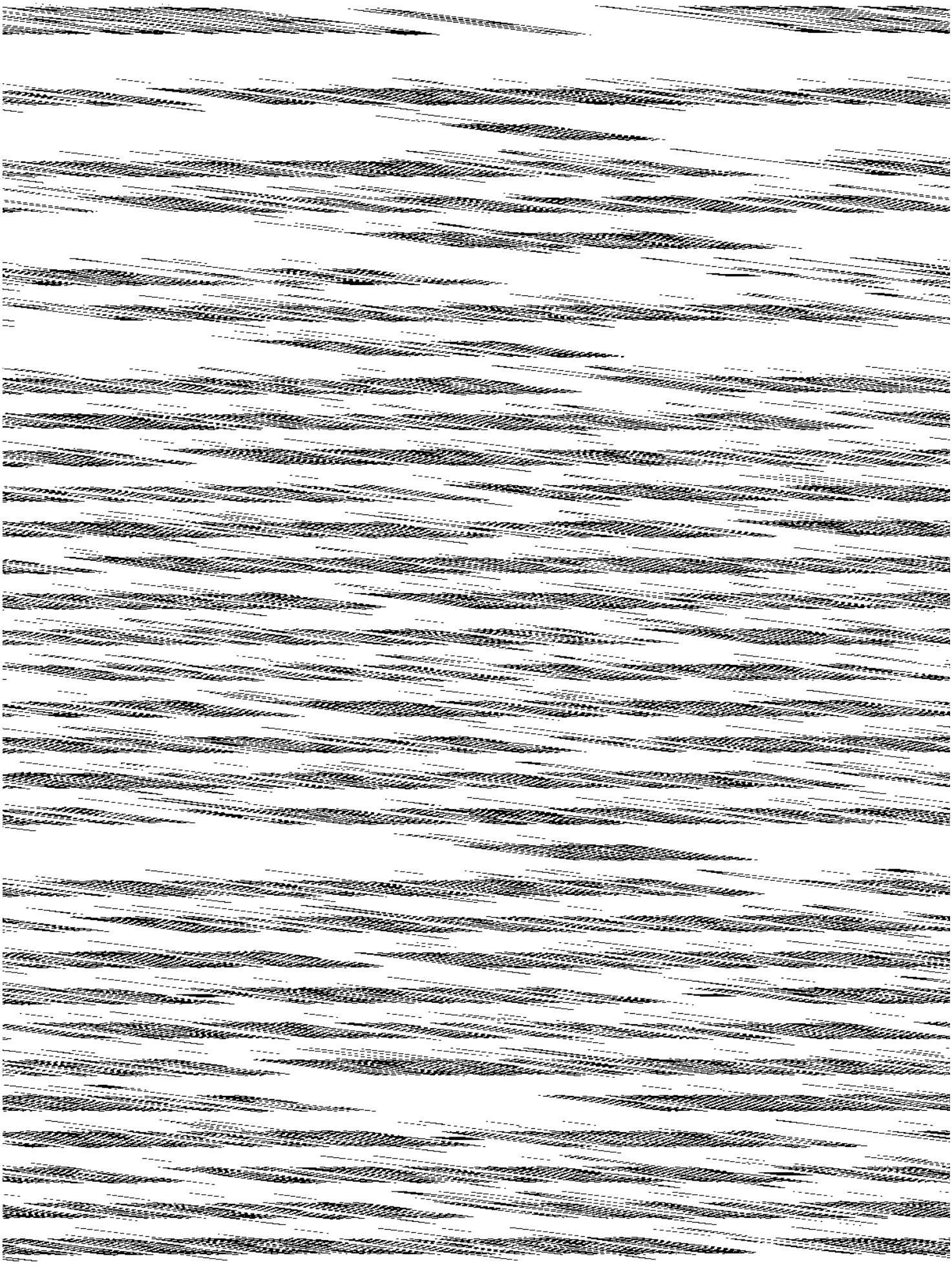
« *La destruction partielle de Moscou et les récentes destructions n'ont pas été le fait des météorites, mais bien d'une attaque délibérée par des soucoupes volantes...* »

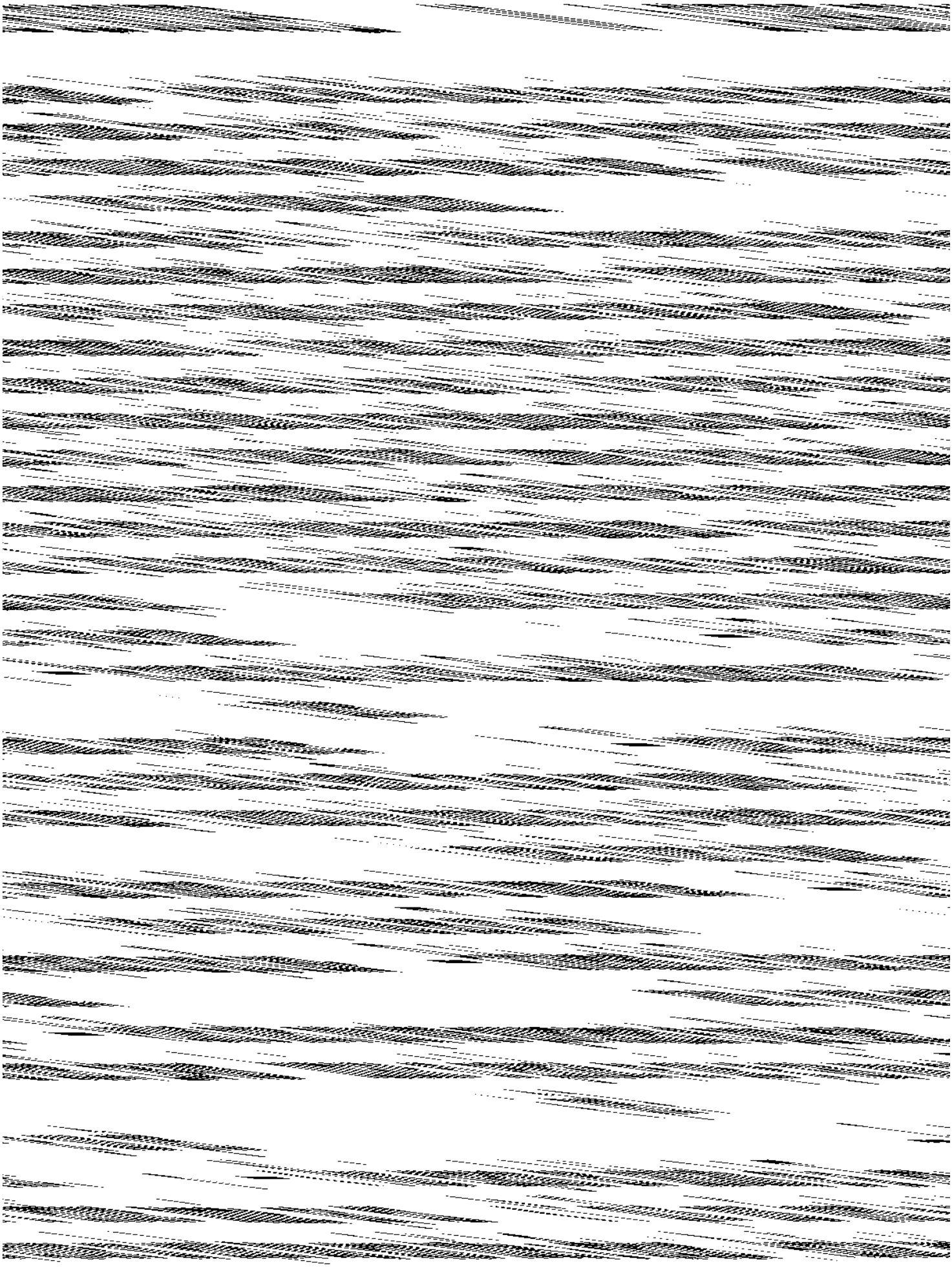
La déclaration révélait ensuite que les Martiens étaient très au courant de la civilisation terrestre, mais que les savants de la terre avaient déjà, en revanche, percé bon nombre de leurs secrets, car une de leurs soucoupes étaient tombée aux mains des hommes.

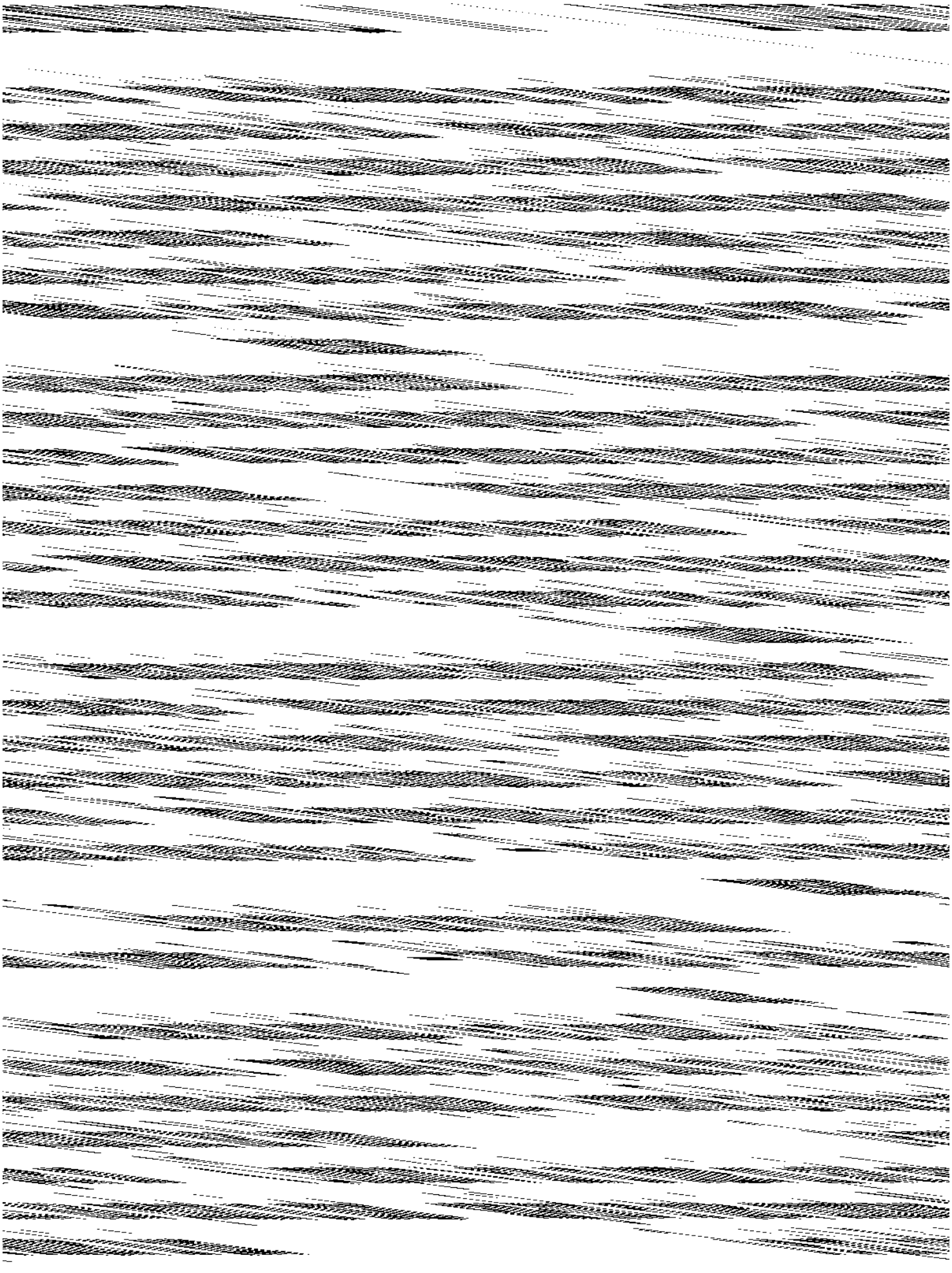
Toutes ces révélations s'abattaient comme des coups de matraque sur la tête des auditeurs. On devait par la suite signaler plusieurs cas de folie. Des femmes se tordaient les mains en criant « Nous sommes perdus ! Nous allons mourir ! » Tout ce qu'on avait dit au cours d'un passé récent sur les soucoupes volantes, sur leur puissance inouïe et leur vitesse fantastique, ressurgissait dans les mémoires.

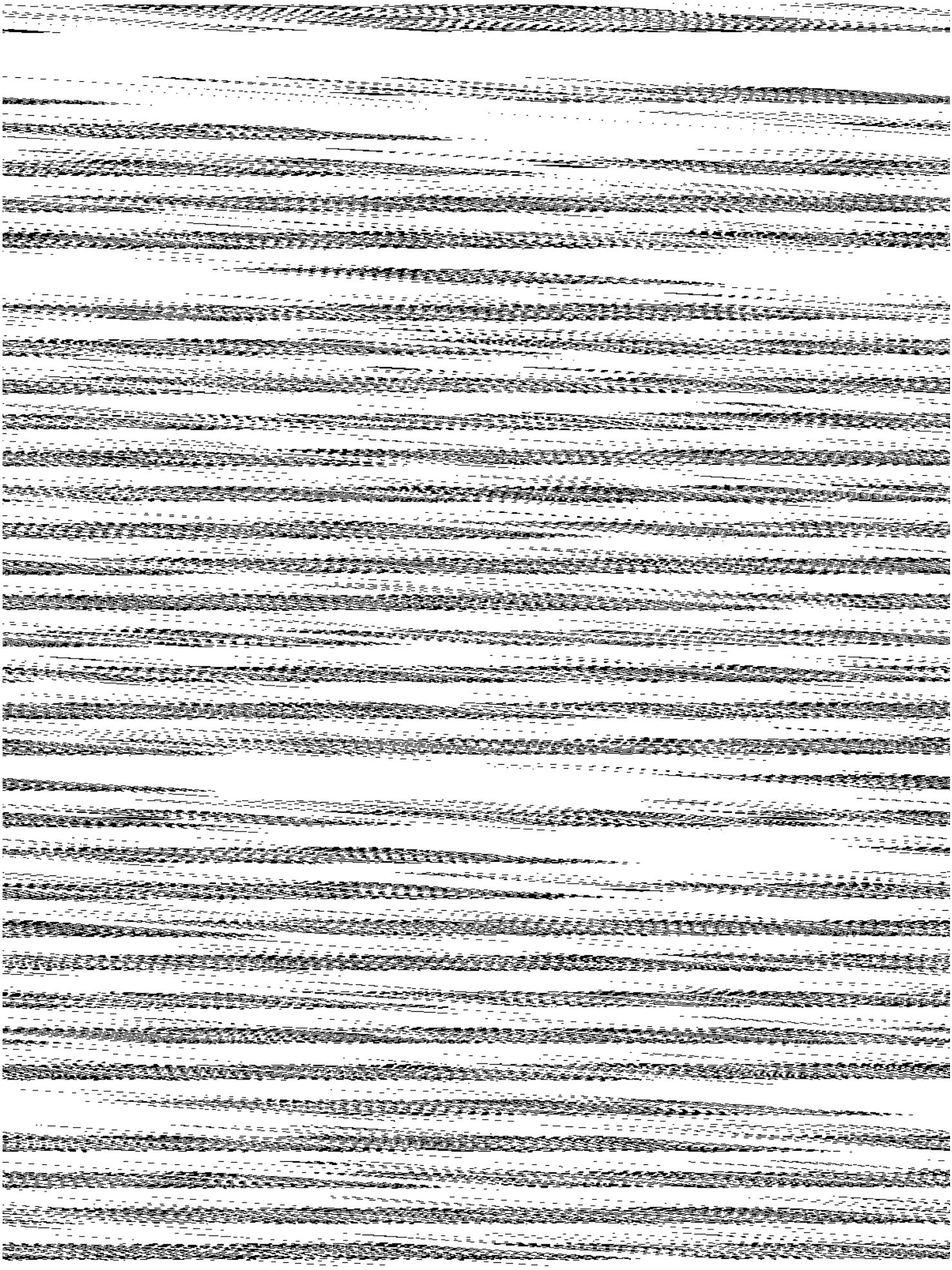
La déclaration taisait la destruction de la « Lune Rouge » et certains autres faits, mais elle comportait un appel pathétique à l'union de tous les peuples, de tous les hommes. Elle invitait tous les habitants de la Terre à se tenir désormais

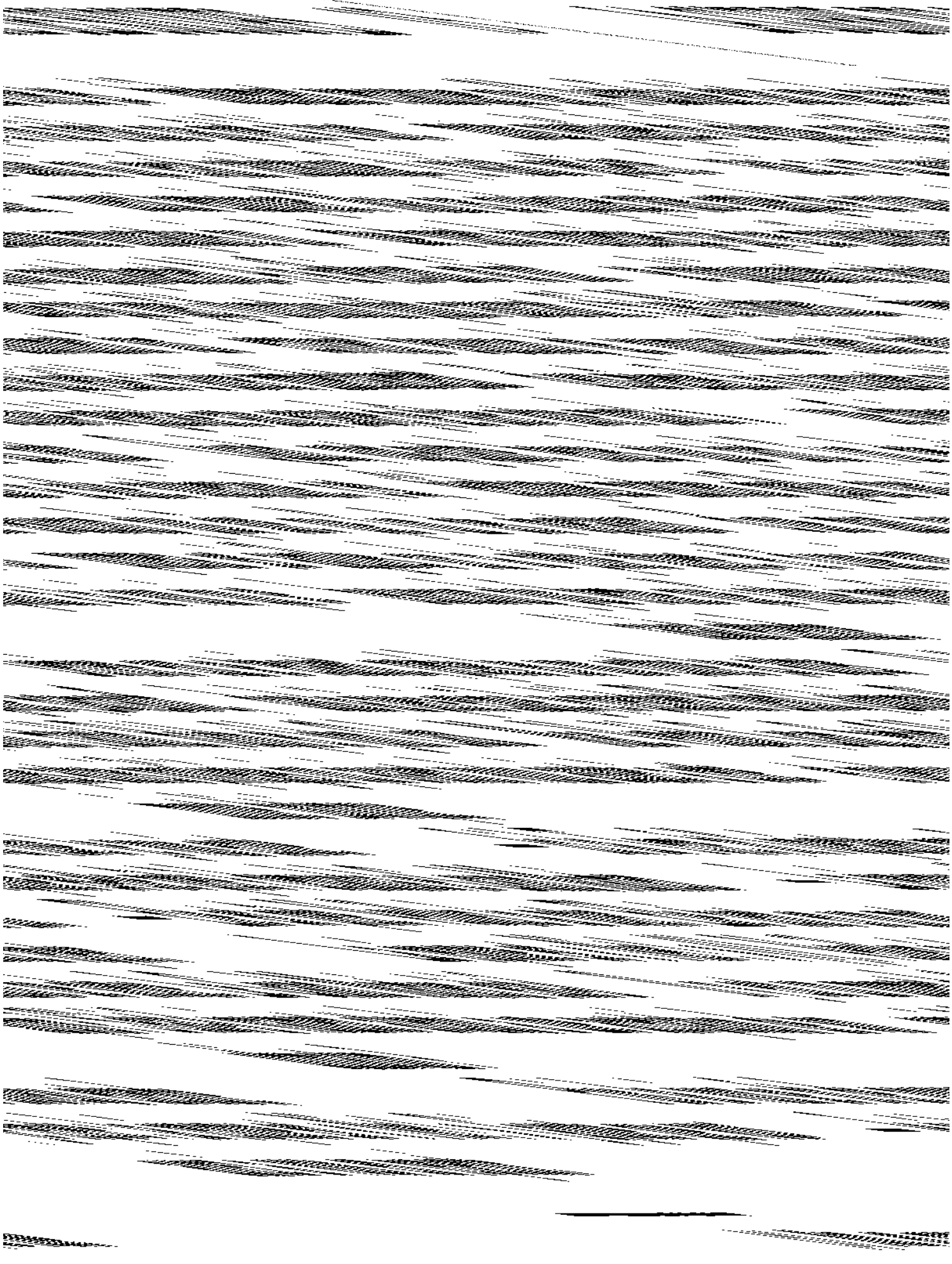


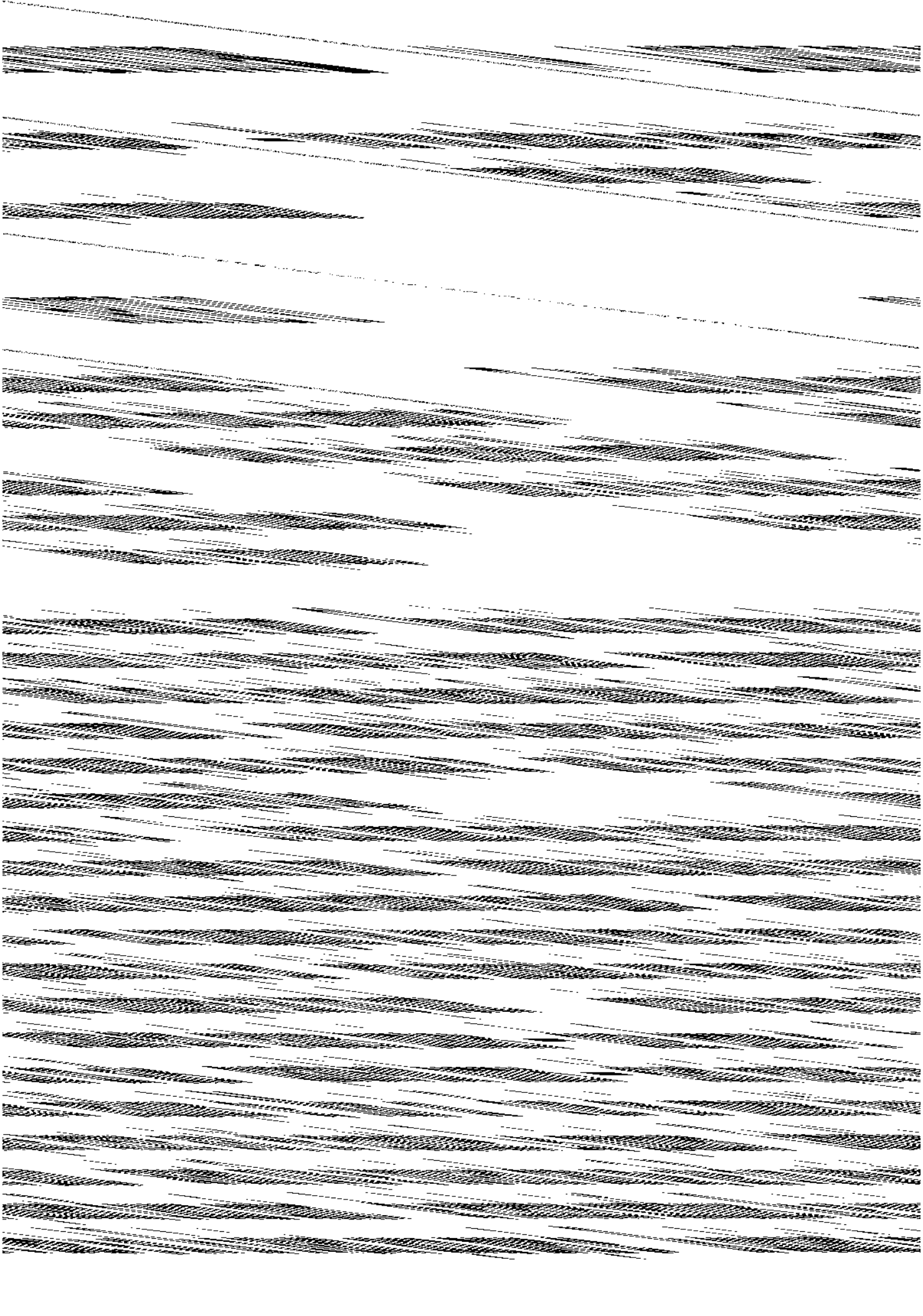












distraction autre que celui qu'ils tiraient de leurs propres conversations. Ils ne souffraient heureusement pas du froid, car il régnait dans leurs salles une température agréable. Ils étaient jour et nuit éclairés par la même lumière orangée qui irritait les yeux mais à laquelle ils avaient fini par s'habituer. Toutes les dix heures on leur apportait pour leur alimentation un brouet épais dont ils savaient qu'il était préparé spécialement pour eux — car la nourriture des Martiens n'aurait pu leur convenir — et qui avait une infecte odeur d'acétylène, mais qu'ils assimilaient néanmoins sans être incommodés.

Olga et ceux qui avaient été faits prisonniers en même temps qu'elle avaient eu la surprise de constater, en arrivant dans les « cantonnements » qu'on leur avait assignés — c'était l'expression du général Constable — qu'il y avait déjà des créatures humaines sur Mars. Six malheureux se morfondaient en effet depuis plusieurs années chez les Martiens, et trois d'entre eux étaient à demi fous. Ils avaient été enlevés à l'époque où les « radis verts » faisaient sur terre des incursions clandestines. Ils avaient été quinze au début, mais les autres étaient morts de chagrin ou s'étaient suicidés. Ceux qui restaient reprirent un peu goût à la vie en voyant ce flot de nouveaux venus.

Les soixante prisonniers étaient gardés par une dizaine de Martiens qui se tenaient dans leurs « cantonnements » en portant constamment un scaphandre. Ils parlaient l'anglais ou le russe, mais ils n'étaient pas bavards. Ils ne répondaient jamais aux questions qu'on leur posait. Ils ne se déridaient jamais. Il leur arrivait de rester pendant des heures aussi immobiles qu'un caillou. Olga continuait à les trouver horribles, mais s'habituait peu à peu à leur présence. Car la nature humaine est ainsi faite qu'elle finit par s'accoutumer à tout.

Dès le second jour, Olga devina une des raisons pour

lesquelles on les avait enlevés. Car on ne les laissa pas sans rien faire. Chaque matin, on venait les prendre, et, après leur avoir fait revêtir un scaphandre protecteur, on les emmenait à travers cette ville — où il n'y avait ni autos ni véhicules d'aucune sorte — par un série de plans inclinés et de trottoirs roulants, jusqu'à un énorme édifice tout pareil aux autres. Là, on les dirigeait chacun vers une salle. Dans chaque salle, cinquante Martiens, indiscernables les uns des autres tant ils se ressemblaient entre eux, étaient alignés, debout, sur cinq rangs.

La première fois, Olga crut qu'il s'agissait d'une sorte de tribunal où on allait la juger pour elle ne savait quels crimes. Et elle eut très peur.

Mais un Martien surgit par une porte latérale, et en trois petits bonds il fut auprès d'elle. Il tenait à la main un livre qui était un livre russe. Il lui dit, en russe, de le prendre et de le lire tout haut. Elle obéit, sans très bien comprendre tout d'abord à quoi rimait ce manège. Le livre était un roman assez banal. Elle se mit à lire, après s'être assise sur un escabeau qui lui était destiné. Les Martiens eux-mêmes ne s'asseyaient jamais. Mais ils avaient compris que les êtres humains se fatiguaient si on les laissait debout trop longtemps.

Elle lut trois pages, d'une voix de plus en plus assurée. Les cinquante Martiens qui étaient devant elle l'écoutaient, parfaitement impassibles. Celui qui lui avait adressé la parole et qui se tenait auprès d'elle l'interrompit, et lui demanda de préciser le sens d'un mot.

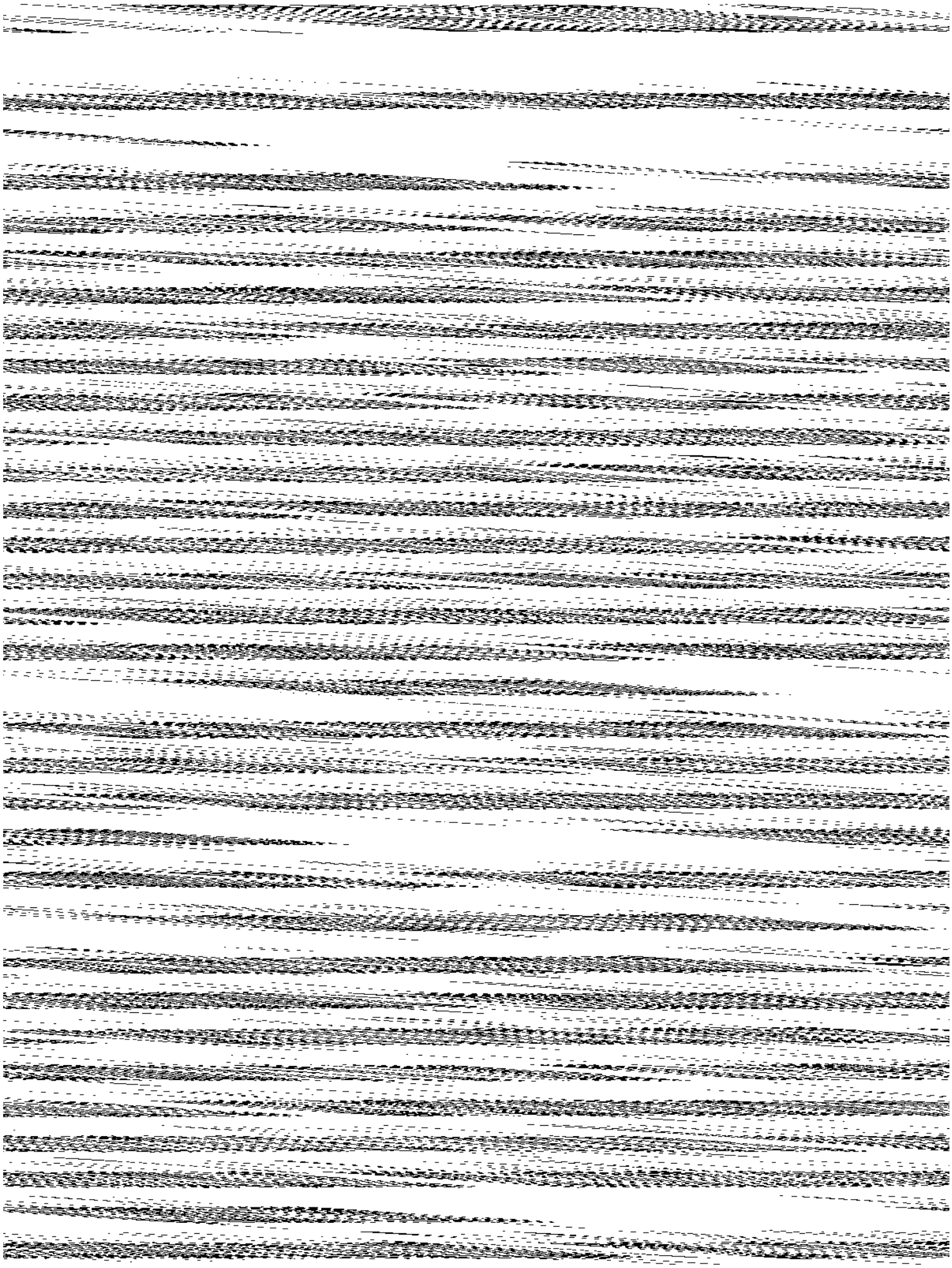
— Pourquoi me demandez-vous cela ? fit-elle.

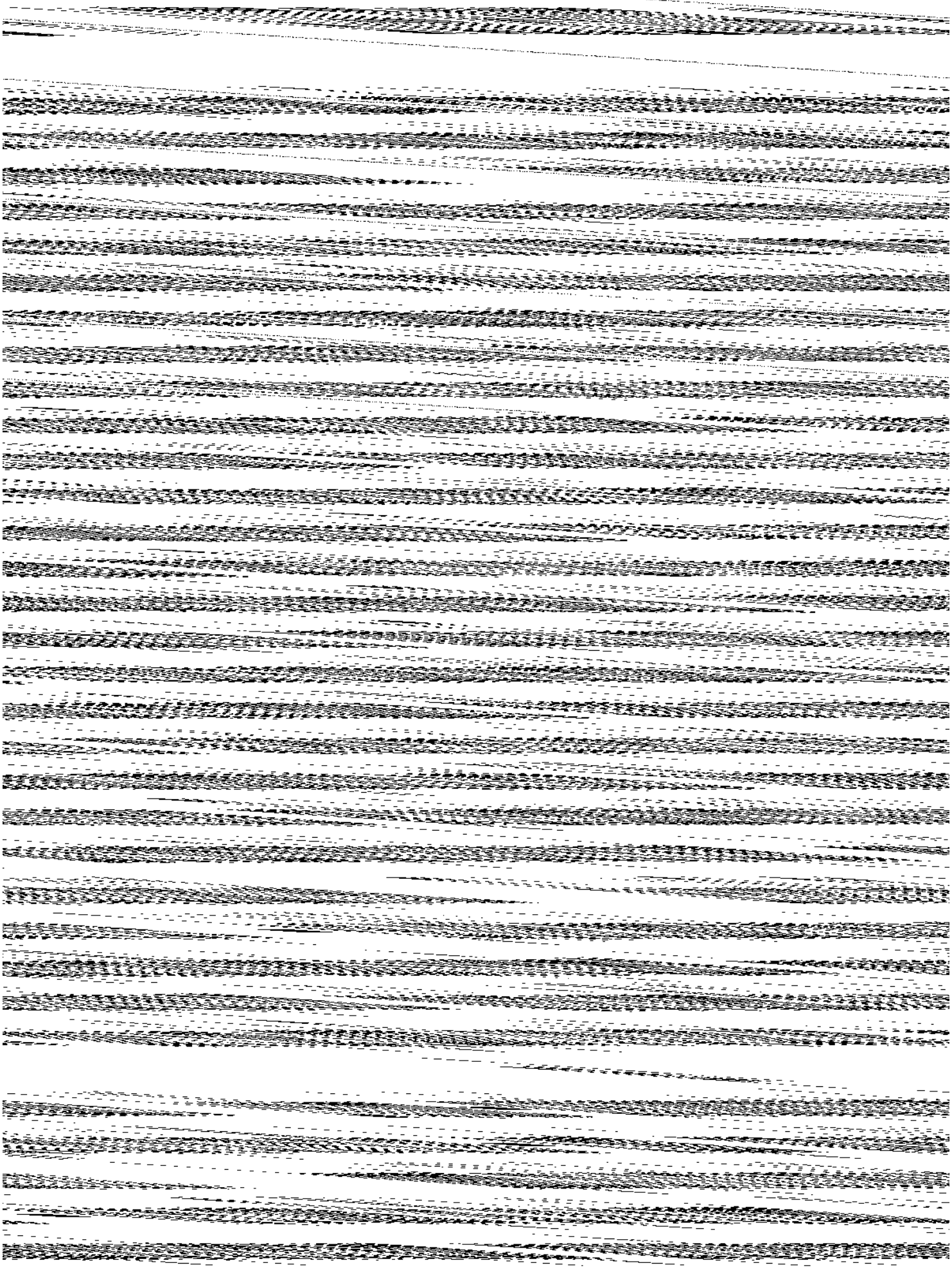
— Cela ne vous regarde pas. Obéissez.

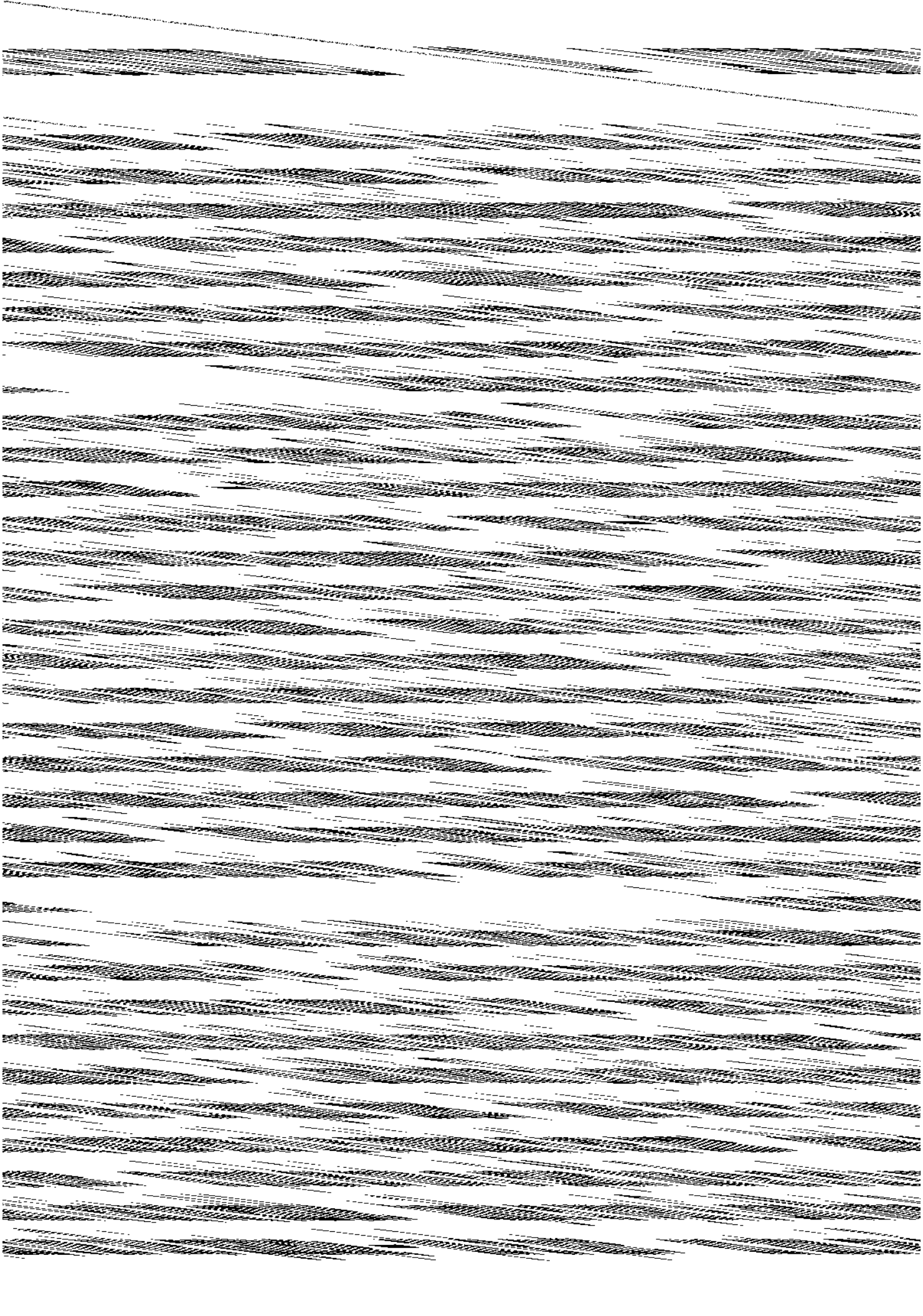
Elle obéit, mais elle donna du mot une définition fantaisiste.

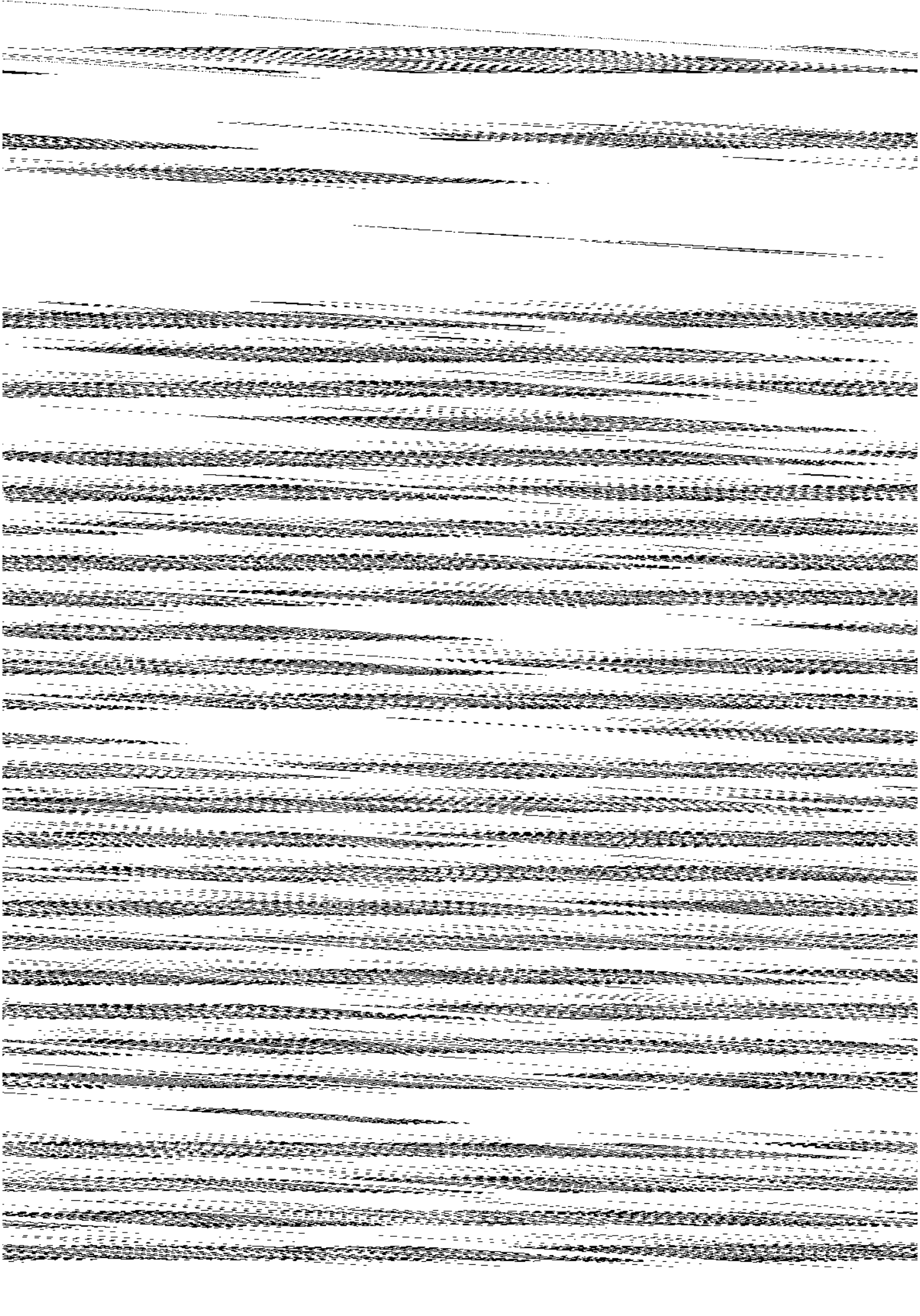
Le Martien lui dit :

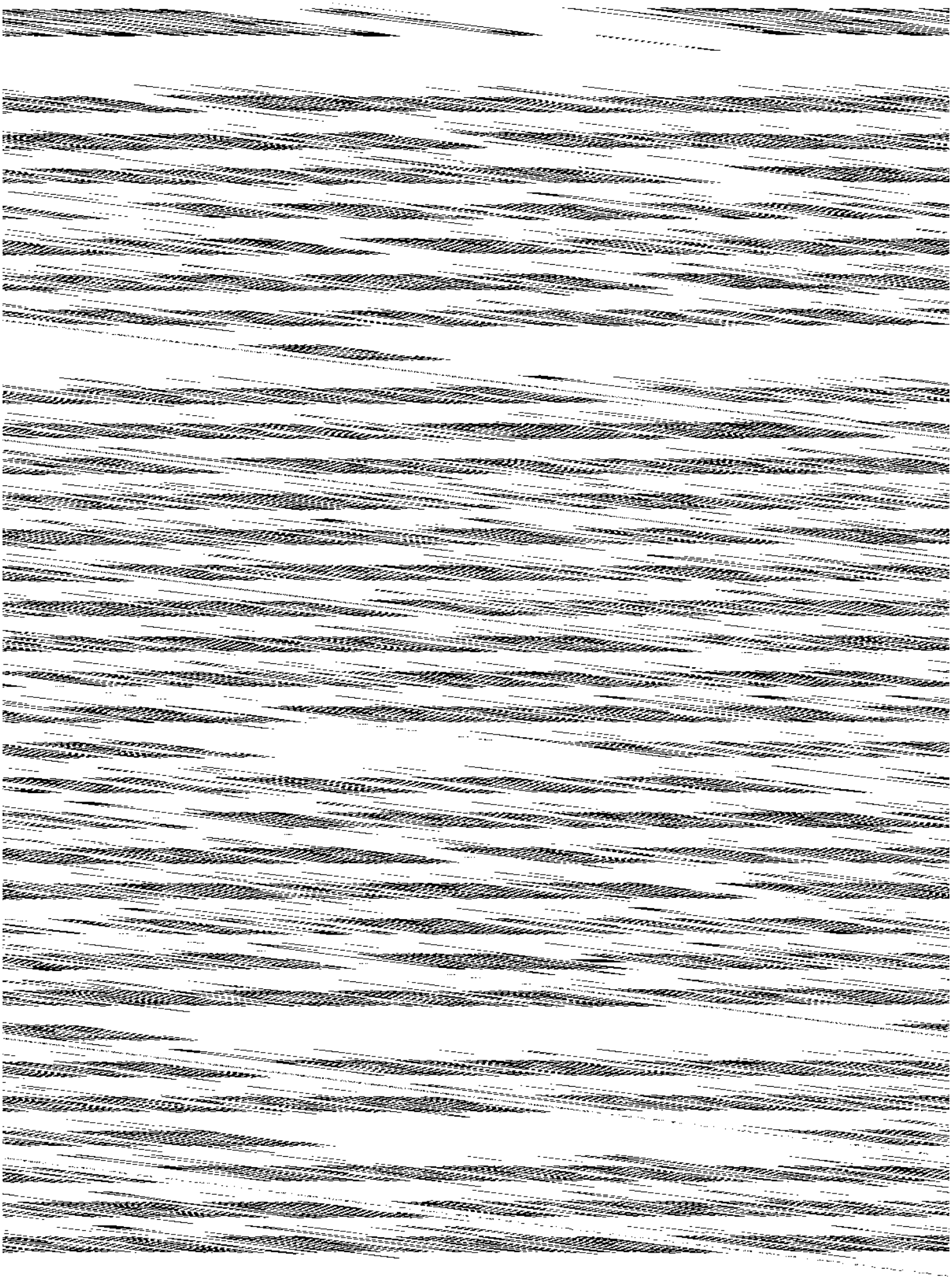
— Ce n'est pas cela. Recommencez. Et ne vous avisez pas

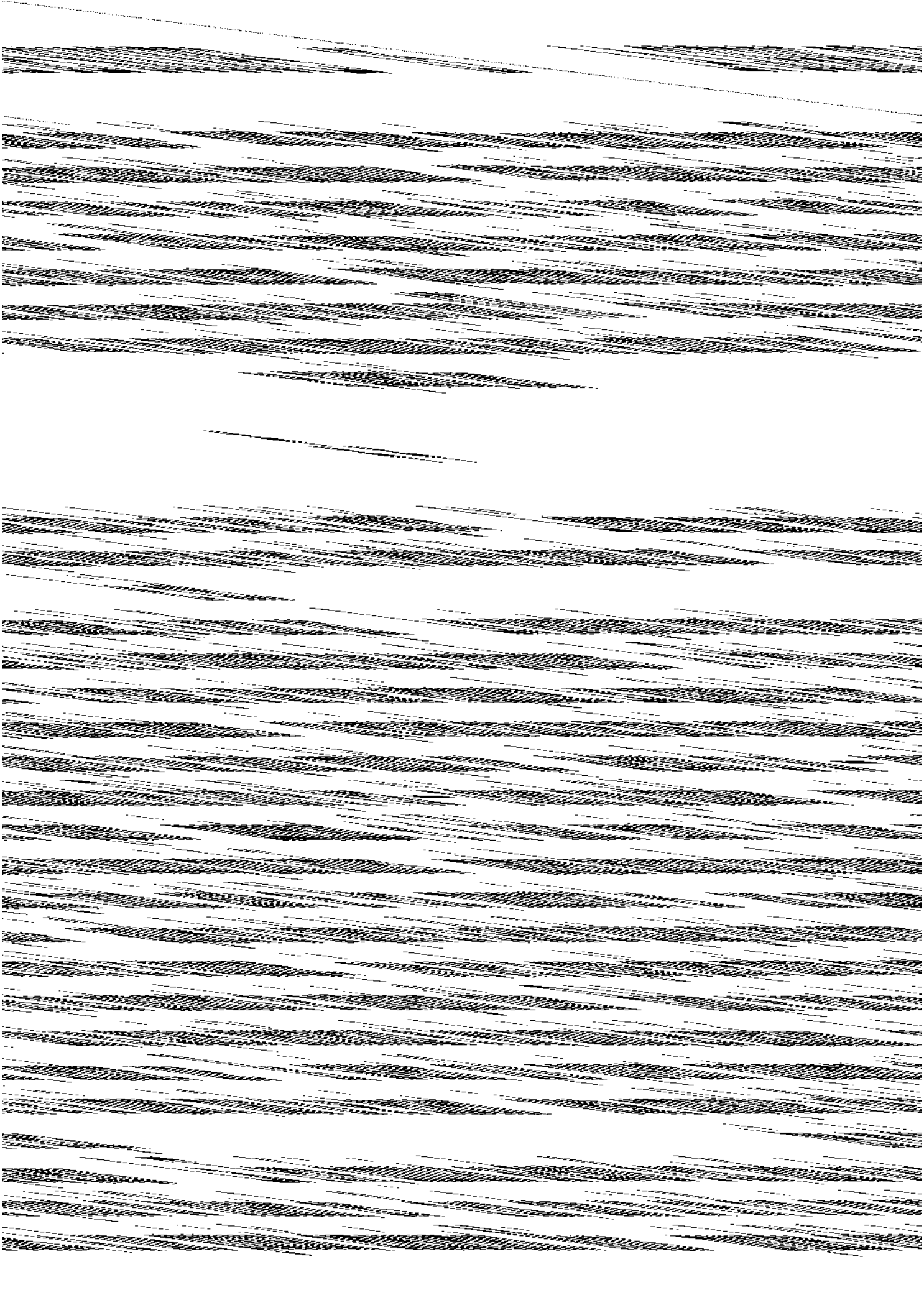


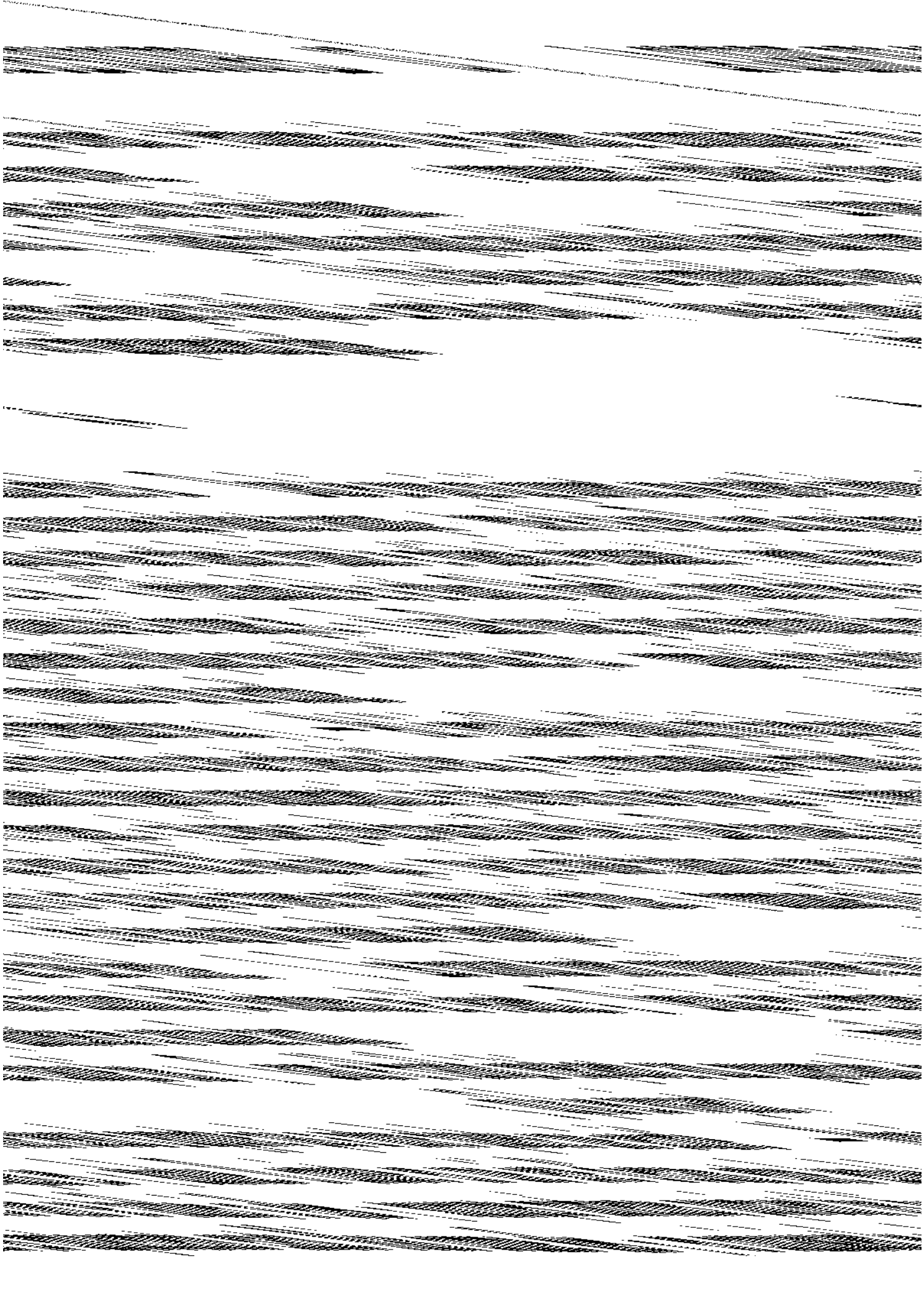


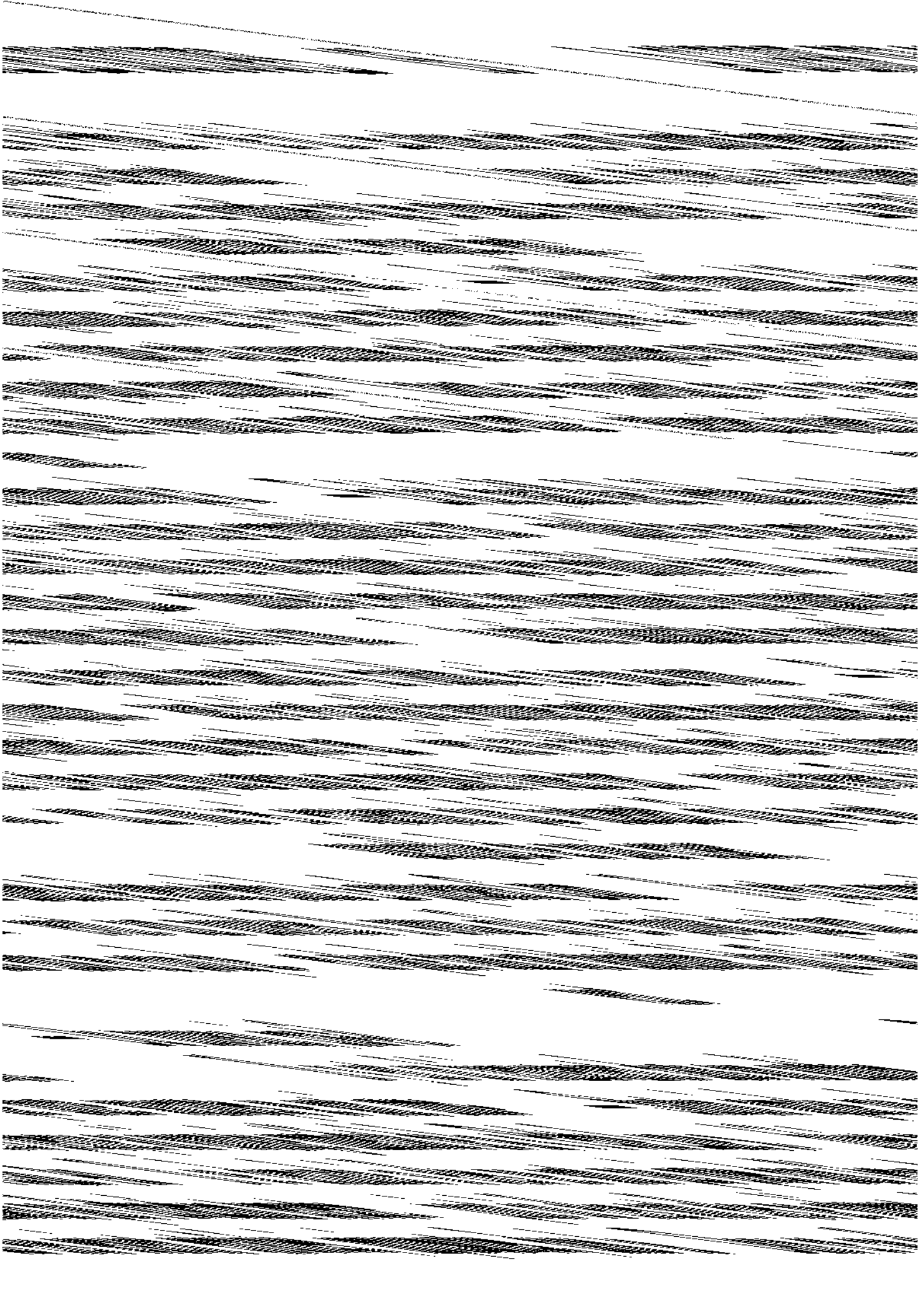


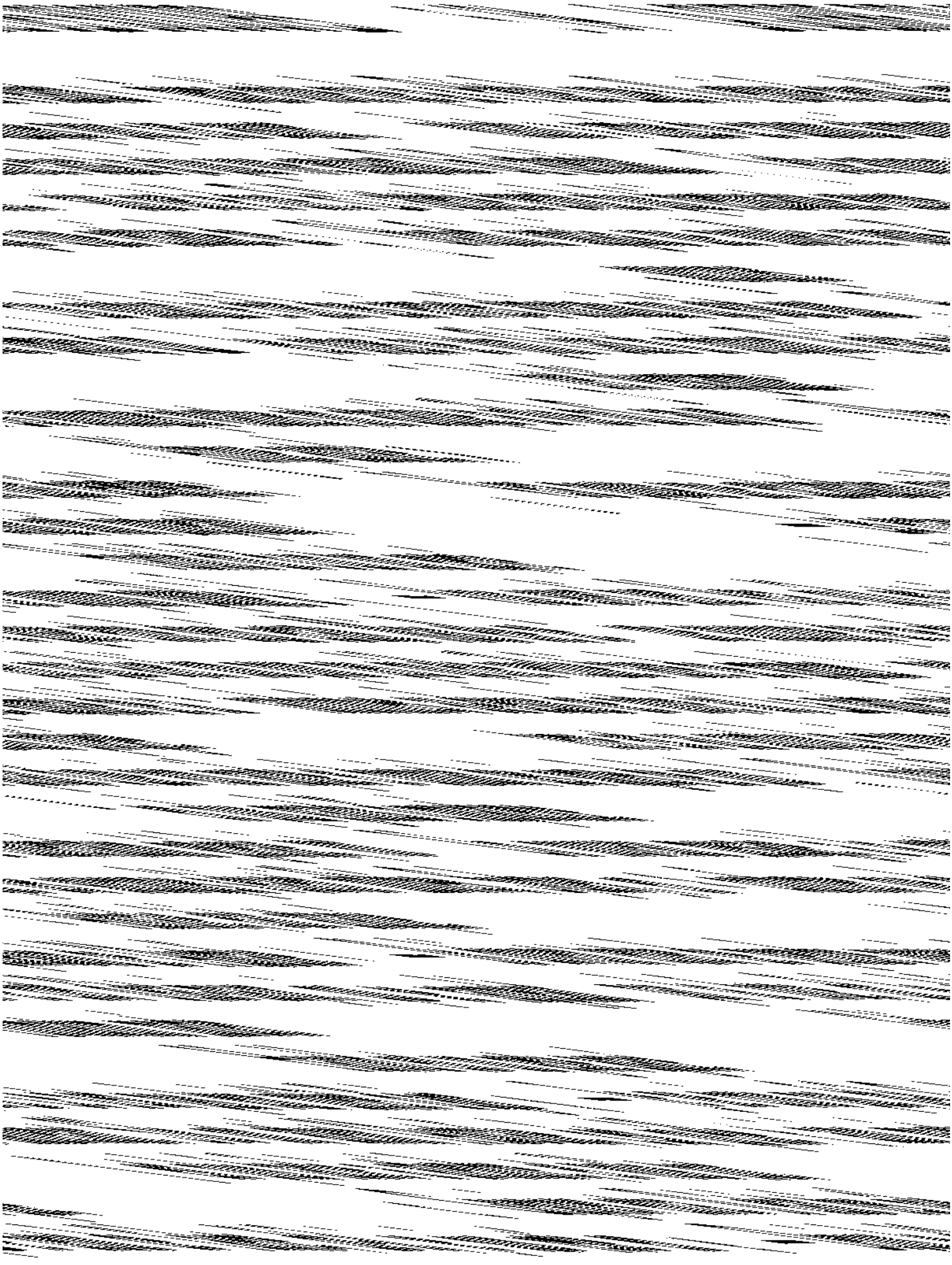


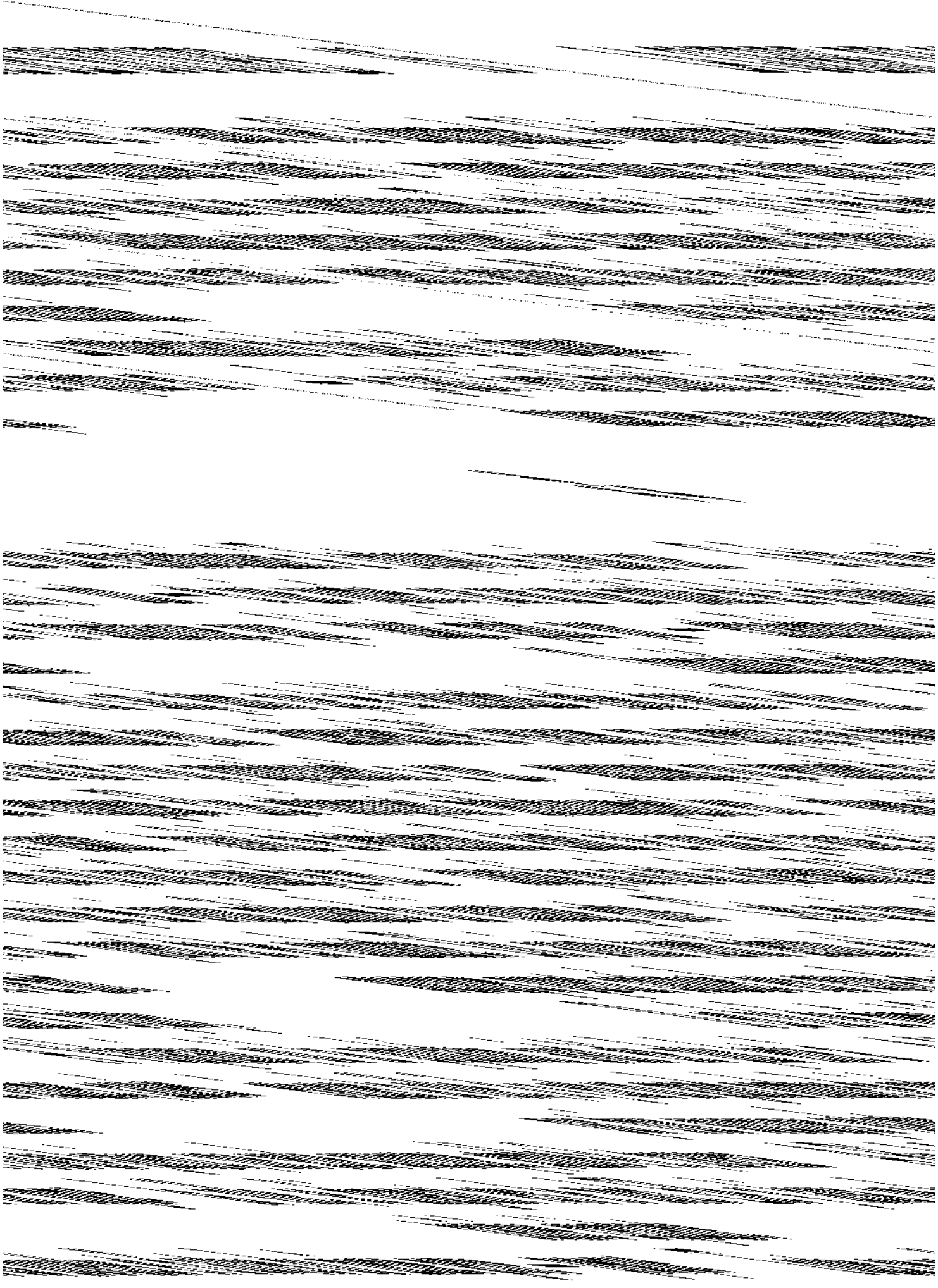


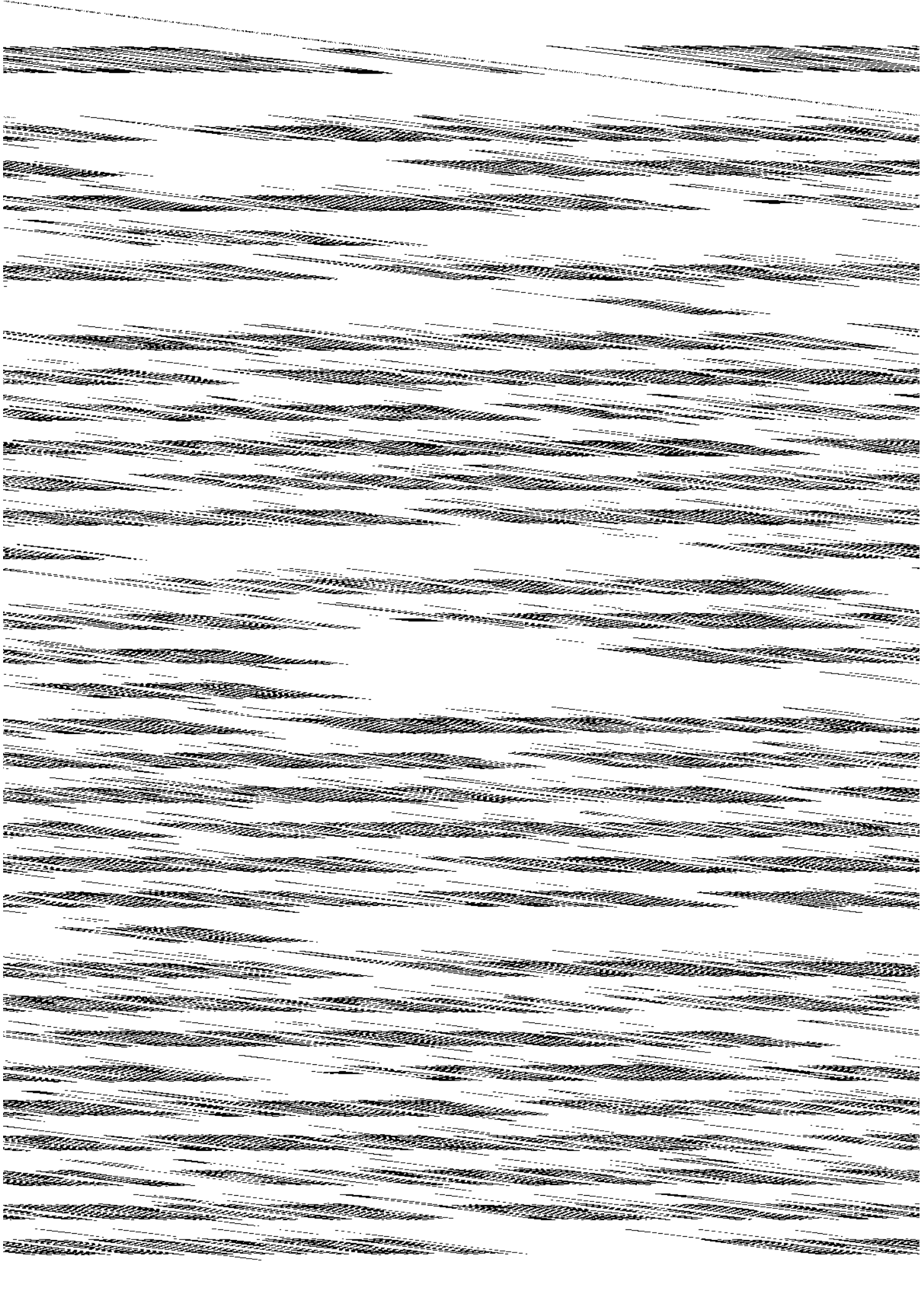


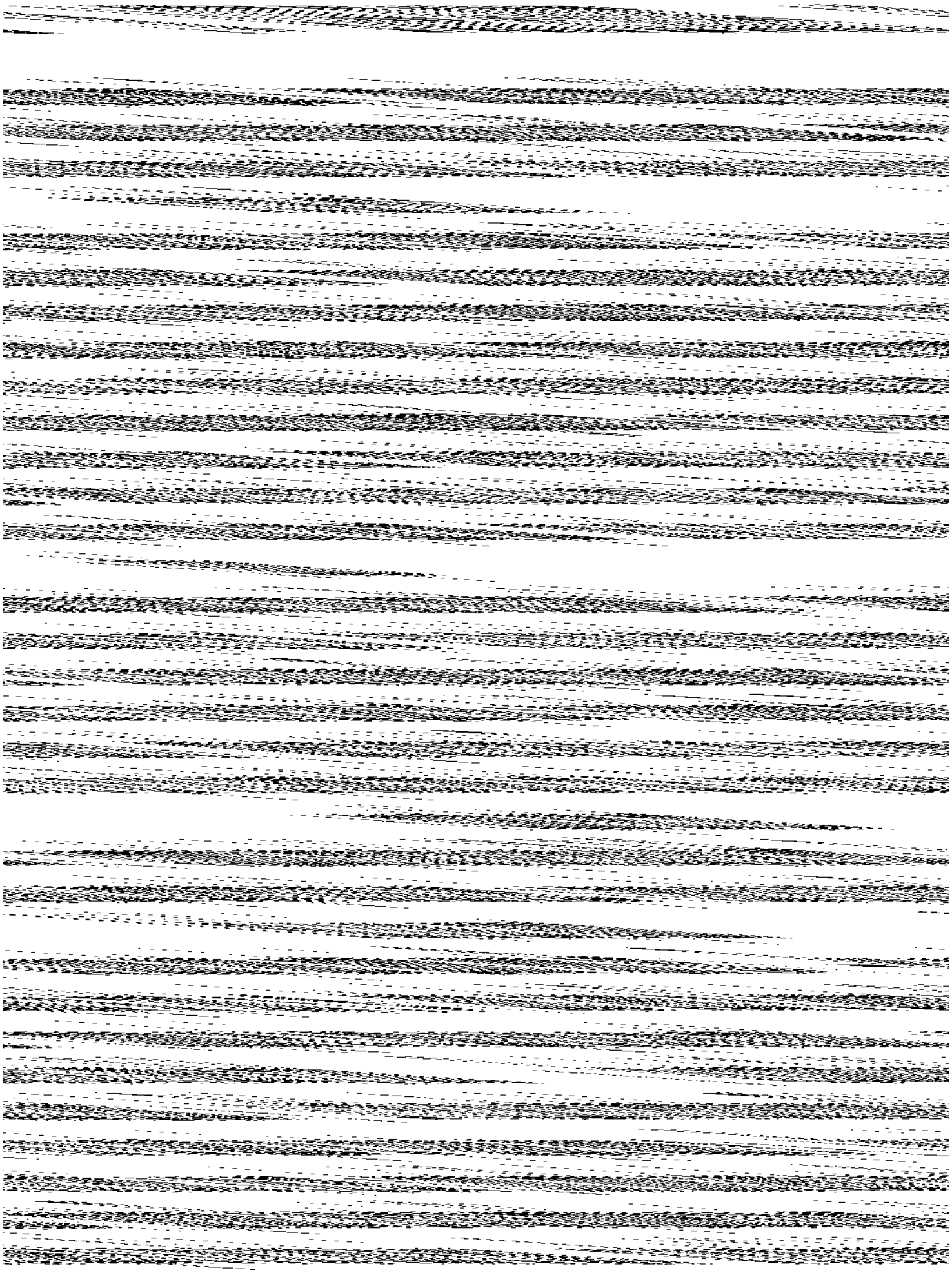


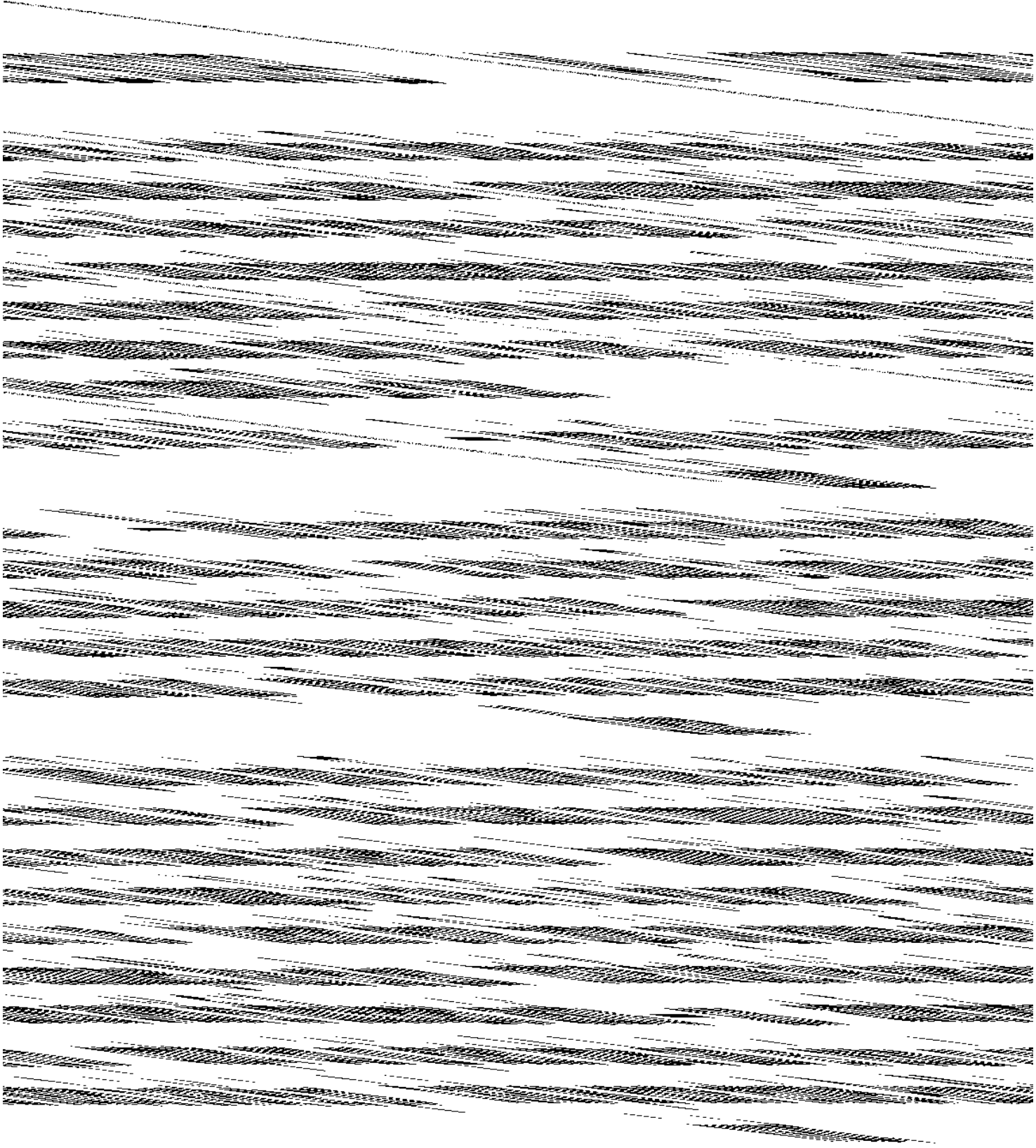


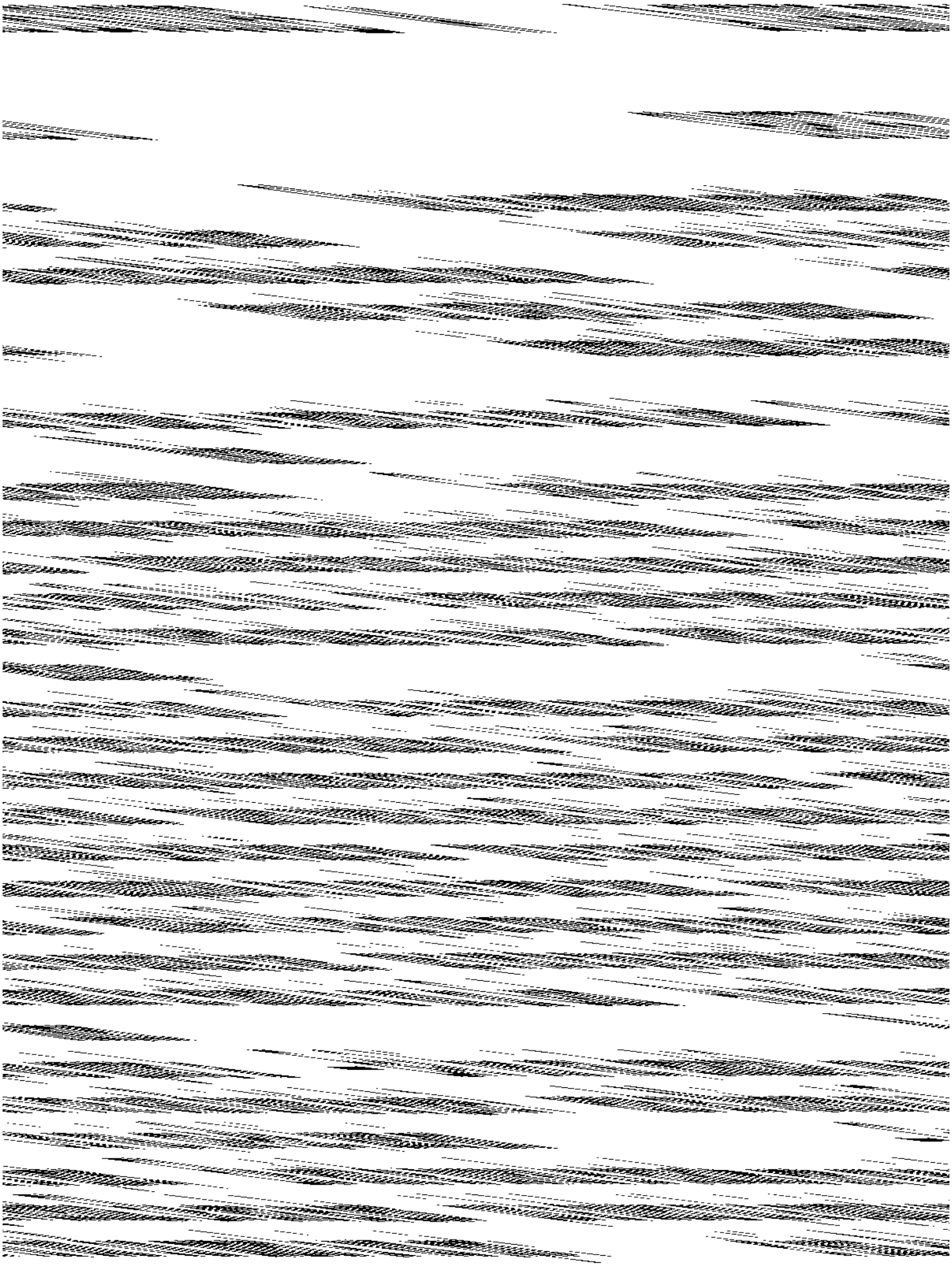


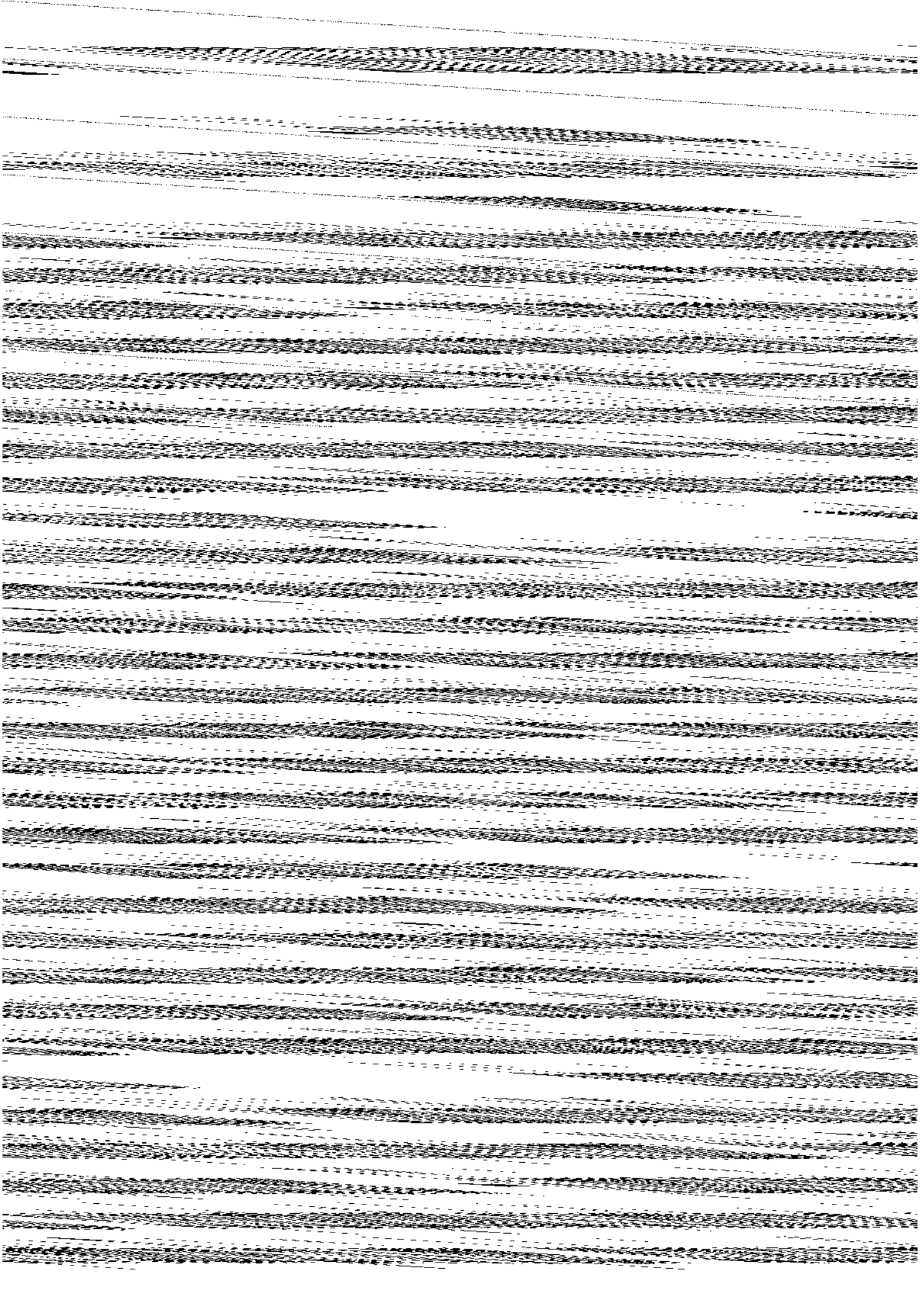


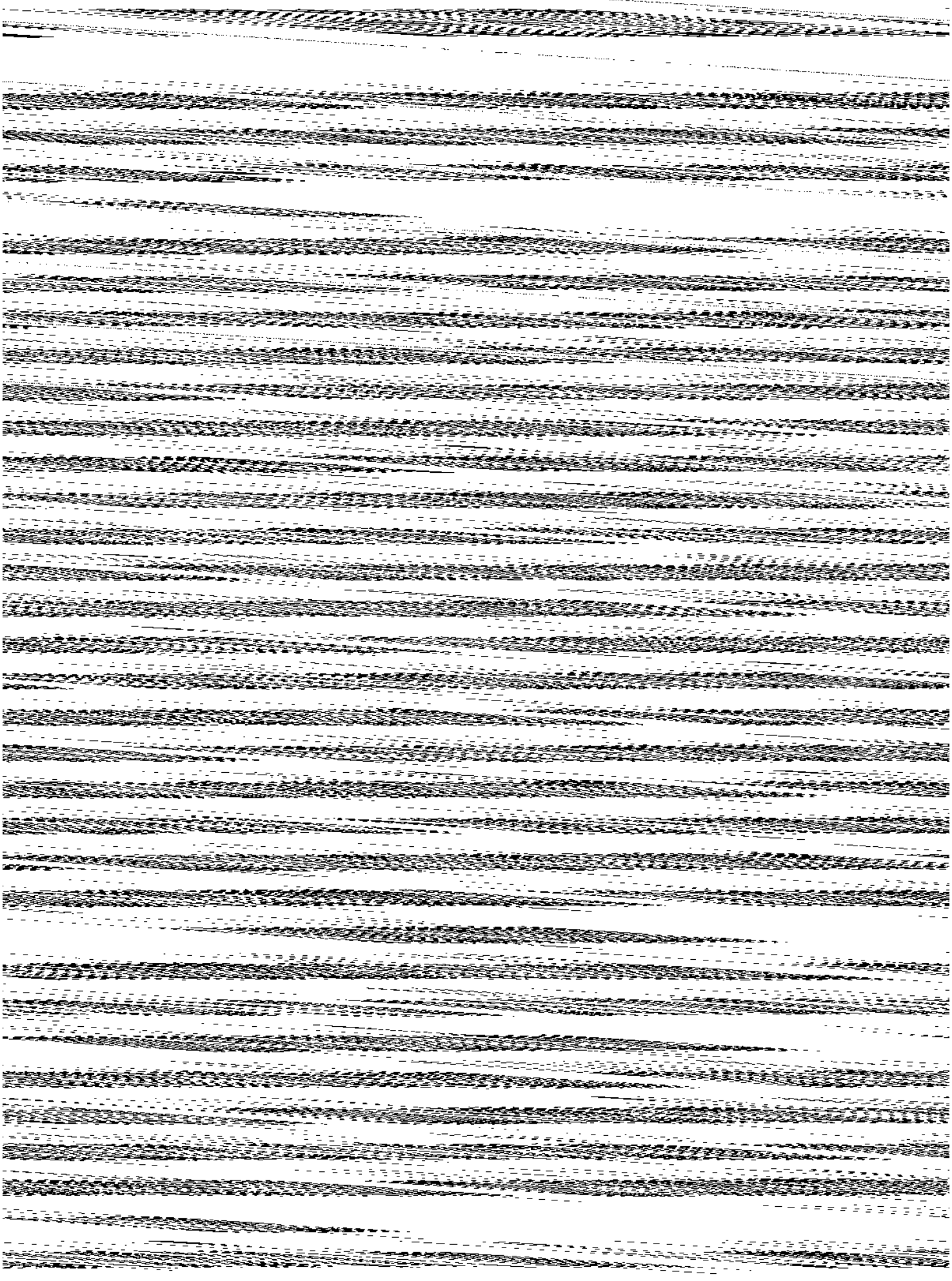












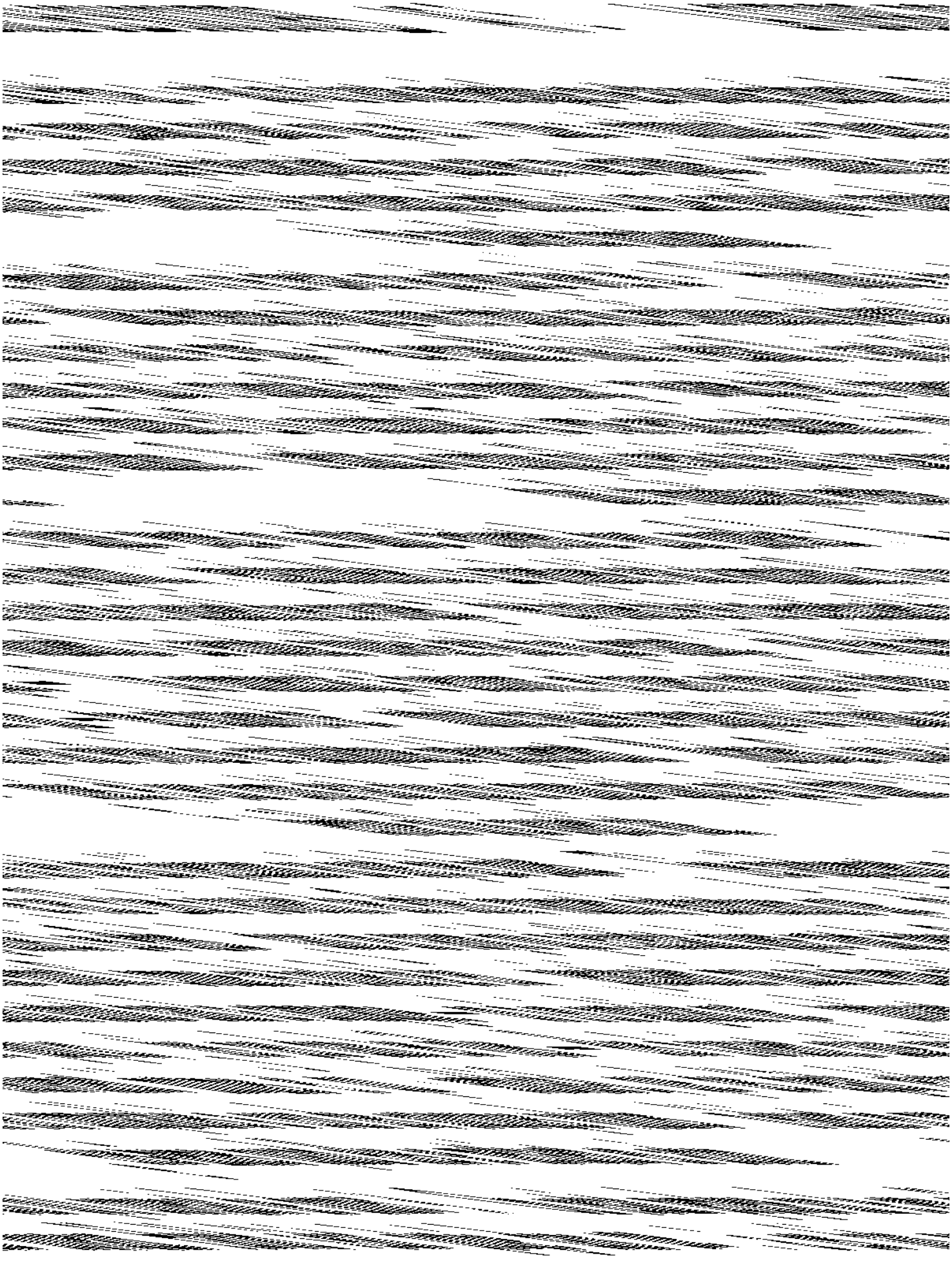
commença une aventure analogue à celle qui avait été vécue six mois plus tôt. Les Martiens revenaient. La station dirigée par Orlanoff dans la Lune, et qui s'était considérablement agrandie, signala que deux vagues de vingt-quatre soucoupes avançaient vers la Terre. Mais cette fois la nouvelle fut accueillie avec beaucoup plus de sang-froid. Harold, pour sa part, était convaincu que les Martiens n'allaient pas se jeter aveuglément dans leurs écrans. Sans doute avaient-ils quelque moyen de les neutraliser ou de les tourner. Il gardait bon espoir de pouvoir tenir avec ses propres vaisseaux si les écrans sautaient. Mais la Terre subirait de grosses destructions avant que les envahisseurs fussent chassés.

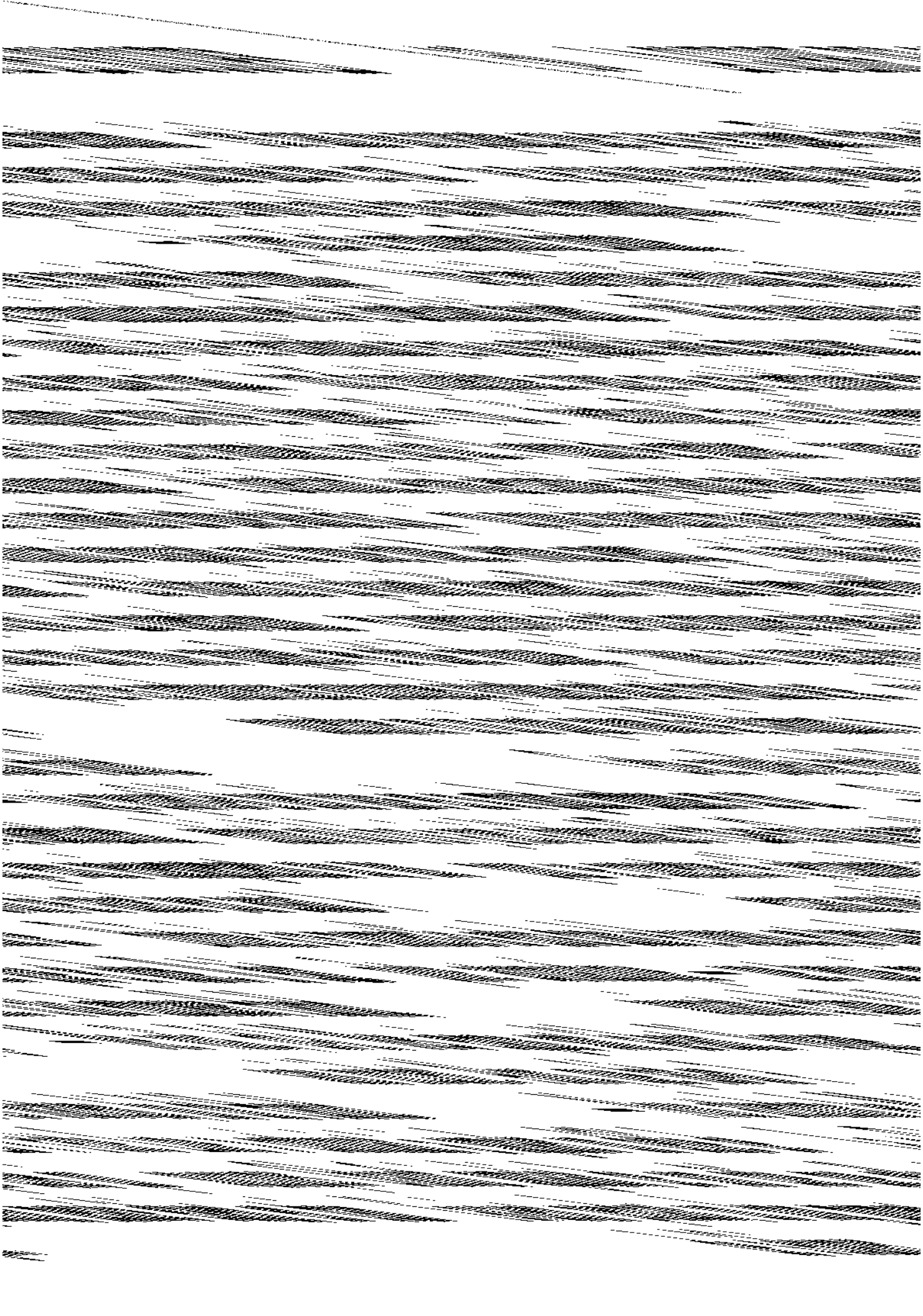
Tout l'état-major de la planète était réuni dans le bureau de Mac Vendish. On attendait des nouvelles de la « Petite Lune ». Tandis qu'Orlanoff signalait l'approche de nouvelles formations de soucoupes, la « Petite Lune » lança un message. Elle venait de détecter elle aussi une vague d'une soixantaine d'astronefs martiens, mais qui s'étaient immobilisés et semblaient attendre on ne savait quoi.

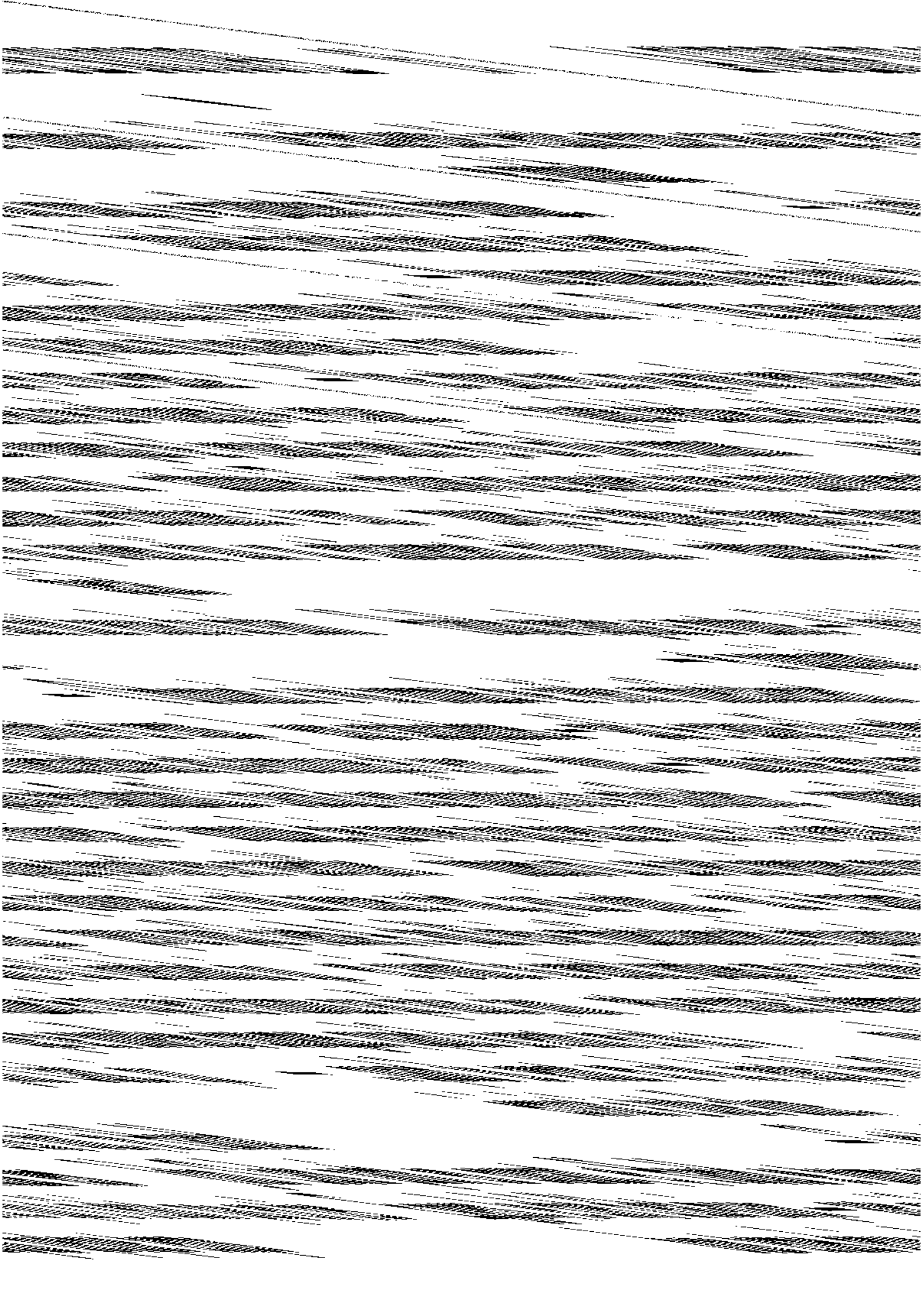
Pendant les six heures qui suivirent, des informations du même genre parvinrent, soit de la « Petite Lune », soit de la Lune elle-même. De nouvelles formations menaçantes arrivaient, puis elles s'immobilisaient dans le voisinage de la Terre, mais à distance respectueuse. Parfois un groupe se remettait en marche, puis s'immobilisait de nouveau. L'attaque prenait évidemment un tout autre rythme que la fois précédente. Et l'on recommençait à s'énerver.

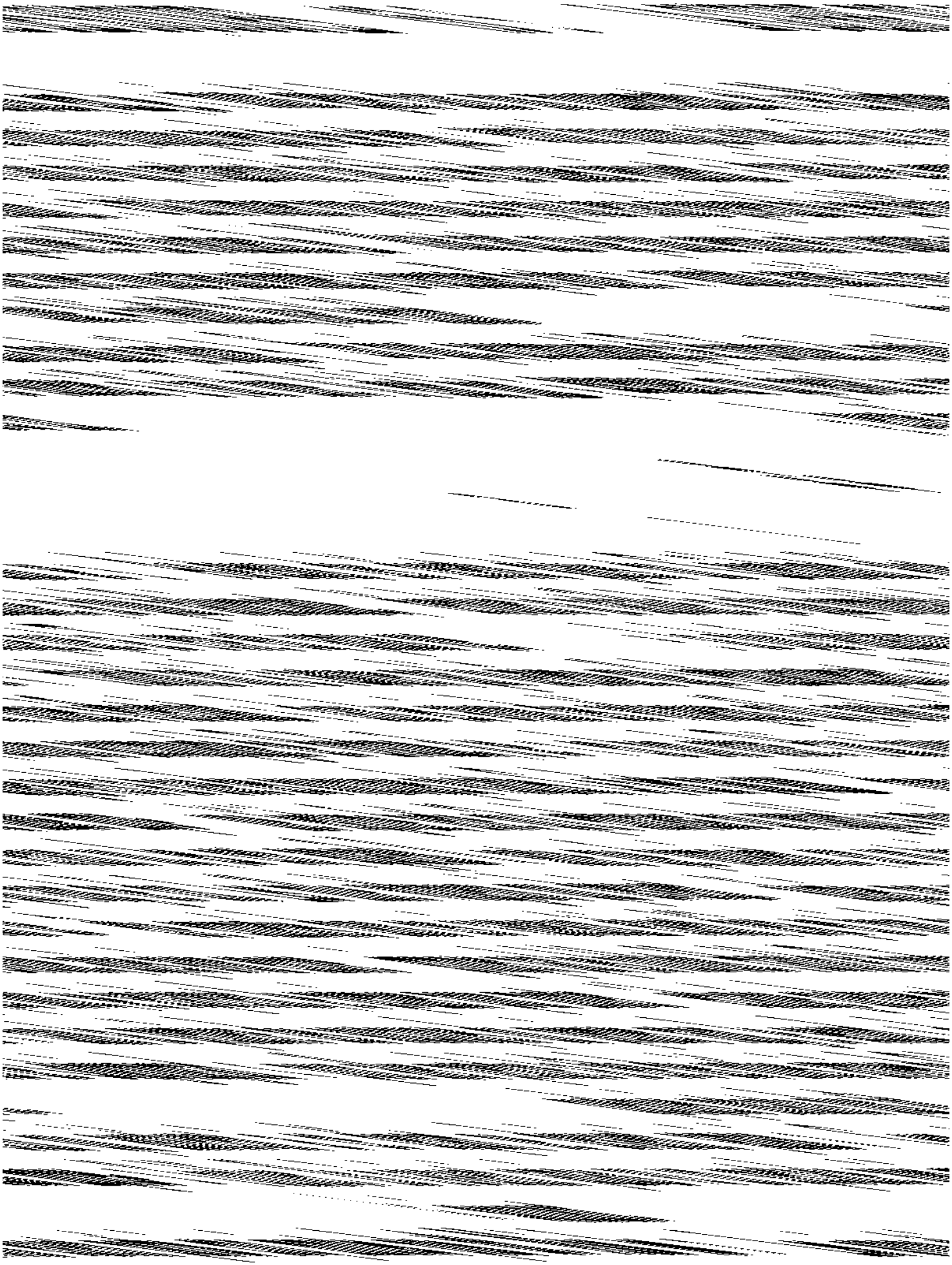
— Je donnerais cher pour savoir ce qu'ils fabriquent, dit Harold qui marchait de long en large dans le bureau.

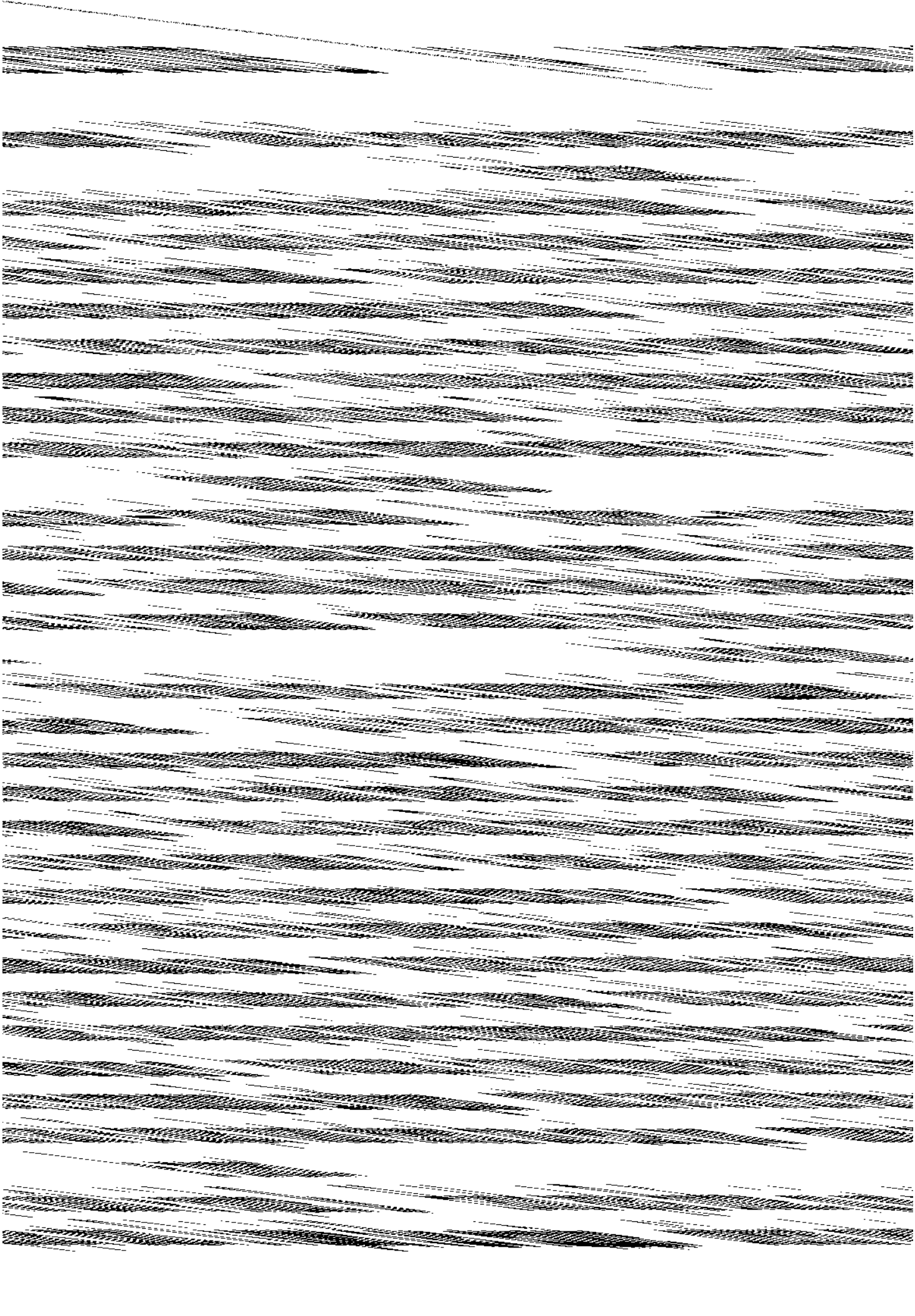
Bien entendu, le signal d'alarme, comme la fois précédente, avait été lancé dès la première minute à toute la Terre, et on signalait de tous côtés que les villes étaient déjà évacuées et que tous les dispositifs étaient en place. Mais nulle

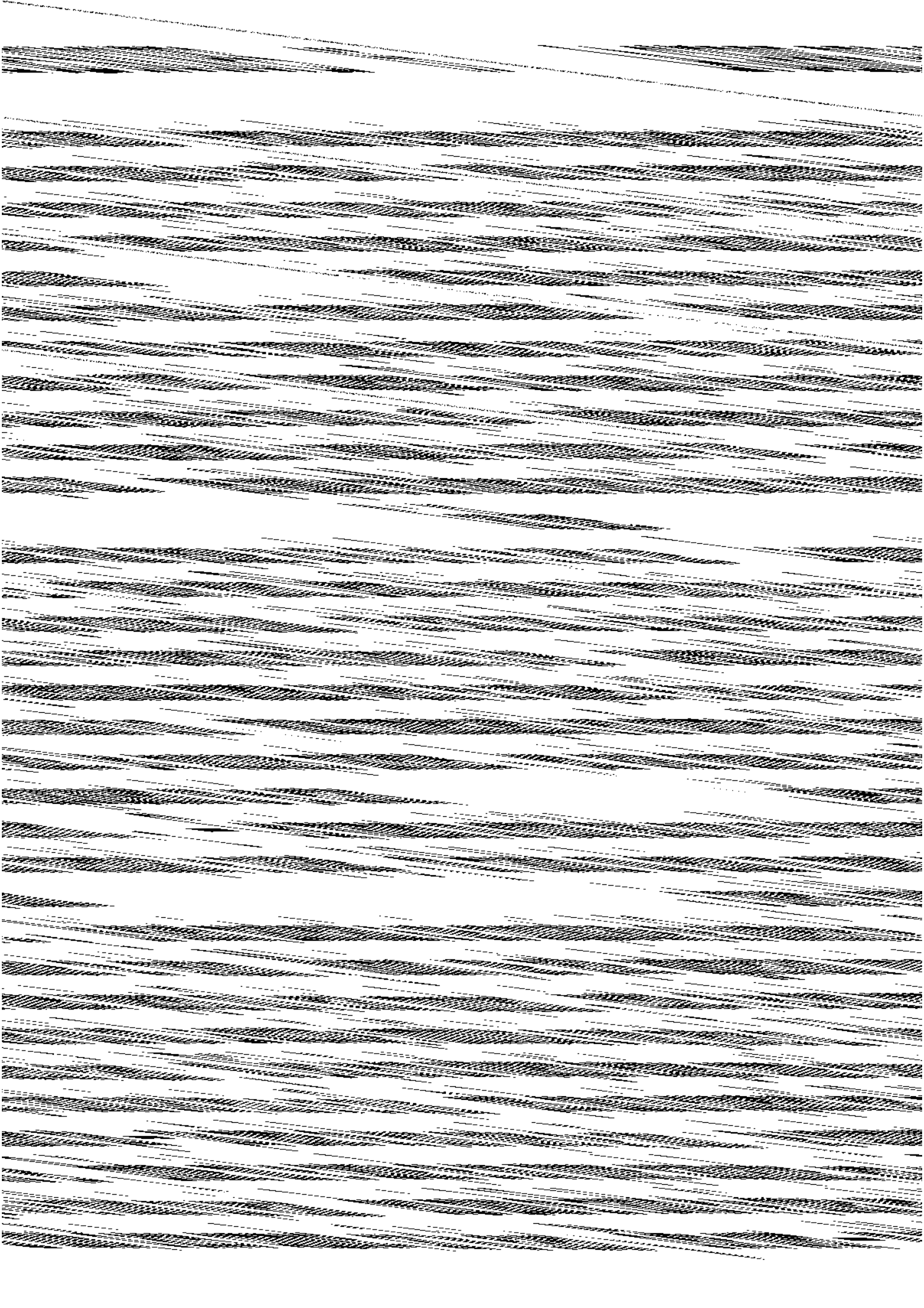


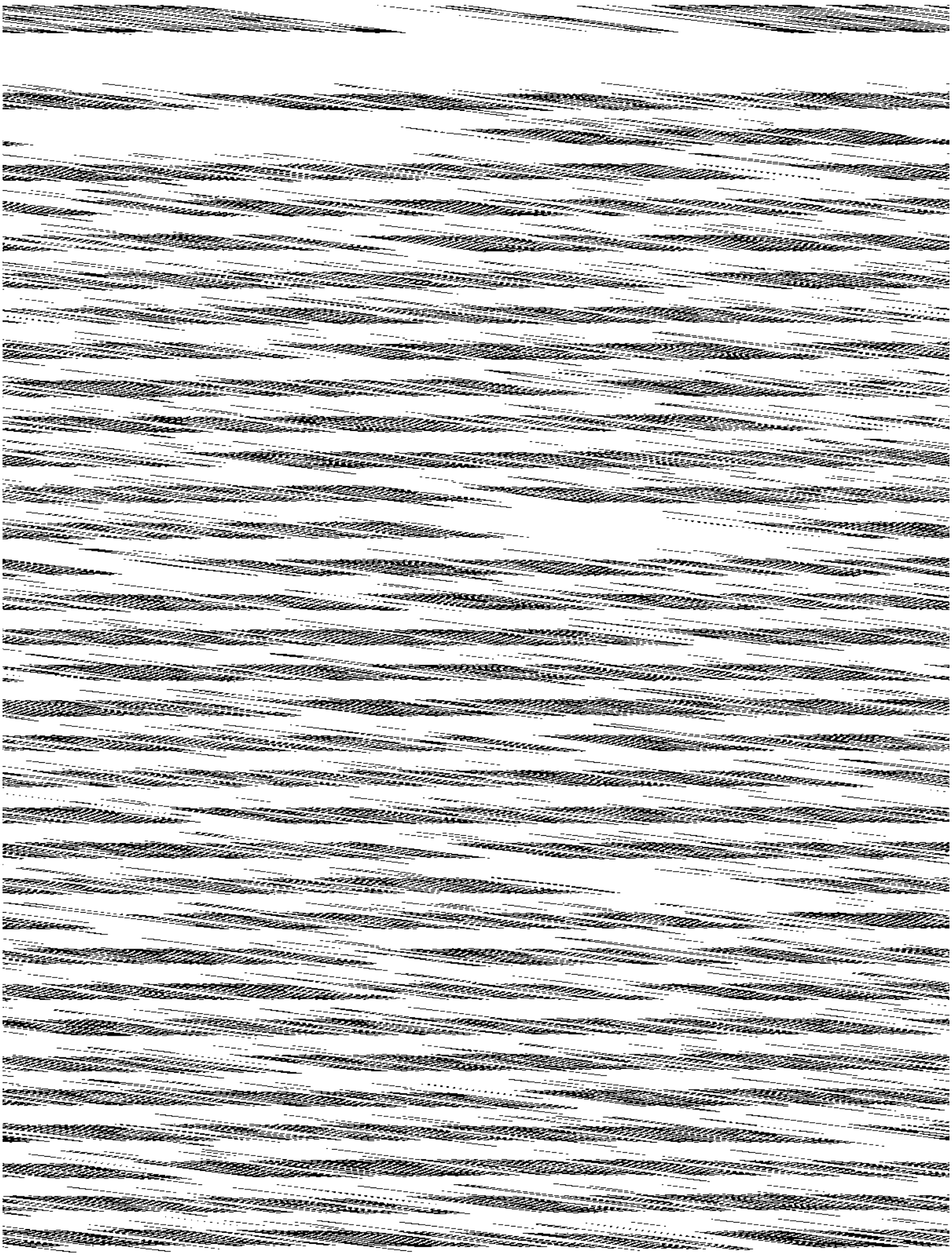


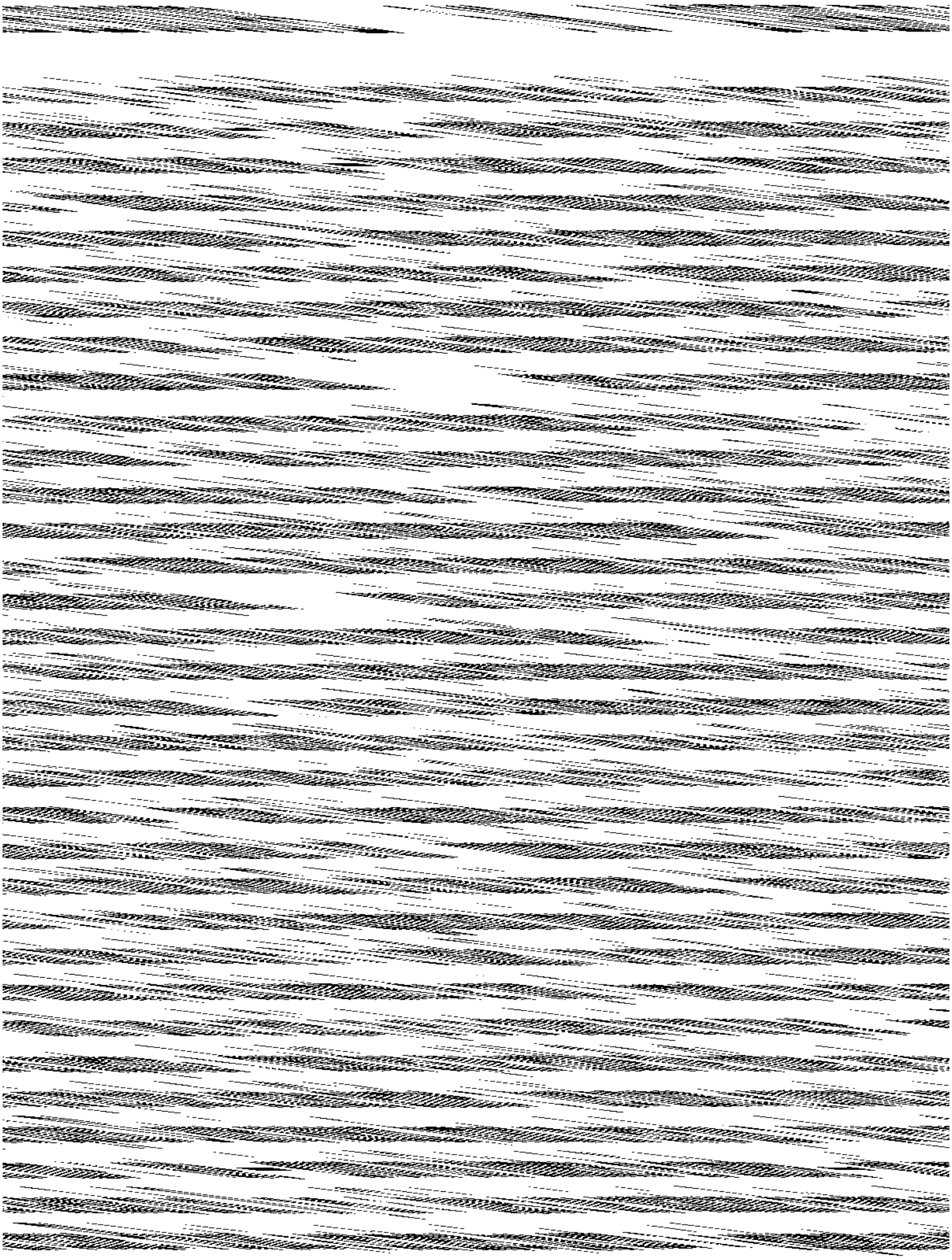










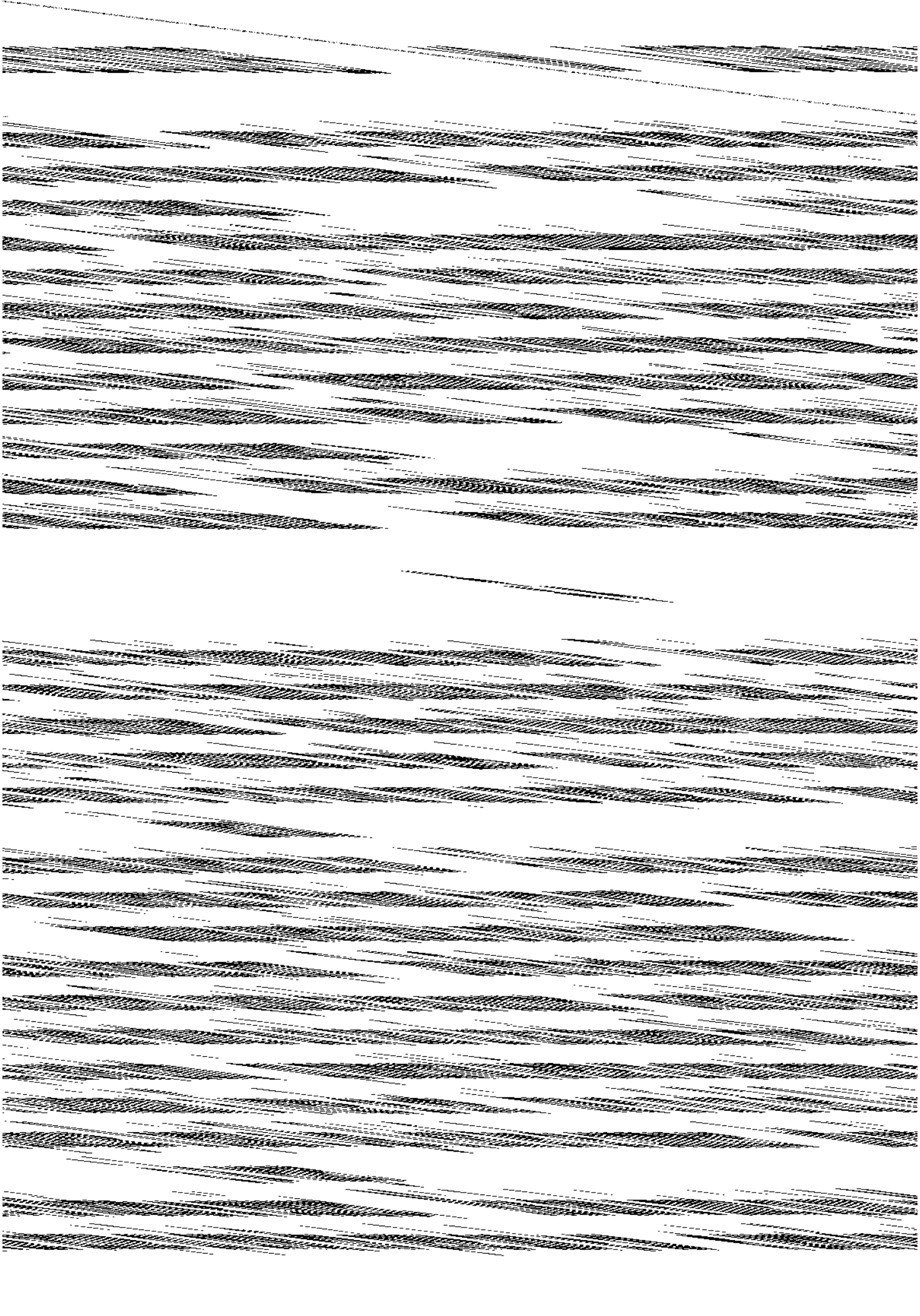


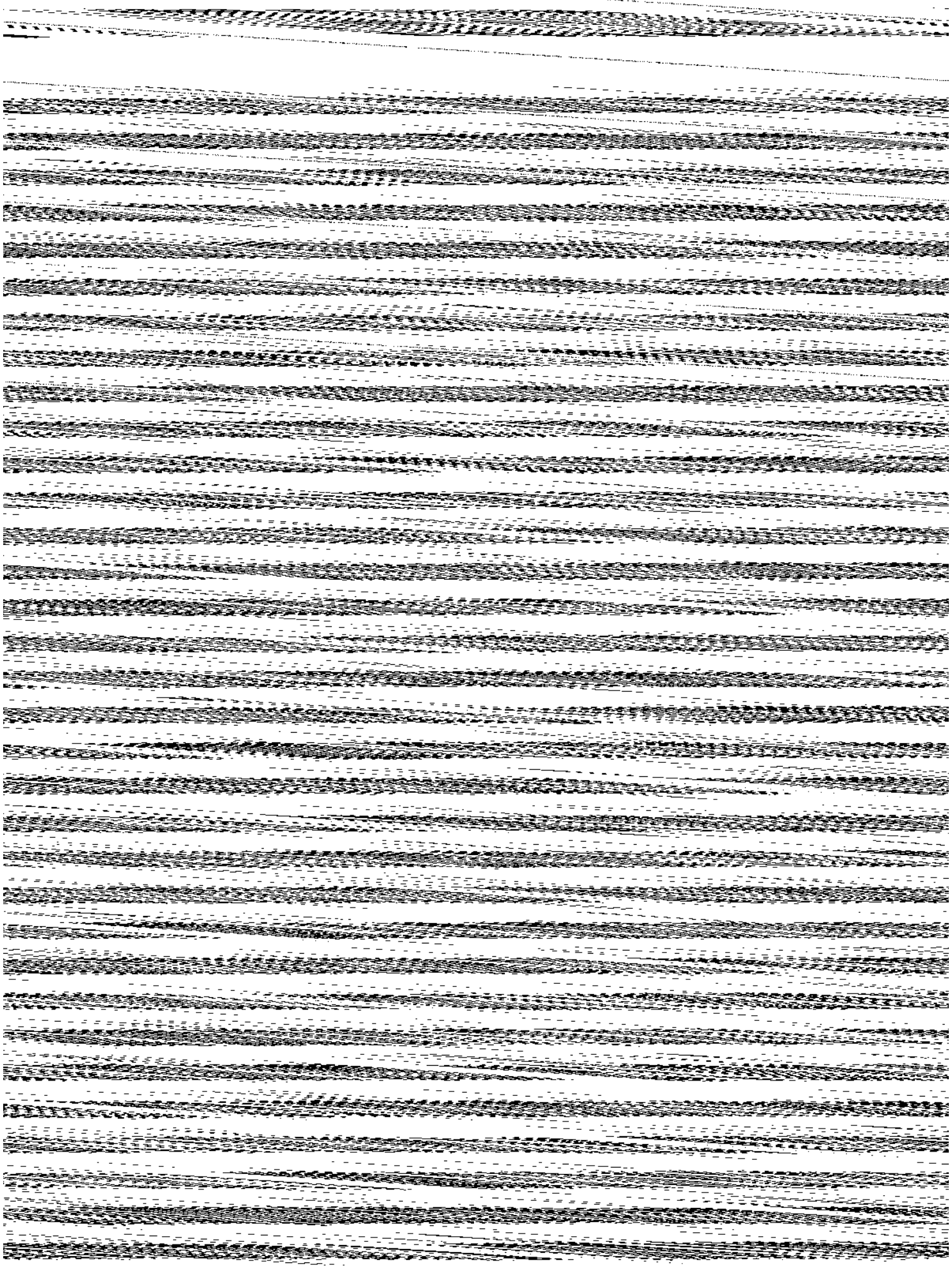
mètres et cinq cents mètres au-dessus du sol, se trouvent d'autres cercles concentriques de soucoupes, de plus en plus larges. Les plus hautes tournent lentement autour de la base. D'autres disques volants, par petits groupes de deux ou trois, font la ronde à mille mètres d'altitude, sur un cercle plus étendu. D'autre part, des soucoupes isolées ont l'air de patrouiller dans un rayon de quinze ou vingt kilomètres autour de Malmorj. Enfin, au-dessus de la base même, nous avons pu noter, échelonnées à diverses altitudes, des formations massives de vaisseaux martiens. C'est un spectacle dantesque. Parfois un des appareils qui est en l'air vient prendre la place d'un de ceux qui se trouvent au sol, et réciproquement. Ils doivent ainsi décharger à tour de rôle le matériel qu'ils ont apporté. Entre la base et les astronefs circulent individuellement des nuées de Martiens. Nous avons réussi à nous faufiler parmi eux sans dommage. Ils doivent avoir en tout huit à neuf cents soucoupes, peut-être plus, et des réserves sont probablement en route. Ce sera un gros morceau à avaler. Mais je crois qu'il faut attaquer.

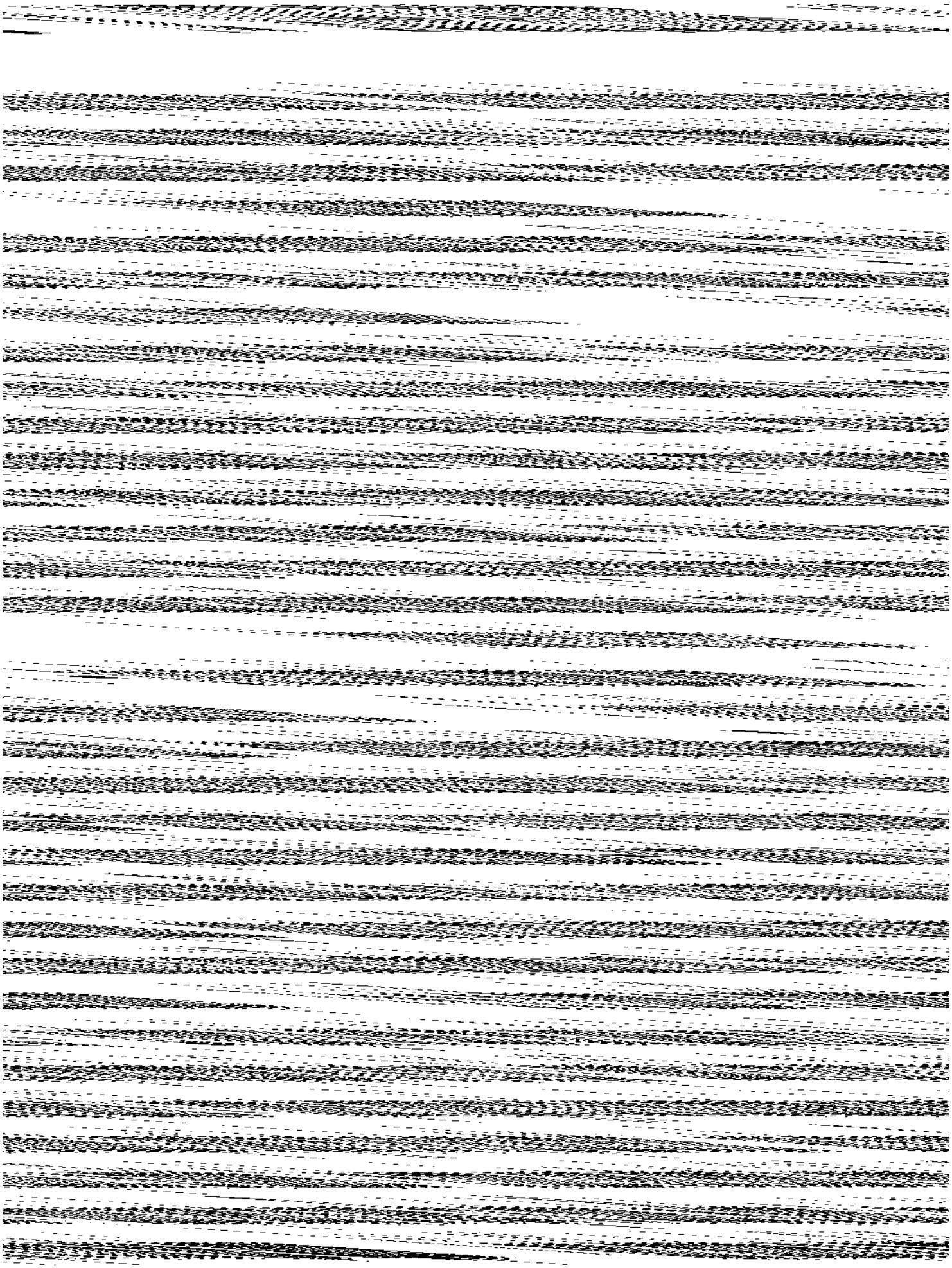
Harold avait écouté ce récit avec un visage tendu.

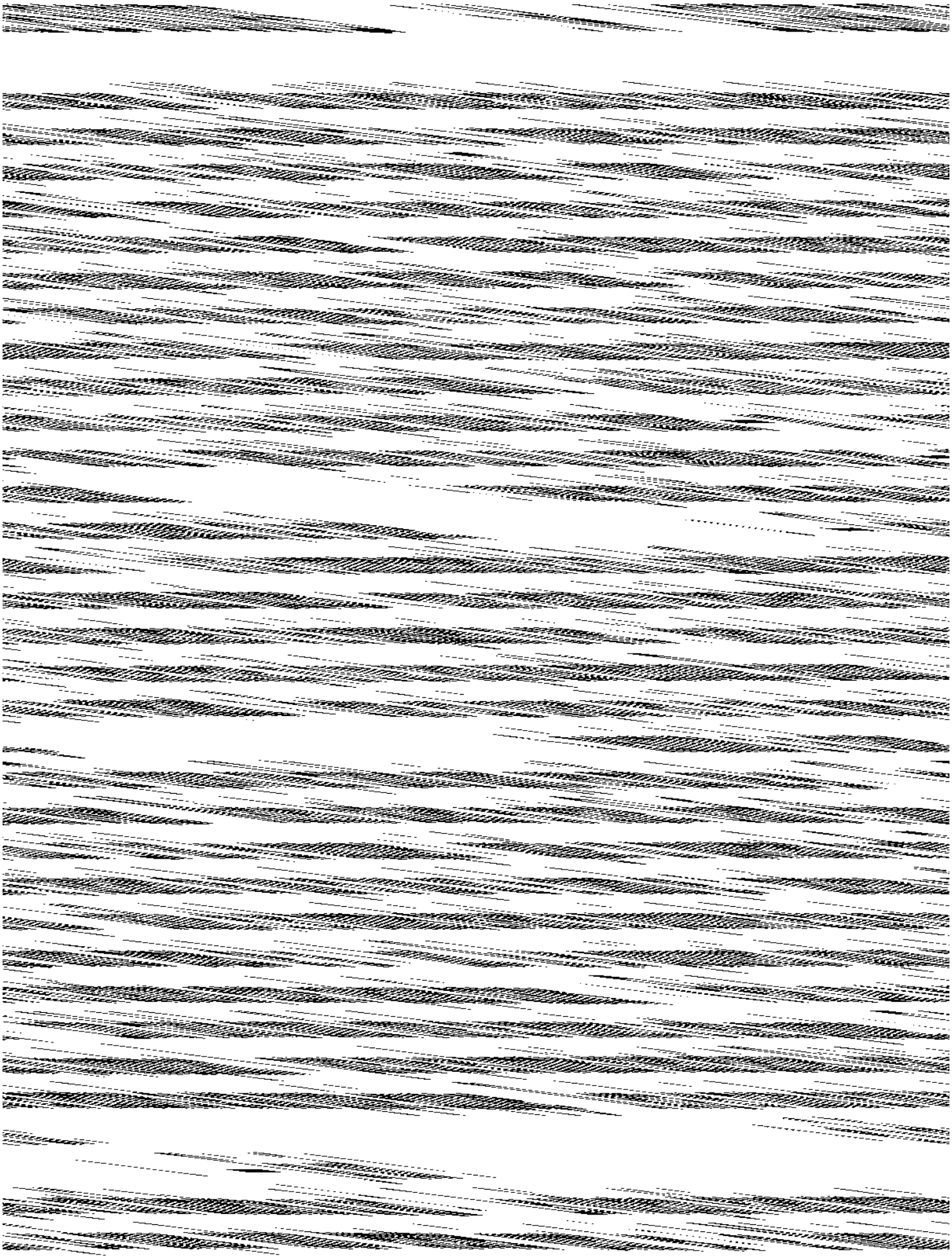
— Il faut attaquer immédiatement, dit-il.

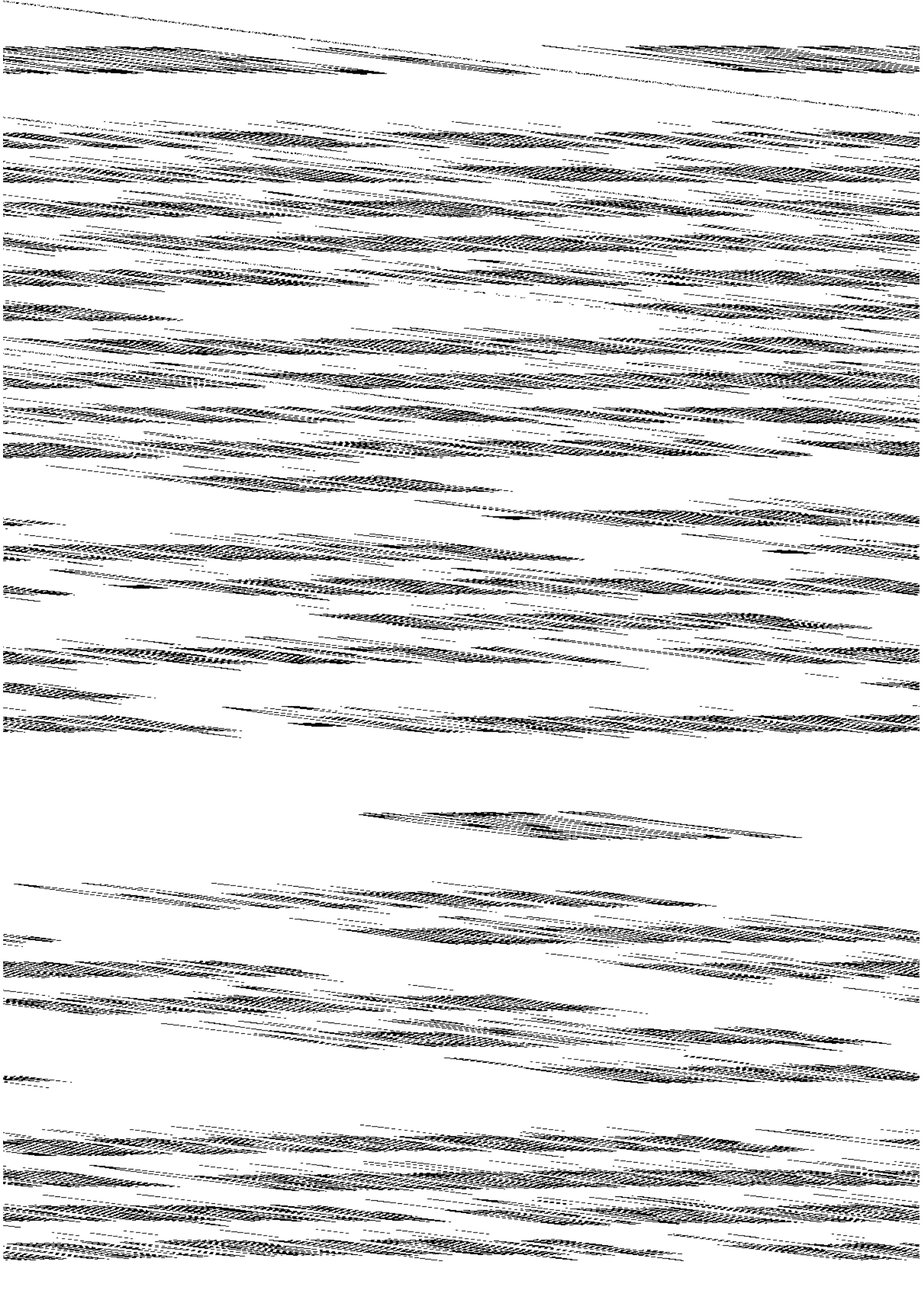
Et il se précipita vers les postes de radio. Il se mit d'abord en rapport avec les chefs de ses propres engins. Il leur fit un résumé rapide de la situation, regarda sa montre qui marquait 11 heures 5 et leur donna l'ordre de transformer le demi-cercle sur lequel ils étaient alignés en un cercle complet — opération qui devait être effectuée en cinq minutes. Il fit un rapide calcul mental, les yeux toujours fixés sur sa montre, et ajouta : « A 11 heures 22 exactement, vous passerez à l'attaque. Elevez-vous le plus rapidement possible jusqu'à dix mille mètres, et foncez dans le tas en redescendant. (Il savait que les soucoupes martiennes étaient plus vulnérables attaquées d'en haut). Attaquez au canon atomique, et si vous

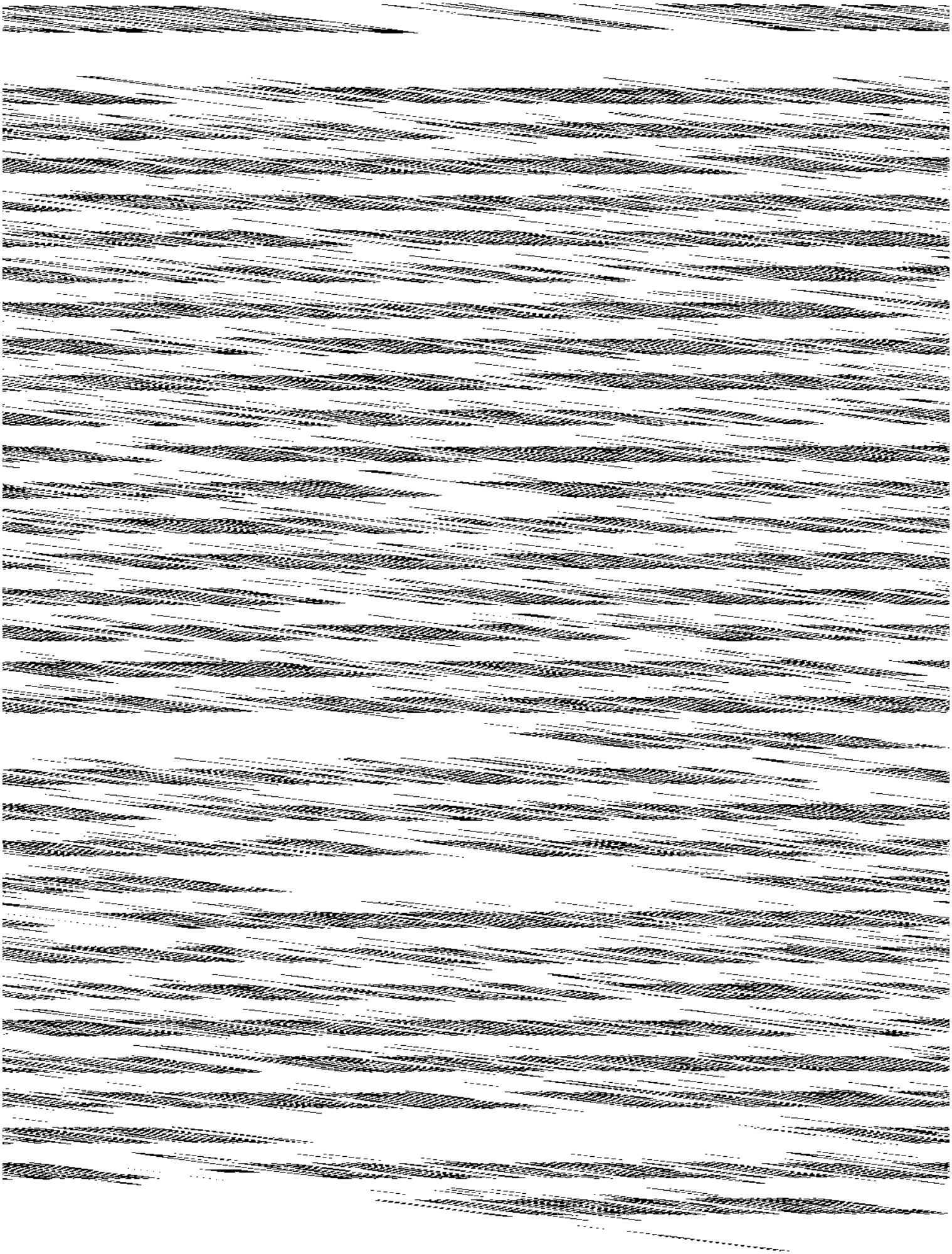


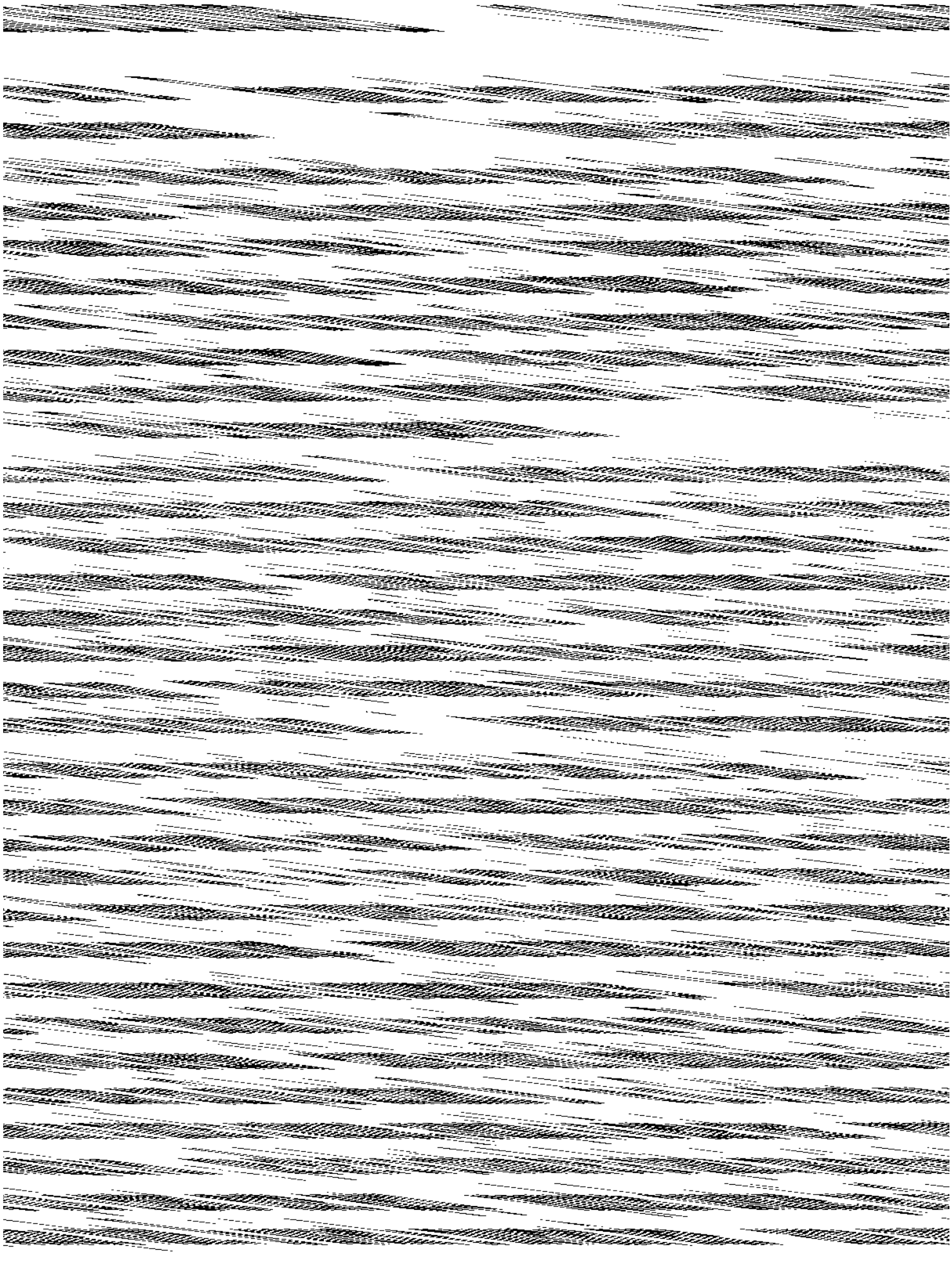


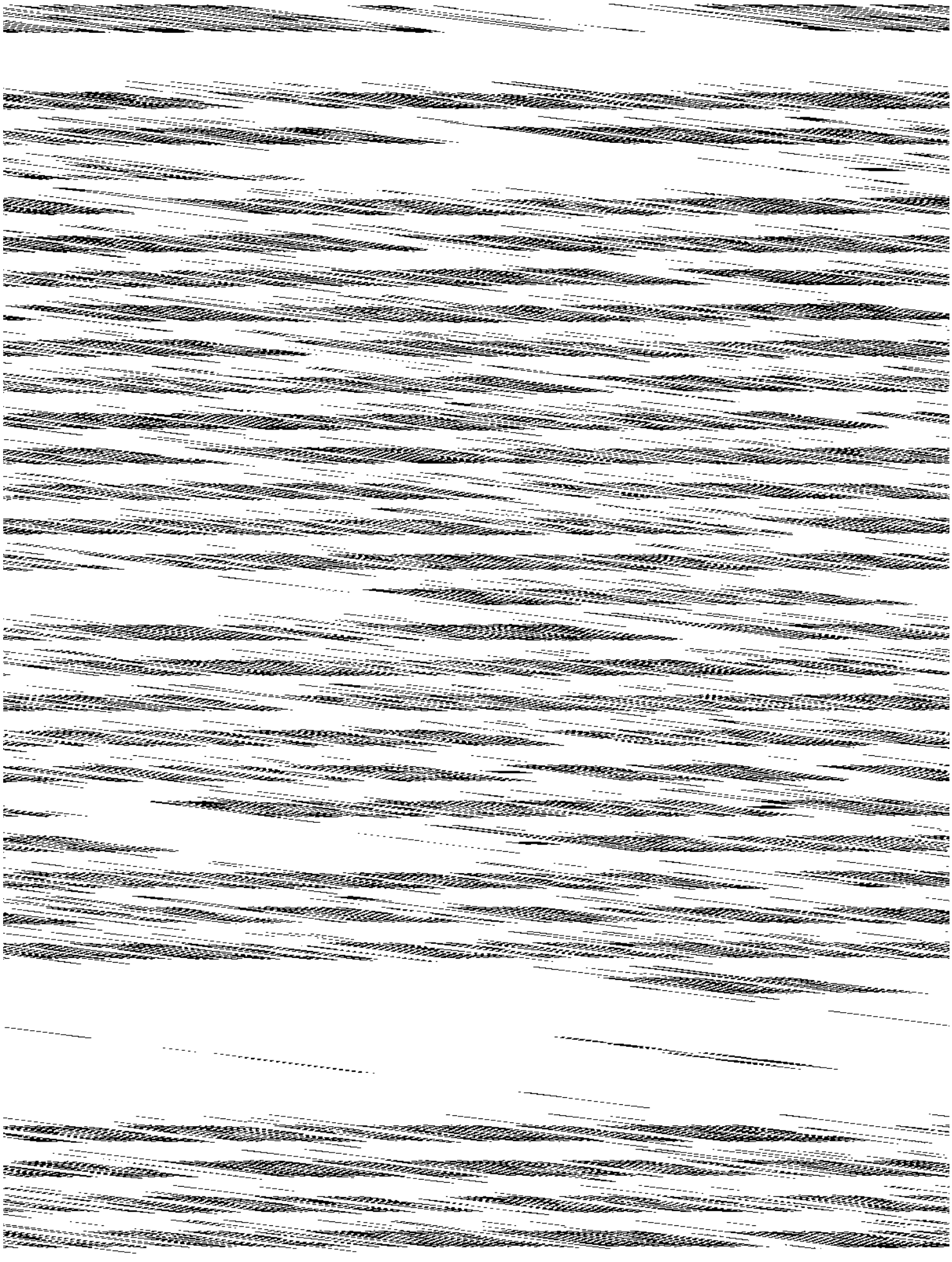


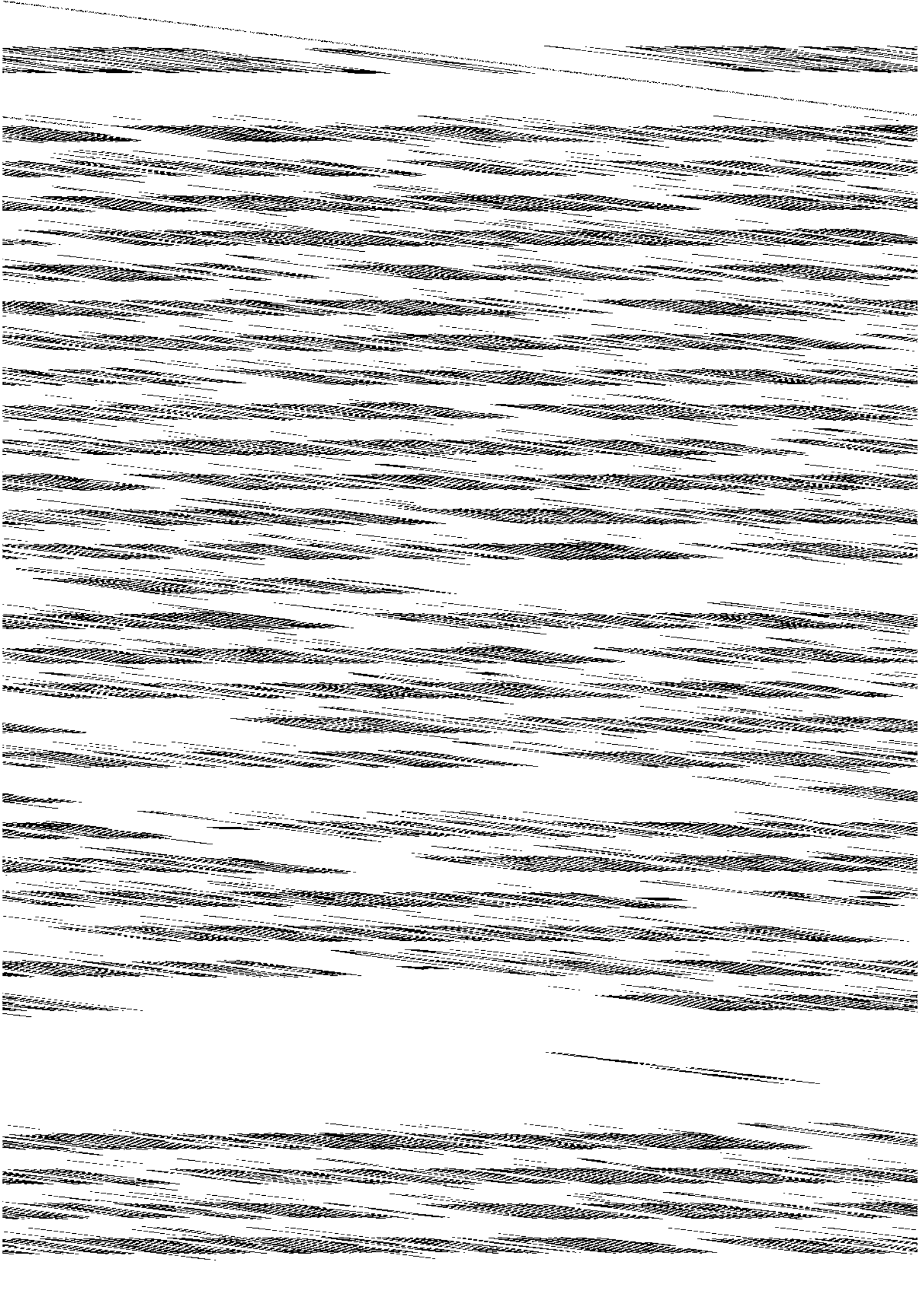


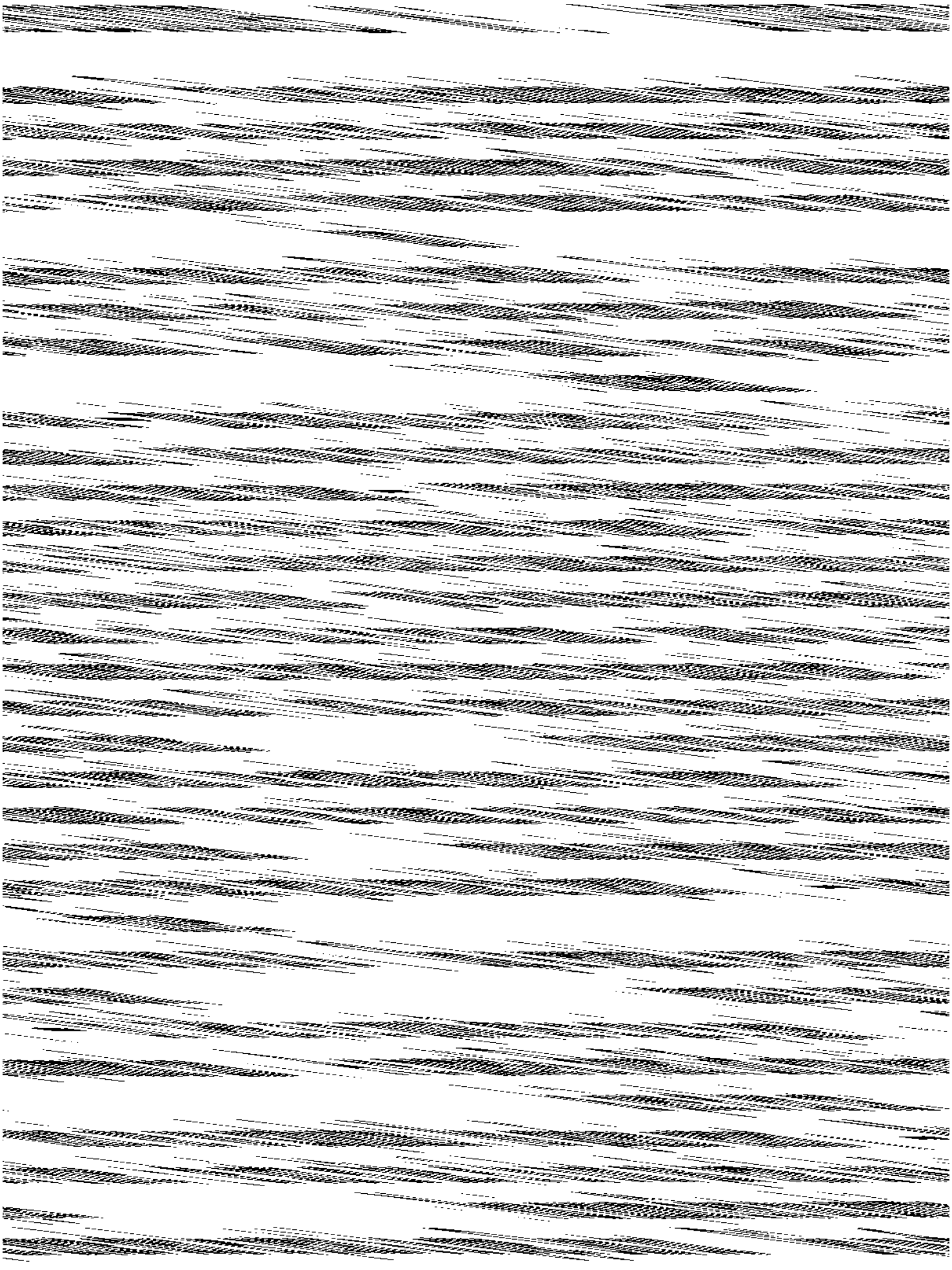


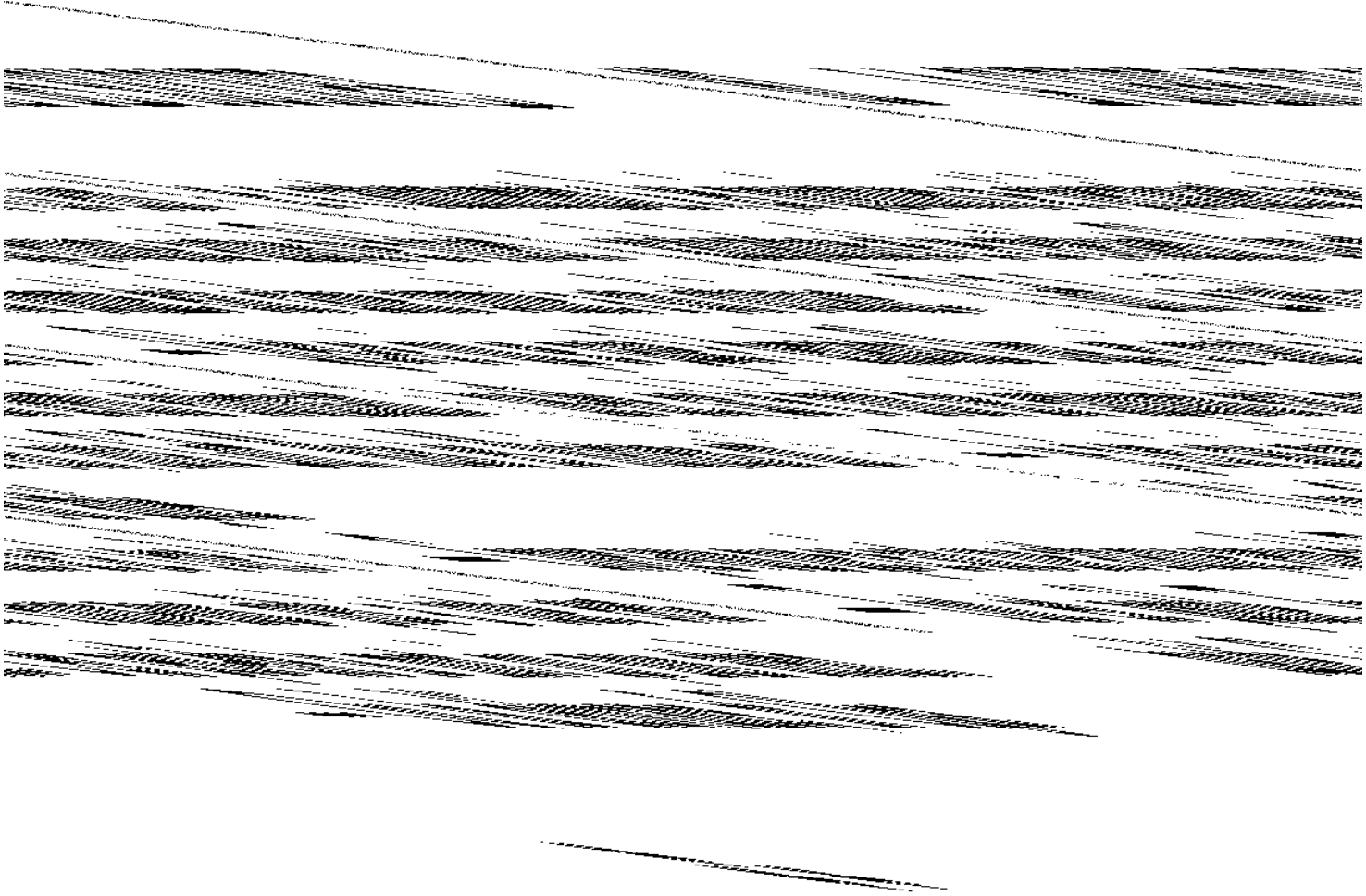


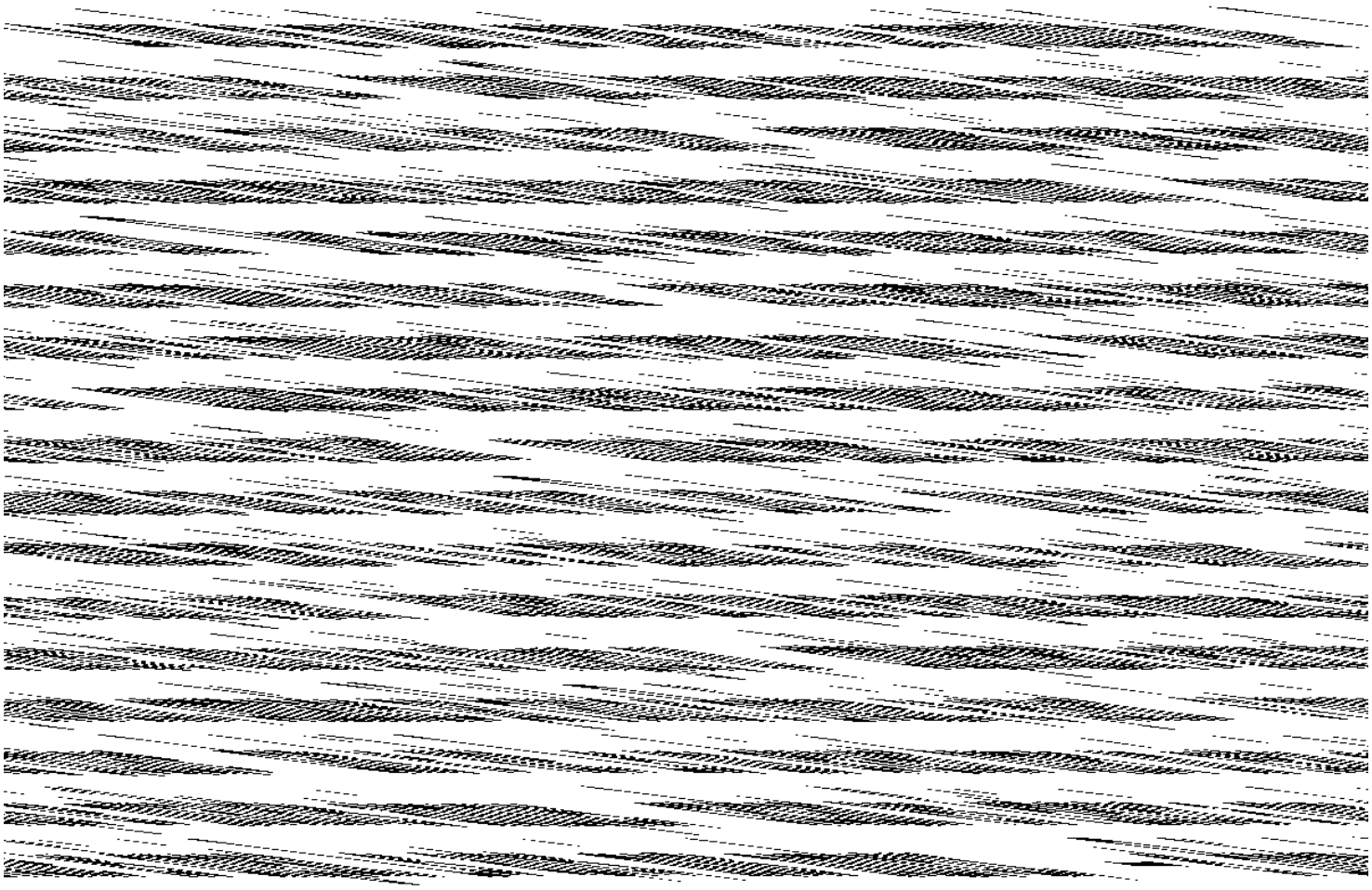


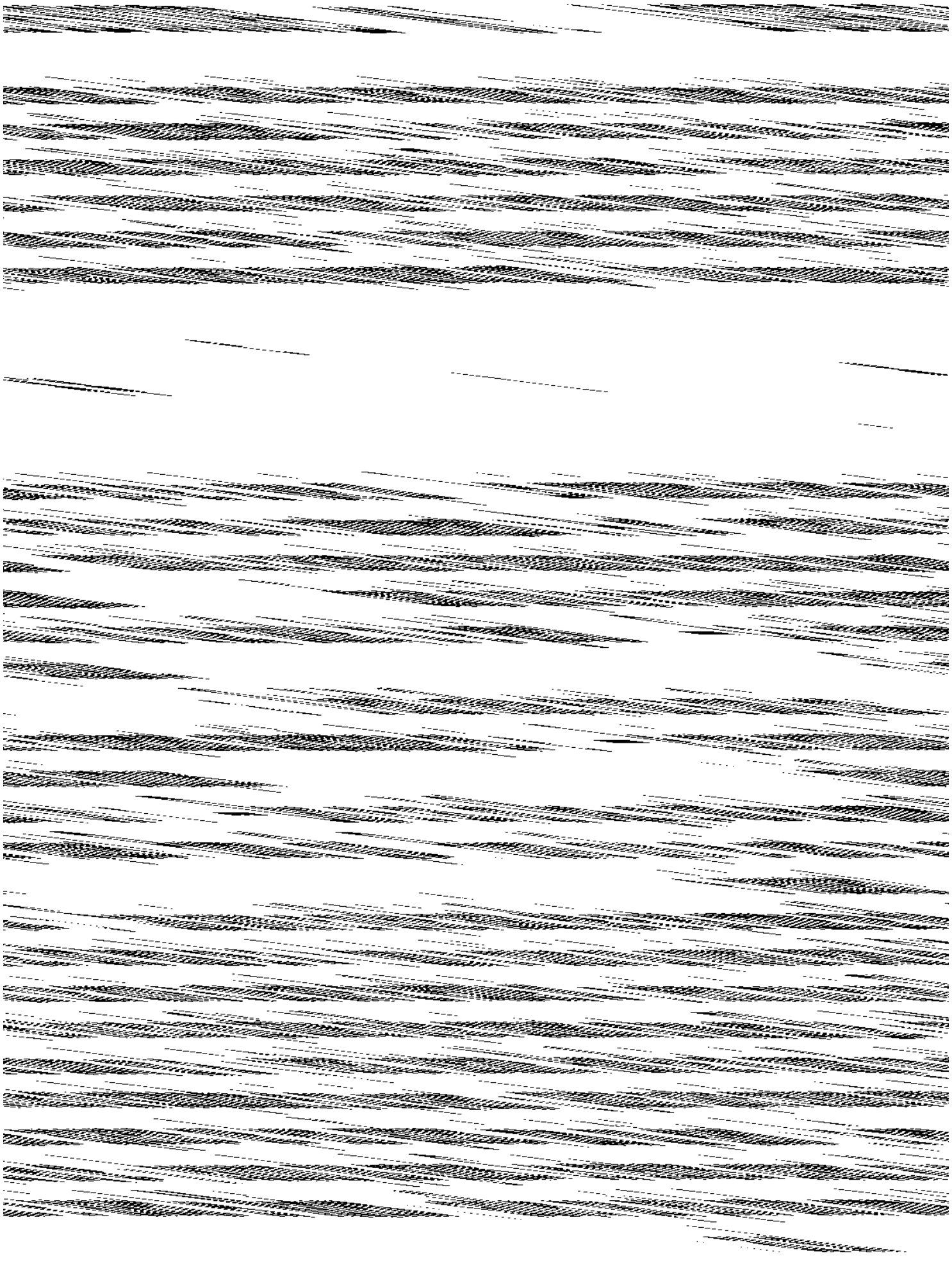












— Des hommes ! hurla-t-elle dans la direction où étaient les prisonniers. Les hommes arrivent !

Son cœur bondissait dans sa poitrine.

La cruelle lumière orangée éclairait cette scène fantastique.

Quelques secondes plus tard, ceux qui surgissaient comme du fond d'un rêve tenace étaient auprès d'elle, et elle poussa un grand cri extasié

— Harold !

Elle venait de le reconnaître sous son scaphandre.

— Olga ! Mon amour !

Elle s'élança entre ses bras.

Mais Harold ne s'attarda pas aux effusions. Il jeta sur les épaules d'Olga une sorte de toile de tente grise qu'il tenait à la main.

— Enveloppez-vous là-dedans pour vous protéger des radiations atomiques. Où sont les autres prisonniers ?

— Au fond de ce couloir.

D'autres hommes surgissaient de divers côtés.

— Par là, leur dit Harold. Faites vite.

Et il entraîna Olga en lui disant :

— Faisons vite. Nous sommes arrivés sans encombre. Mais le retour sera peut-être plus difficile.

— Vous êtes venus en soucoupes volantes ?

— Oui, en soucoupes volantes.

Ils débouchèrent dans une « rue » martienne. Des Martiens fuyaient devant eux. Les explosions faisaient de tous côtés une clarté aveuglante et un bruit d'enfer.

— Où est votre soucoupe ?

— A cinquante mètres au-dessus de cet immeuble.

— Comment allons-nous nous y rendre ?

Pour toute réponse, Harold la prit à pleins bras, glissa autour de sa taille une large ceinture qu'il assujettit à ses propres épaules. Et l'instant d'après elle se sentit enlevée